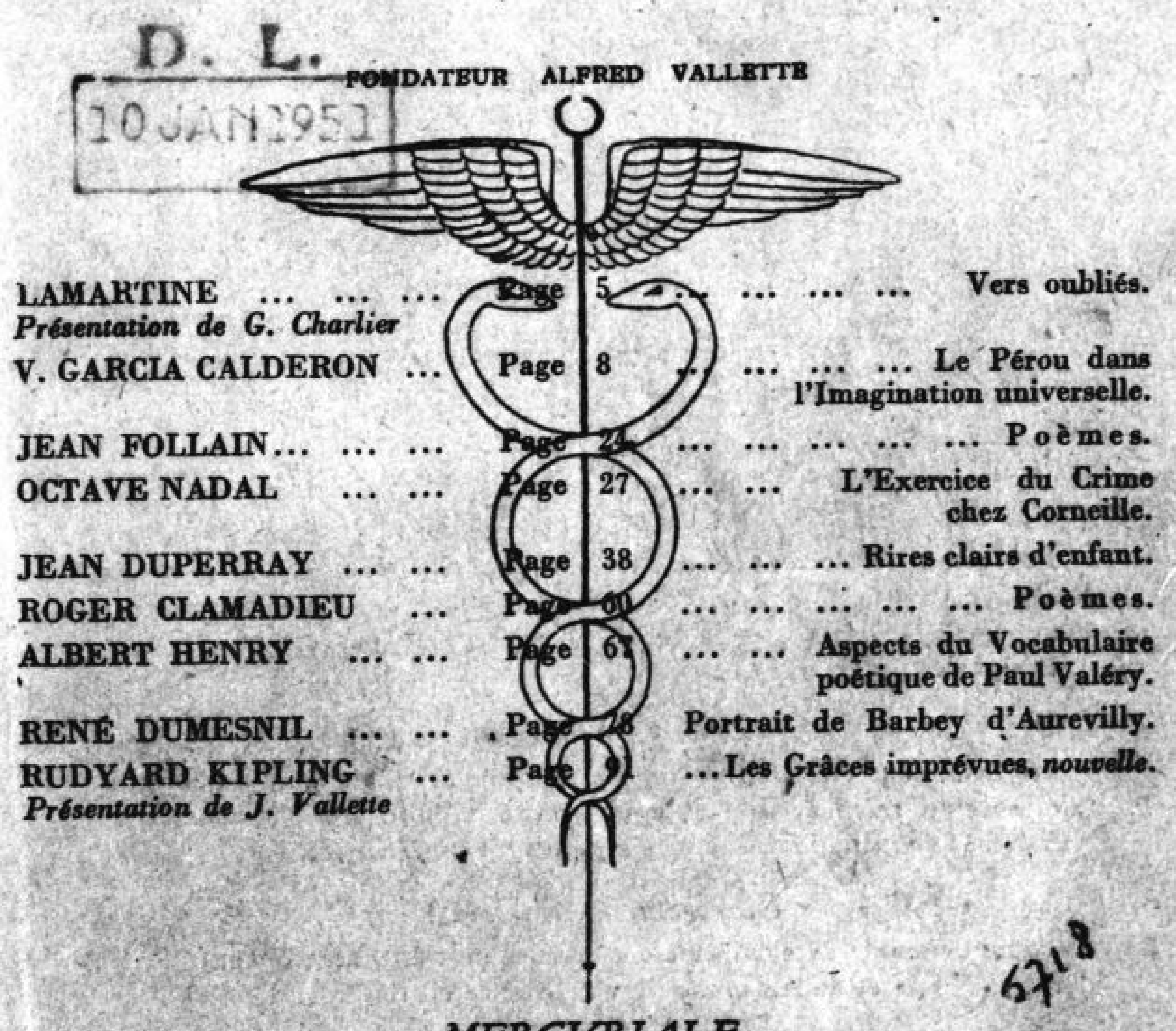
NUMÉRO 1049 1ER JANVIER 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

Ce numéro contient *le Bulletin de l'Alliance Française*

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Malgré la hausse constante de tous les éléments du prix de revient, le *Mercure de France* a pu laisser inchangé durant deux ans le tarif des abonnements et de la vente au numéro. Les récentes augmentations, du papier et de l'imprimerie notamment, nous obligent à une majoration que nous avons voulue aussi légère que possible. On trouvera ci-dessous les nouveaux prix :

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENT ONZIÈME

Janvier-Avril 1951

Janvier-Avril 1951

MERCVRE

DE

FRANCE

Tome CCCXI



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMLI



VERS OUBLIÉS

par LAMARTINE

Oubliés, les vers dont il s'agit l'ont été tout d'abord de leur génial auteur lui-même, puisque jamais il ne les a recueillis dans aucun de ses ouvrages. On sait, du reste, avec quelle désinvolture de grand seigneur, Lamartine, dans la seconde moitié de sa vie, traitait son œuvre lyrique... Mais ils ont été oubliés aussi par les critiques qui se sont donnés pour tâche de rassembler, sans en rien omettre, les rimes du maître. L'un des meilleurs d'entre eux, M. Jean des Cognets, les ignore dans sa savante et diligente édition des *Recueillements* (Paris, Garnier, 1925). Et ils ne figurent pas davantage parmi les *Vers retrouvés* que M. Henri Guillemin a joint en appendice à sa précieuse *Connaissance de Lamartine* (Fribourg, 1942).

Des trois pièces qu'on va lire, la plus ancienne paraît bien *le Géranium*. Elle a paru dans *la Pandore* du 15 mai 1845. Lamartine, qui a chanté tour à tour *les Pavots, la Pervenche* et *le Liseron*, qui a célébré, dans sa *Lettre à Alphonse Karr*,

L'indélébile odeur de la fleur du tilleul,

Lamartine se devait d'évoquer aussi dans ses vers le modeste et odoriférant géranium.

Dès 1829, il avait, d'autre part, dédié des strophes à Delphine Gay et à Marceline Desbordes-Valmore. Une troisième muse romantique, plus oubliée, il est vrai, mais qui eut pourtant son heure de vogue, sinon de gloire, Mme Amable Tastu (1798-1885), reçut, elle aussi, l'hommage de ses vers. Ce sont les dizains de *la Goutte d'eau*, parus le 3 janvier 1847 dans ce *Journal du Dimanche* où Victor Hugo allait, la même année, trouver le sujet d'*Aymerillot* et du *Mariage de Roland*.

Et voici enfin un autre hommage lyrique, destiné à une muse plus ignorée encore de nos jours : cette Mme Blanchecotte (1830-1878) dont *Rêves et réalités*, paru en 1851, fit quelque sensation et valut à son auteur d'être comparée par Sainte-

Beuve tour à tour à Sapho et à Felicia Hemans. Les vers de *Chanter et prier*, écrits à son intention, ont paru d'abord dans la *Revue de Paris* de juillet 1852. Ils ont été reproduits, en 1856, avec la date « Paris, 27 mai 1852 », dans la seconde édition de *Rêves et réalités*, où l'on trouve aussi, sous le titre *Fleurs de Monceau*, le remerciement rimé de la poétesse.

GUSTAVE CHARLIER.

LE GERANIUM

Emblème de la nuit, ta fleur rougeâtre et sombre,
Géranium, attend la nuit pour embaumer.
Ton parfum hait le jour et se répand dans l'ombre :
O dites, dites-moi, vous qui savez aimer,
Dieu comme cette fleur n'a-t-il pas fait votre âme?
N'est-il pas vrai qu'à ceux dont le cœur est de flamme
Le monde et la clarté sont toujours importuns?
Et n'est-ce pas la nuit et sous l'œil solitaire
De la lune voilée, amante du mystère,
Que l'amour doit sur nous épancher ses parfums?

LA GOUTTE D'EAU

Ah! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher!
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher!
Que ta grâce les désaltère :
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour;
Fais à leur lèvre desséchée
Jaillir de sa source sacrée
La goutte de paix et d'amour!

Ah! tous ont cette eau de leur âme :
Aux uns c'est un sort triomphant;
A ceux-ci le cœur d'une femme;
A ceux-là le front d'un enfant;

A d'autres l'amitié secrète;
Ou les extases du poète :
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie!
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel!

L'eau d'ici-bas n'est qu'amertume
Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume
L'onde n'est pas dans ce séjour.
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée;
Dans quelques sanglots de ma voix;
Dans ma douceur à la souffrance;
Et ma goutte à moi d'espérance
C'est dans mes pleurs que je la bois...

CHANTER ET PRIER

Chanter! quand la saison qui fait monter les sèves
Donne au lis ses parfums, à la vierge ses rêves,
Quand du poète ailé l'amour enfle la voix,
Quand, accoudé sur l'herbe aux racines des frênes,
On entend murmurer mille notes sereines
Dans son cœur, dans les eaux, dans les airs, dans les bois,
Chanter n'est pas chanter, c'est respirer deux fois.

Mais chanter! quand l'hiver, la mère de famille
Use ses doigts transis au froid de son aiguille,
Quand à sa vitre en vain l'oiseau vient mendier,
Quand la cendre au foyer dispute une étincelle,
Quand l'amour manque au cœur, le lait à la mamelle,
Quand le travail au jour arrache son denier,
Chanter n'est pas chanter, ô femme! c'est prier.

LE PÉROU
DANS L'IMAGINATION UNIVERSELLE

par VENTURA GARCIA CALDERON
(*Traduction de Francis de Miomandre.*)

Un jour, pour consoler ma nostalgie, j'ai écrit dans un de mes livres un chapitre intitulé : « Si le Pérou disparaissait... », exactement comme Dante avait imaginé Béatrice défunte pour l'aimer davantage. Je me propose aujourd'hui de traiter un sujet analogue : ce qui manquerait au monde si le Pérou n'avait jamais existé. Quelle quantité d'émerveillements! (Sans compter l'or en barres, qui allait bouleverser l'économie de l'univers.) Peu de pays de la planète ont à ce point ébloui et halluciné l'imagination universelle.

LA ROUTE DE L'OR

Lorsque Colomb s'en retourne avec ses Indiens polychromes et ses perles énormes afin de convaincre les vieilles capitales incrédules, on publie des livres italiens sur les « Isles » nouvelles; et les premières cartes sont tracées plutôt avec l'imagination qu'avec le compas. On y inscrit l'absence du Pérou sous le titre de *terra incognita.* Soudain, le flux d'or qui jaillit du butin de Cajamarca va remuer la Vieille Europe, pour qui le jeune métal fut toujours l'obsession et le péché magnifique.

Dans quelles cornues les alchimistes ne l'avaient-ils pas cherché! Le grand mystique majorquin, Raymond Lulle, se demande comment il pourrait, s'il avait assez de mercure, transformer en or toute la mer. Apostés au bord des routes hyperboréennes, de jeunes désespérés attendent le diable afin

de lui vendre leur âme pour de l'or; un chemineau, condamné à vagabonder par les siècles des siècles, sous le nom de Juif Errant, se présente à l'auberge ou à la taverne avec son caftan en guenilles sans que lui manque jamais en poche la monnaie nécessaire. C'est peut-être l'Ange du Mal lui-même, en déroute et en fuite. Il ne s'empresse plus guère d'être exact au rendez-vous, ce personnage médiéval si secourable! Le Diable sulfureux et boiteux se borne à tenter, sous des travestissements féminins, les saint Antoine ou les don Juan de Séville, toutes et quantes fois que ne le met pas en fuite une goutte d'eau bénite qui lui mord la peau comme du vitriol.

Et voici qu'à l'extrême Sud du Vieux Monde s'est malaxée une race quasi fabuleuse, qui, non contente d'adopter les livres de chevalerie écrits dans les brumes du Nord, les a vécus dans sa bataille contre la horde mauresque. Il semble que le destin se refuse à la laisser en paix. L'Espagne unifiée, en pleine épiphanie de triomphes, devient capitaine de la Contre-Réforme qui va combattre en Europe la secte luthérienne et devenir, en sa fureur quichottesque, plus papiste que le Pape. Cette race de la guerre à vie expulse le More et le Judaïsant, défait le Turc et pousse l'Europe, avec son énergie formidable, derrière le coursier de ce Flamand génial dont l'effigie est à Bruges, avec la boule du monde dans la main.

L'étranger Charles Quint s'éprend du génie péninsulaire. Il ne devine pas, pourtant, l'irradiation de l'Espagne en Amérique. Les obscurs soldats d'Estrémadure qui vont compléter pour leurs maîtres l'hégémonie de la planète ne trouvent qu'un mince crédit dans la capitale madrilène. Miracle évident de la Préférence Divine, le monde est devenu plus vaste, mais presque personne ne s'aperçoit de l'inopportunité : dans l'hémisphère qui vient de naître va se produire un fait analogue à celui qui se passa plus tard quand l'énergique Albion s'empara de l'Inde des renoncements et du nirvanah. Le bataillon de fantassins qui atterra l'Europe en franchissant glaciers et cimes pour planer, tel un oiseau de proie, sur les plaines de Flandre, jusqu'à oser fouler le sol sacré de Rome, s'abat au Pérou sur un peuple subjugué qui semble avoir perdu son élan vital et qui n'avait accompli d'ouvrages extraordinaires que sous la cruelle menace du fouet.

Admirable race de poètes, de potiers et d'orfèvres, faite pour chanter l'amour et sa nostalgie, immobile et fatidique

sur ses montagnes d'argent lunaire, mais inapte à l'effort incessant, à la lutte pour la vie, que l'Europe allait imposer à l'univers.

RACE EXTATIQUE ET RACE DYNAMIQUE

Tout l'orgueil d'une race de demi-dieux, la race espagnole, se répand sur ce pays exact et géométrique, pays de tombes et de monuments sacrés. sur la nécropole indéfinie du sous-sol, immense fourmilière où tout de la vie, et jusqu'à l'amour, est organisé. L'Espagnol arrive en bouleversant tout, râflant l'or, accaparant les émeraudes et les turquoises : capricieux, atrabilaire, violent comme une divinité de l'Olympe antique. Tout lui paraît insuffisant. Si l'énorme quantité de métal accumulée dans les sanctuaires et dans les demeures de l'Inca le choque et l'hallucine, en revanche rien ne peut étonner cet éternel errant qui a parcouru victorieusement l'Europe avec l'arquebuse, la pique et la hallebarde. Quand Atahualpa fait disposer pour ses hôtes des sièges d'or pareils aux siens, parce qu'il suppose ou admet que les nouveaux venus sont aussi des fils du Soleil, cela ne surprend point ces *viracochas* improvisés. Ne sont-ils pas les maîtres partout? C'est chez Garcilaso, le premier « sang mêlé », qu'on peut observer le plaisir d'avoir du sang des dieux dans les veines. Certes, il est fier que l'or du Pérou ait enrichi l'Europe, alors très pauvre, et il se met à commenter le destin du monde avant et après les millions qui arrivent de sa patrie, mais le ton de la tristesse nationale lui vient malgré lui au bout de la plume, quand il dit : « A cette époque, une telle quantité d'or et d'argent ne suscite pas beaucoup d'admiration, mais il est notoire que, depuis environ trente ans et quelque jusqu'à nos jours, il est entré, chaque année, *par le Guadalquivir, de dix à douze millions d'or et d'argent,* que cette patrie, la mienne, envoie à toute l'Espagne et au Vieux Monde tout entier, en se montrant ainsi une cruelle marâtre pour ses propres enfants, une mère passionnée pour ceux d'autrui. » Et, dit-il ailleurs : « C'est une chose certaine et notoire que, sitôt la flotte du Pérou entrée à Séville, sa voix résonne jusqu'aux provinces les plus lointaines du Vieux Monde; car, comme les relations et le commerce des hommes se communiquent et passent d'une province à l'autre et d'un royaume

à l'autre et que tout dépend de l'espoir de l'argent, de l'espoir que cet Empire soit une mer d'or et d'argent, sa marée vient baigner et remplir de contentement et de richesses toutes les nations du monde : faveur qu'elles doivent à notre triumvirat (Pizarre, Almagro et Luque). »

Avec bien moins d'aigreur, quelques autres historiens, tel Cristóbal de Molina, entreprenant de dépeindre les rites indigènes, parlent à l'envi de deux moutons (les *llamas*), « l'un en or et l'autre en argent, insignes que devait porter, où qu'elle fût, la statue du Soleil ». A des lions dépouillés ne mettent-ils pas, les Indiens, des dents d'or? à une idole honorée de sacrifices des seins d'or? « Tout était Pérou, et toujours Pérou, or et argent de ce royaume », écrit notre Poma de Ayola.

LA MONTAGNE DE L'OR

L'imagination de l'Europe est allumée et déjà le fabuleux, quelle que soit son extravagance, supplante le vrai. Non seulement l'aventurier espagnol délire, mais l'univers l'accompagne dans sa folie sur les routes sauvages et ensorcelées vers la mystérieuse montagne de l'Eldorado, dont un Anglais illustre, Sir Walter Raleigh, avait tracé la carte fantaisiste. Fantaisiste? Pas tellement! Pas tellement! Relisons Garcilaso : « Un jour, comme ils se trouvaient au sommet d'une montagne, les Espagnols s'aperçurent que la pente de celle qui était devant eux, sur la même route, était en or, parce que l'éclat du soleil était si fort qu'il les éblouissait. Ils s'avancèrent avec admiration, ne pouvant pas comprendre que ce fût cela. Quand ils y furent arrivés, ils virent que c'étaient des jarres, des cuvettes, des cruches de toutes grandeurs, des marmites, des braseros, des rondaches, des boucliers et maints autres objets travaillés d'or et d'argent, qu'un frère d'Atahualpa appelé Quilliscacha apportait en vue de concourir à son rachat, pour une somme de deux millions, quoique les historiens disent qu'elle ne dépassait point trois cent mille pesos. Ce devait être une erreur de compte, comme on le verra plus loin. Les Indiens, qui portaient tout cela sur le dos, s'en étaient déchargés pour se reposer, et ainsi la montagne paraissait tout en or. Cette histoire m'a été racontée dans mon pays par ceux qui en avaient été témoins et, en Espagne, le bon chevalier don Gabriel Pizarro, membre

de la Sainte-Inquisition de Cordoue, m'a dit que, entre autres choses de cette campagne que rapportait un chevalier du nom de Juan Pizarro de Orellana, qui s'y était trouvé avec Fernand Pizarre, il racontait aussi cette histoire de la montagne d'or, de qui lui, don Gabriel, la tenait. »

Première divergence entre vainqueur et vaincu. Pour les Indiens, le jaune métal n'avait été qu'un luxe décoratif. Et, bien sûr, puisque ces prodigieuses bêtes d'Espagne mâchent du fer et semblent s'en nourrir, pourquoi ne lui préféreraient-elles point l'or? Les conquérants s'applaudissent de l'équivoque et ils mêlent à la provende de leurs montures l'or qu'on leur apporte en abondance pour ces divinités hippiques. Et n'a-t-on pas déjà vu, au Guatemala, en plein temple du Soleil, un cheval embaumé dans l'attitude de se cabrer en poussant vers le ciel son hennissement de triomphe, et que les Indiens avaient assimilé à leurs dieux autochtones?

RACE DE PIERRE

Etrange race, prête à toutes les crédulités par ses légendes mêmes, et qui fut engendrée par la masse rocheuse de l'Ande. Les autres races qui croyaient à la transmigration n'allèrent pas si loin. Qui n'a pas visité de bonne heure la sierra ignore jusqu'à quel point là-bas l'homme — déjà végétal à moitié — peut se minéraliser. Dans ses récits, l'Indien de la Sierra imagine toujours qu'un être humain se transforme en rocher, que le prince infortuné ou la *ñusta* infidèle ont été condamnés à une existence immobile par l'intervention de Supay ou de Viracocha. La transmutation n'est pas toujours un châtiment, puisque les montagnes sont divinisées et que le dieu Jirca protège ceux qui lui laissent dans les défilés des poignées de coca. Parfois les pierres sacrées se métamorphosent en guerriers pour porter secours à un prince dans la bataille. Lorsque Tito Cusi Yupanqui pousse ce cri désespéré : « Que faites-vous là, mes frères? Relevez-vous! » le dieu Viracocha permet que les pierres, transformées en soldats, viennent l'aider à remporter la victoire. Dans le paysage aux arêtes grises, dont les plus hautes assument la sérénité de la neige et l'aspect du marbre, la « quena » va de cime en cime, comme la plainte même de la nuit invariable, en diffusant un rêve de nirvanah, plus radical que celui de l'Inde, plus

funèbre peut-être même que celui de l'Egypte des Sphinx tumulaires et des momies. Les fils du Soleil sont en réalité des fils de la Lune, astre bien moins ardent, astre secret et noctambule. Si ce peuple à la morbide mémoire n'a pas inventé d'alphabet pour perpétuer son passé, il continue à le vivre, il l'actualise, et il a coutume d'installer sur la place publique les momies de ses chefs pour qu'ils président et donnent de la solennité à ses orgies.

UNE LENTE SYMBIOSE

Combien différent est le nouveau venu : bruyant, agité, énergique, inlassable. Et cependant son destin sera de se fondre, de s'amalgamer avec la race vaincue. Les Conquérants ne trouvent point antipathiques ces femmes au teint cuivré qui leur rappellent les gitanes. Quand ils choisissent parmi elles leurs concubines, tout un secteur d'Indiens les révère et, avant même que ne se produise chez les enfants de ces unions le mélange naturel de races et d'atavismes, une sorte de chimie sentimentale détermine la première symbiose. Peu à peu, l'Espagnol acclimaté aura quelque chose de l'Indien; et l'Indien pur et humilié aura des prétentions et des goûts d'Espagnol (depuis l'ostentation dans la manière de vivre jusqu'au goût exagéré des romans de chevalerie).

On n'a pas pris Zamora en une heure, dit le proverbe. Le génial promeneur, le fou sublime de l'errance, le Quichotte de la dernière sortie trébuche et tombe tout de son long sur cette immobilité rocheuse qui est hors de l'espace et du temps. Ce sera son plus grand étonnement et sa défaite. L'Espagnol a résisté aux broussailles pestilentielles, il a défriché la forêt vierge pour se fabriquer des navires et poursuivre, à travers les fleuves gigantesques et les mers inconnues, le mirage de l'aventure, en obéissance à son don congénital. C'est ici que va échouer l'élan de son ardeur, c'est ici qu'il ne pourra venir à bout de l'immobilité de l'esprit, de l'éternité stratifiée du monolithe, du basalte funèbre d'une planète morte. C'est un désert, mais vertical. Dans quel paysage digne, comme celui-ci, de la Lune ou de Mars, pourrait vivre un homme normal? Comment des êtres humains ont-ils jamais pu l'habiter? Et non pas maintenant, où l'altitude a été colonisée, mais jadis, au commencement.

Avec l'illustre archéologue suisse, M. Pittard, nous avons plus d'une fois comparé notre étonnement : les civilisations ne naissent pas communément à quatre mille mètres d'altitude, comme celle des Incas. En égratignant la pierre, en cherchant la frontière qui sépare la terre habitable de l'abîme stellaire, les fondateurs de cet Empire ont trouvé la latitude où il était possible de vivre sans vertige, de cultiver la patate (1) et la quinua, d'utiliser comme combustible l'excrément de llama, en perpétuelle lutte contre le vent glacial des Andes, de tisser des manteaux avec la laine de cet animal aussi indispensable que le chameau pour l'Arabe. Sans lui, le Pérou des origines est inexplicable et je suis prêt à croire, comme Keyserling, que ce n'est pas l'Indien qui a domestiqué la llama, mais la llama qui a domestiqué l'Indien. C'est à sa compagne que le montagnard doit toutes ses caractéristiques : sa résistance, sa lenteur, sa fatigue rituelle de poète quand, s'asseyant et refusant de poursuivre son chemin, elle se met à compter les étoiles et à ponctuer d'un hoquet bref ou d'un tintement de clochettes la majesté du silence andin.

La frénésie espagnole arriverait-elle à séduire ce sphinx péruvien dont le secret est l'inertie? Une civilisation qui n'aspire pas à se perfectionner, qui ne prétend pas avancer, rien ne semble plus irrémédiable. Quand l'Espagnol du début vit que les grands caciques sortaient les momies des morts pour célébrer avec elles leurs libations et leurs danses, comment ne comprit-il pas combien la partie serait difficile à gagner dans cette rencontre de l'énergie avec le découragement?

La mélancolie où le philosophe allemand voulut voir la caractéristique du Sud-Américain provient peut-être de ce premier désaccord vital que le temps a atténué, jusqu'à réconcilier le Christ avec Viracocha. Avec quelle lenteur s'opéra cet étrange concordat! Avec son marteau de bronze, le Père Arriaga détruisait les idoles de pierre, stylisations sublimes du passé, mais avec les pierres des palais incas démolis les conquérants bâtissaient des édifices d'aspect castillan ou estrémadurien; dans les inticanchas ou temples du Soleil on greffait une église; l'apôtre saint Jacques intervenait dans les batailles en brandissant l'*illapa* national, c'est-à-dire la foudre divinisée, comme le prêtre d'un miracle

(1) La patate douce, — m'assure le professeur Kuczynski Godard, — se récolte dans les Andes jusqu'à 3.850 mètres; la patate amère (*ruki*), jusqu'aux limites extrêmes de la végétation andine.

bilingue; dans les premiers récits imprimés de la conquête du Pérou, la ville de Cajamarca gravée sur le frontispice est proprement une citadelle d'Europe. Le désordre mental n'est-il pas de chaque côté? Comment faire de cette Amérique de pierre une Espagne nouvelle avec ses églises, ses calvaires et ses gibets? Certain appétit de surnaturel assimilait déjà les uns aux autres : Gonzalo Pizarro demande à ses astrologues s'il doit entrer à Arequipa; les Incas ne livrent pas bataille sans avoir consulté l'oracle de Pachacamac...

Non, maintenant, je suis sûr que la bataille de Cajamarca n'a été gagnée par personne. Le transhumant Espagnol était arrivé au pays de l'antiquaille momifiée, à ce que Keyserling devait appeler plus tard le continent de la Tristesse. L'énergie effrénée de l'Espagnol (de certain Espagnol pour être plus exact), son arrogant désir d'asservir des mondes, se confrontait ici avec un Empire où la volonté particulière paraissait morte (2), où une race soumise était satisfaite avec sa ration de patates et de quinqua. A l'heure actuelle même, elle a l'air de se contenter de ce rêve éveillé dont je fus si souvent témoin à la porte de la cabane montagnarde : un Hamlet avec des poux, qui emporte sa flûte dans sa musette de laine, et qui va devenir le plus mélodieux interprète de la nuit quand la sphère du soleil saignera sur la neige des cimes suprêmes. Sa tristesse s'apparentait vite à la plus pure élégie espagnole et, dans quelques-uns de mes livres, j'ai affirmé la parfaite ressemblance du *yaravi* avec la chanson de Manrique.

(2) Des chroniqueurs d'hier et des sociologues et des médecins d'aujourd'hui, comme, par exemple, mon éminent ami le docteur Carlos Monge, s'accordent à reconnaître la résistance physique de l'homme de la Sierra, de l'Indien pur (deux millions d'âmes, d'après l'évaluation du regretté Moirés Sans, l'écrivain mexicain). Mais, en même temps, ils s'étonnent fort de l'apathie presque irrémédiable du montagnard quand il n'a pas de sang blanc. Comment se fait-il que celui qui fut, pendant la colonisation, un perpétuel insoumis, jusqu'à nous montrer, par son héroïque révolte, la grandeur d'être Péruvien, uniquement, sans maître ni tutelle étrangère, soit tombé soudain dans cette prostration, dans cet abattement somnambulique? Faut-il voir dans l'eau-de-vie et la coca les causes de cette perpétuelle évasion de l'effort? Ou bien serait-ce que cette race quechua, qui avait fabriqué des routes impériales et des monuments dignes de Rome, n'avait pu achever ces ouvrages magnifiques que sous la dure contrainte des Aymaras? Ou peut-être est-elle, par le sang, l'héritière de ces peuples d'Asie, déprimés, rêveurs et fainéants, chez qui abondent les poètes et manquent les hommes d'action? Personne aujourd'hui autant que l'Indien pur ne ressemble à l'Hindou, qui passe sa vie dans le désir de l'extinction et qui considère l'envie de vivre et d'agir comme l'origine de la douleur humaine. C'est pourquoi le patriarche du pessimisme allemand, Schopenhauer, a été chercher dans l'Inde sa sombre doctrine anti-européenne.

Ce problème est d'une importance capitale pour notre Pérou. Peut-être n'y a-t-il que le métissage qui soit capable de le résoudre.

Mais voici que commence, puis s'accentue et se stabilise la symbiose chez l'Espagnol enivré de l'orgueil de la victoire. Cet orgueil du conquérant s'accroît avec la fortune qu'il a gagnée. Quand le Souverain octroie à Pizarre deux douzaines de hallebardiers pour la garde de sa personne et le prestige de sa charge, il n'en trouve que deux pour vouloir occuper cette fonction. « Ceux qui sont entrés dans ce pays, explique Garcilaso, si humbles qu'ils soient, dès qu'ils s'y voient (au Pérou) se sentent une nouvelle générosité et de nouvelles fiertés dans l'esprit. » Un jour que la femme du terrible Carvajal, le « démon des Andes », se moque des soldats qui sont en train de dormir : « O pauvre Pérou! Et voilà ceux qui le gouvernent! », le vieux soldat, qui a combattu et vaincu sur les champs de bataille de l'Europe, devient furieux et lui crie cette réplique terrible : « Tais-toi! vieille misérable! laisse-les dormir deux heures, car le premier venu d'entre eux peut gouverner la moitié du monde. » Ici l'orgueil est à son comble. Ils se croient des Titans plutôt que des hommes envoyés par le Très-Haut, comme les Hébreux de la Bible, avec mission de peuple élu, bras séculier de sa justice et instrument sur terre de sa colère. « Aux découvreurs du Pérou — disait le conquérant Almagro — devaient obéir la terre et les autres éléments, et le Ciel devait les favoriser, comme il l'avait fait jusqu'ici. »

On peut juger la valeur d'une telle arrogance d'après les récits de la conquête. Une fois réparti le butin de Cajamarca, il ne revient en Espagne que quarante des conquérants; les autres restent, pour se vanter et agrandir leur renommée. Ceux qui partirent, les premiers *Indianos,* emportaient sans le savoir un levain qui allait gonfler le pain quotidien du monde. (« Ils remplirent le monde entier de renommée et d'ambition », dit Gomara.)

COMMENCEMENT DE NOTRE MAUVAISE RÉPUTATION

En même temps que se répand la renommée de l'or, génératrice d'envies et de convoitises, commence ce que nous pourrions appeler « l'histoire calomniée ». Non point la *légende noire* de l'Espagne, mais quelque chose de pire : une hydropisie de fausses nouvelles, non contredites, comme c'est la coutume actuelle, par quelque agence d'informations

rivale, mais diffusées par les perpétuels calvinistes de l'Histoire (antérieurs et postérieurs à Calvin). Et, ce qui est plus grave encore : diffusées par nous-mêmes. « Ne dites jamais du mal de vous, on vous croira », nous avertit malicieusement un dicton de la sagesse française. Qu'est-ce qui peut davantage impressionner le monde avide de nouvelles fabuleuses? Hier comme aujourd'hui, le besoin d'émouvoir, qui a trouvé sa parfaite satisfaction dans le roman policier (remarquez que ce genre littéraire est d'origine britannique) recherche en premier lieu qui a emporté les sacs d'or... je veux dire quels sont les criminels. Pour les pieux moines espagnols qui pensent sincèrement à « l'augmentation de la foi catholique », les coupables sont les Aztèques et les Quechuas, dont le Père Arriaga exagère les sanglants sacrifices rituels, afin de mieux établir et de justifier son œuvre de rédemption. Un éloquent imposteur surgit alors. C'est don Bartolomé de Las Casas, « apôtre des Indes », après avoir été féroce « encomendero » et conquérant raté dans l'île de Cumaná. Rencontrant Garcilaso dans une antichambre du Palais royal, il est tout gêné, parce que c'est là le témoin qui peut le contredire. « Quand il eut compris que j'étais du Pérou, il n'eut plus grand chose à me dire », rapporte plaisamment notre Indien. Garcilaso n'a-t-il pas raconté des traits d'humanité des Espagnols, et chez Pizarre d'une si authentique charité que, mainte fois, pour ranimer le courage de ses compagnons, il transportait sur son dos les malades en franchissant les fleuves et les estuaires? Ne nous a-t-il point lui-même parlé de l'amitié surprenante des naturels de Cuzco qui « servaient d'espions » aux conquérants, par pure affection, en pleine bataille livrée dans leur ville? N'atteste-t-il pas que saint Jacques, le patron de l'Espagne, y « apparut visiblement » la foudre en main? Ne peut-il répéter la litanie de noms de douceur et d'amour dont les Indiens désignent déjà la Vierge Marie, qui elle aussi intervint dans la bataille? « Unique! Lys blanc! Etoile du Matin! Princesse de sang royal! Amie des Pauvres!... »

LE FAUX APOTRE

Tout cela, notre brave Las Casas le sait mieux que nous, mais malheureusement ça fait l'affaire de son Auguste Vanité d'être le funeste avocat, le robin bavard qui vient de trouver

une cause bien rétribuée. Tout fier, il va et vient, le corrupteur, promettant des perles à ceux qui le favoriseront, subornant avec de l'or les Flamands et les Bourguignons de Madrid. Malgré ce que racontent en Espagne ceux qui sont au courant de « certaines choses qui se sont passées » et de « ses désordres particuliers », l'Empereur accorde au vantard trois cents cavaliers rutilants, éperons dorés et croix rouge à la poitrine, pour aller conquérir et peupler à son gré. Comme notre Bartolo ressemble alors à tel ou tel bigot de nos jours! Une fois ratée l'aventure de ses « cavaliers dorés », il se fait moine et commence à dénigrer les conquérants. Le diffamateur a préparé ou tout au moins toléré qu'on lui attribue ces livres infamants répandus dans toute l'Europe et que j'ai collectionnés avec ardeur. Livres où ces imitateurs d'Holbein ne gravent pas comme hier, sur le bois ou le cuivre, des spectres dansants, mais se spécialisent dans l'estampe effrayante : affalé dans son fauteuil, le conquérant regarde comment on torture son serviteur ou comment on le fait rôtir à petit feu. Parfois, don Bartolomé lui-même a nié qu'il eût écrit telle ou telle page terrible, férocement illustrée, de ces libelles intitulés : *Tyrannies et cruautés des Espagnols.* Il est possible que les éditeurs de l'époque, dont la noble ambition était alors, comme toujours, de vendre leur marchandise, aient tenté de satisfaire, en l'exagérant, le sadisme de leur clientèle.

Si « l'Apôtre des Indes » nous a beaucoup calomniés, il ne manque pas d'excuses. Rien de plus dangereux que le repentir. Celui qui se repent trop tard augmente sa faute et aggrave ses crimes dans un délire de pardon lustral.

Et le monde allait croire à ses mensonges, parce que tout paraissait plausible en cette Amérique non baptisée, antérieure à la Genèse. Sur les primitives cartes du Pérou se promenaient des éléphants, animal qui n'y exista jamais. Pourquoi des bêtes fauves humaines n'y auraient-elles point proliféré aussi? Ne nous plaignons donc pas exagérément de notre mauvaise réputation : elle a engendré le tourisme, et les premiers touristes ont un nom; ce sont les pirates.

PIRATES ET BOUCANIERS

Furent-ils aussi épouvantables que l'imagination du monde les dépeint? je n'en pourrais jurer. (Il ne semble pas non plus qu'ils aient été ces seigneurs romantiques épris de liberté totale, que Balzac et Espronceda allaient mettre à la mode dans la littérature.) Par exemple, ce « gringo » féroce, Woods Rogers, avec sa pipe et son verre de gin, comme il me plaît! C'est un humoriste. Son livre de bord contient des pages d'un adorable cynisme et d'une bien savoureuse hypocrisie. Avant de quitter Londres, il a fait jurer à ses compatriotes, la main sur la Bible, qu'ils se partageraient honnêtement les fruits de leurs rapines. C'est un digne compatriote de Swift et il aurait pu écrire le conte sur la manière de corser le régime alimentaire de la Grande-Bretagne en utilisant la chair des enfants, aussi délectable que celle du cochon de lait. Et M. Ravenau de Lussan, noble Français tombé dans la dèche et pirate d'occasion, qui poursuit les jeunes dames de Guayaquil en jurant qu'il n'en veut pas à leur vie. Non, il veut seulement... leur faire plaisir et il s'élève à cor et à cri contre l'idée courante que les pirates ont des corps de singes.

Il faudra étudier un jour, dans des livres honnêtement faits, la mentalité de ces Européens qui souvent finirent en amiraux, après avoir couru les mers sur leurs brigantins, plus rapides et plus audacieux que nos nefs solennelles. C'est de ce ramassis de navigateurs antipapistes, qui sur la côte du Pérou dansaient par moquerie avec des statues religieuses ou décapitaient à Paita la Sainte Vierge, qu'allait sortir toute une école d'historiens protestants, qui nous ont déformé le passé pour plusieurs siècles.

Ne nous plaignons pas trop, cependant : c'est en adultérant et en modifiant l'humble vérité qu'ils ont contribué, malgré eux, à la renommée du Pérou.

NOTRE SAINTE SANS PAREILLE

Une sainte unique au monde allait réfuter toutes ces calomnies. Certes oui, nous sommes tellement singuliers que notre sainteté elle-même ne ressemble à aucune autre. Qui a lu, comme moi, beaucoup d'hagiographies, sait parfaitement que les hommes ou les femmes choisis par la grâce céleste

n'ajoutent pas toujours les perfections du corps à celles de l'âme. Eh bien! notre sainte Rose de Lima, patronne des Amériques, était une jolie fille qui allait dans le monde avec, sous ses cheveux bien frisés, une petite couronne d'épines, qui jouait de la guitare à la perfection et qui, tel saint François, dialoguait avec les oiseaux venus lui faire visite dans son jardin. L'oiseau, perché sur le bord de la fenêtre, commençait sa chanson et il se taisait pour que Rose fît les répons, guitare en main. Pour trouver autant de simplicité, il faut remonter jusqu'à saint Toribio, qui charge les mendiants sur ses épaules, ou cet humble bienheureux que l'on va prochainement canoniser à Rome, à la grande joie des hommes de couleur, surtout aux Etats-Unis : Frère Martin, l'ami des souris, qui les protégeait et les nourrissait, parce que ces petites créatures du Seigneur méritent de vivre comme les autres. Personne ne ressemble autant à Frère Junipère, disciple et cuisinier de saint François d'Assise. Le *petit nègre,* comme l'appellent affectueusement ses dévotes de Lima, sera l'unique saint couleur de café grillé, et il enthousiasme déjà l'univers au suprême degré, parce que c'est la première fois qu'un *coloured man* entre dans la milice des Anges. Figurons-nous à la tête de l'armée américaine un Eisenhower qui, en imitation de la formule de la Sulamite : *Nigra sum sed formosa,* pourrait dire : « Je suis noir, mais saint. » Et, reprenant en chœur, pieusement, la vieille et affectueuse phrase liménienne, nous ajouterons : « La couleur ne t'offense pas, mon frère... »

LA VIRAGO

Si de la sainteté nous passons à la truanderie, il est indubitable que le Pérou a excité comme peu d'autres peuples l'imagination universelle, quand ce ne serait que comme cadre et comme décor de méfaits illustres. Aucun roman picaresque, avec le perpétuel vagabondage de son héros, sa bonne humeur, son aimable friponnerie, son sans-gêne robuste, ne peut rivaliser avec l'histoire, qui semble fabuleuse, de la Nonne Alferez (*Monja Alferez*). J'ai dit ailleurs que, si les potentats d'Hollywood ne manquaient pas complètement d'imagination, la vie de Catalina de Erauso (née en

1592) constituerait un film sensationnel, aussi amusant que celui des « Trois Mousquetaires ».

Etre à la fois femme et soldat,
Etre une nonne lieutenant,
C'est ce que, de tout notre temps,
On ait vu de plus étonnant.

avouait, dans une « comédie fameuse » un auteur d'autrefois qui, malgré qu'il fût Espagnol, était cependant rebelle à la surprise. Catalina est Basque et, sûrement, la plus *pin-up girl* de sa promotion. Son père, le capitaine don Miguel de Erauso, l'avait fait entrer comme novice au couvent de San Sebastian el Antiguo. A l'âge de quinze ans, après s'être cousu une veste de toile bleue et avoir converti un jupon de grosse laine verte en culotte de page, elle s'échappe à l'heure de matines pour parcourir diverses villes d'Espagne, en apprenant l'art de vivre picaresque, avant de débarquer au Pérou avec un couteau dans la poche. Qui donc lui a enseigné à manier si bien les armes? car, dans de fréquentes rixes, elle vous porte des coups de vieux matamore. Cela dure quelques années : elle ne s'arrête qu'au Chili. Là, elle assassine un cacique; elle joue aux cartes avec la même adresse qu'à l'arquebuse. Au sortir d'un tripot, une nuit de disputes, elle tue un de ses frères, sans se rendre compte de l'identité de l'adversaire. A Saña au Pérou ainsi qu'à Tucuman en Argentine, il lui arrive d'amusantes équivoques, comme quand de jolies filles s'amourachent de ce garçon impavide et querelleur, à qui sa mauvaise réputation vaut déjà des succès donjuanesques. Comme elle vient de risquer sa vie une fois de plus en braquant sur quelqu'un son pistolet à trois canons, le saint évêque de Huamanga, Fray Agustin de Carbajal, après avoir écouté son extraordinaire confession, la persuade de prendre l'habit au couvent de Santa Clara. Il l'envoie en litière à Lima, au couvent de la Très Sainte Trinité, où pendant deux ans notre aventurière a l'air de se calmer. Mais la Basquaise qui a « le diable au corps », ne considère pas comme terminée sa vie tumultueuse. Elle arrive à Cadix, à Séville, précédée du renom de ses prodigieux exploits. A Rome, le Saint-Père lui accorde la permission de porter le déguisement masculin, mais elle prend part encore à des rixes mortelles à Naples, à Gênes et à Mexico, où il semble qu'elle ait exercé la profession de muletier. La morgue, un courage de torero, le gaspillage, le dédain de la vie, la sienne comme celle des autres, le jeu et les vengeances du point

d'honneur qui dépensent une énergie sublime, une joyeuse intrépidité qui brave la mort comme don Juan, et la contrition imprévue à l'heure où s'éteignent les passions, — tout cela semble unique, espagnol au suprême degré, et c'est de tout cela que nous avons hérité.

LA POMPADOUR CREOLE

Plus fameuse — et peut-être injustement — est une autre petite personne (de la seconde moitié du XVIIIe siècle) qui, elle aussi, aime s'habiller en homme et se rendre au théâtre parmi les applaudissements de la populace de Lima. (Et j'ai l'air d'oublier, moi Liménien, la réputation universelle de ces femmes, mes compatriotes, qui ont fait perdre la tête aux voyageurs sérieux du monde entier. L'un d'eux les appelle : « des Anges avec des ongles ». Un autre : « des Séraphins », et il s'étonne de ce que, à peine ont-elles touché terre, ces créatures du ciel exercent un tel pouvoir sur les destinées politiques et sociales de la planète. Un Chilien enflammé du commencement du XIXe siècle dit qu'on a surnommé Lima la ville des Rois, parce qu' « il n'y habite que des princes et des sultanes ».

Sultane, mais en liberté, fut la favorite de cet extraordinaire vice-roi, le même qui colonisa Tahiti (rebaptisée pour quelques années : *Ile Amat*). Don Manuel de Amat lui aussi perdit la tête pour cette créole à laquelle il doit sa renommée universelle. Micaela Villegas, la Perricholi, devait faire, au XIXe siècle, une brillante carrière posthume. Mérimée la devine plutôt qu'il ne la connaît dans son fameux *Carrosse du Saint Sacrement*. Offenbach lui prête la grâce de sa musique joyeuse; les voyageurs de partout viennent à Lima examiner les endroits probables où elle promena sa capricieuse gaieté de favorite, et l'on ne peut pas compter le nombre d'œuvres qui font de cette *chola* du Pérou le parangon de la coquetterie universelle, une sœur, mais plus endiablée, de la Célimène de Molière et de la Carmen de Mérimée.

NOS MODELES

Il serait impossible de faire le compte exact de tous les Péruviens, *male and female,* qui ont porté au monde le message de ce pays singulier — le pays dont nous sommes fiers — depuis Olavide, ami de Voltaire, qui devient le second personnage de l'Espagne libérale de la fin du XVIII[e] siècle et poursuit en France une carrière insigne de révolutionnaire, jusqu'à cette jeune femme, une des beautés d'alors, nièce du dernier vice-roi du Pérou, qu'on a surnommée à Paris la « Femme Messie », et qui, à son automne, avec une ferveur de sainte laïque, invente l' « Union Ouvrière » et inaugure le socialisme français. Chaque année, un pèlerinage de socialistes va porter sur sa tombe, à Bordeaux, une gerbe d'œillets du rouge le plus ardent.

Et, traversant à vol de condor l'espace qui sépare le mystérieux Macchupicchu de la Rome péruvienne, El Cuzco, où s'emmêlent paganisme et christianisme, et suivant un itinéraire de cimes, j'irai à la recherche de l'éternelle frontière du rêve et de la vie, de ce pays que l'on dirait sorti de la pensée de Calderon de la Barca, car ici l'utopique et le fabuleux alternent et s'enchaînent avec la dure existence, comme dans l'aventure exemplaire de Sigismond. Que de choses à dire sur la Forêt Vierge, que j'avais entrevue déjà au Brésil, et que je viens récemment de traverser dans mon voyage à Iquitos! Si le « charme » opère — et il opérera sûrement — j'irai bientôt la traverser dans son épaisseur la plus sauvage, frère mal incarné du jaguar et de la *charapa,* en suivant la piste hallucinante de l'admirable *Sangama,* le meilleur roman que je connaisse de la Forêt Vierge. Alors son auteur : Arturo D. Hernandez, comme il vient amicalement de me le promettre, viendra avec moi au paradis non baptisé où l'arbre du bien et du mal peut donner à la fois son baume et son poison. « Je vous accompagnerai sur la piste, a-t-il dit; je vous montrerai le « renacal » et j'arracherai pour vous une touffe de cette plante grimpante, de la liane merveilleuse aux vertus télépathiques (3). »

(3) Tout ce qui précède est ébauché dans mon livre *C'est le Pérou,* mais je vais le refaire et le développer pour le public du monde et des Etats-Unis dans un ouvrage que j'intitule, sans humilité ni jactance : *Voici le Pérou. Such is Peru.*

POÈMES

par JEAN FOLLAIN

VIE DES CAMPAGNES

Une renoncule âcre appelée
bouton d'or
un matin est simplement cueillie
l'arbre n'en frémit pas d'autant
les insectes constructeurs
tournent autour
et sont cuirassés
ils ont des yeux à facettes
et portent des armes
minuscules et lancinantes
et lorsque le sol s'échauffe
les rondes des enfants commencent.

LES SIECLES

Regardant la marque du sabot
de son cheval de sang
le cavalier dans cette empreinte contournée
où déjà des insectes préparaient leur ouvroir
devina la future imprimerie
puis pour lui demander sa route
il s'approcha du charpentier

qui près d'une rose
en repos contemplait la vallée
et ne lirait jamais de livres.

LA FETE

Vérité, imposture
où donc vous cachez-vous?
Et qui donc tapisse de silence
les chambres du monde?
Quand un grand praticien
ausculte le corps étendu
d'une beauté
le colporteur rentre
dans la maison des champs
et dit confusément
des mots tendres à des bêtes
dont c'est alors la fête.

LA CHOUANNE

Dans l'épaisseur du vieux monde
ayant enlevé toute parure
et regardant son corps
dans la lumière
exultait la chouanne
et son cheval gris hennissait
fixé dans l'enclos silencieux
servant l'histoire et la magie
pourvu d'un cœur et de poumons
et tout ce ciel au-dessus d'eux
serait celui des assemblées
et celui des guerres inouïes

L'ATLAS

Elle lavait seule
un linge à dentelles et jours
au fleuve gravé finement
dans l'atlas qu'emportait
un fils de la vallée
vers la ville aux tours penchées
et sous son bras déjà fort
sans rien regarder des arbres
il tenait farouchement
les figures du monde entier.

FINESSE D'UN JOUR

Que sur les seuils
se montrent des visages
on voit aussi des mains jeter une eau fumante
et l'on entend des bêtes
soupirer dans des doigts d'ouvrier.
Cependant par delà les jardins construits
aux plantes balancées
mais qui serrent leurs graines
se nouent les vapeurs
se rejoignent les plaintes.

L'EXERCICE DU CRIME CHEZ CORNEILLE

par OCTAVE NADAL

Dans une lettre à Boileau du 17 décembre 1710, Brossette parlant de Racine remarque : « J'avais toujours regardé ce poète comme un judicieux écrivain, qui avait évité les hauteurs, les inégalités et les précipices de Corneille, et *qui nous menait au cœur humain, par des routes plus connues et moins scabreuses.* » Les dernières lignes que j'ai soulignées introduisent mon propos, celui d'un des exercices fréquents et mal compris du devoir cornélien : le crime.

L'histoire littéraire seule ne saurait expliquer une prédilection si affirmée chez ce poète, depuis le masque farouche dont il couvrit le visage de Pymante dès *Clitandre* jusqu'aux raffinements sanglants d'*Attila,* sans oublier cette galerie d'âmes violentes, Médée, Horace, Maxime, Ptolémée, Phocas, Rodelinde, Marcelle, Aspar, Pacorus, tant d'autres... Et certes la plus éclatante : l'exemplaire Cléopatre. On connaît la stagnation du théâtre de la cruauté en France au début du XVIIe siècle jusqu'au moment où Corneille fonde notre scène tragique. Durant trente années on assiste à des représentations forcenées, remplies d'assassinats, de mutilations, de viols, de vendetta; jamais le poignard, le poison, la flèche, la corde, le gril, le pal ne servirent de façon si intempestive aux jalousies politiques ou amoureuses, aux vengeances, aux ambitions. Aussi pourrait-on être tenté de marquer la filiation de cette tragédie du sang aux illustrations que Corneille fit lui-même du crime. Ce rapprochement n'est pas inexact; mais l'on s'égarerait si l'on croyait expliquer ainsi la survivance, la permanence et la nature du thème tragique du crime chez Corneille. Le théâtre du forcènement qui précéda *Clitandre* demeure celui d'une fatalité du crime : des âmes passionnées y libèrent leur instinct de cruauté dans

une sorte de détente naturelle : sauvages et brèves répliques de l'individu menacé ou lésé dans son intégrité, menaçant ou lésant celle d'autrui, viol de l'intimité de l'âme ou du corps, ces gestes relèvent de lourds atavismes, d'humanités peu évoluées, de forces inconscientes et impulsives. Marqués de nécessité ils se nouent et se dénouent au plus immédiat et au plus vif du sexe, explosent dans la nuit de l'instinct que n'a pas encore traversé la lumière de la conscience. C'est dire qu'en ce début du siècle la tragédie en France restait à retrouver, celle qui avait pris naissance avec l'Œdipe connaissant et ces yeux de chair, aveuglés par leur propre sang, mais qui *voient* enfin.

Or, dans le théâtre cornélien, le crime, au même titre que le sacrifice ou le renoncement à soi, apparaît comme une des possibilités d'épanouissement et de puissance de l'être. Il n'y est plus regardé comme *naturel,* ni expliqué par quelque fatalité passionnelle ou organique armant la main privée de liberté. L'humanité cornélienne ne saisit plus le crime au niveau de la nature. Elle ne le saisit pas encore, dans une des perspectives sadiques, comme un forfait de la nature, encore moins comme un de ses caprices ou de ses desseins. Choix parmi les nombreuses possibilités d'action et d'affirmation de la souveraineté, il est le regard le plus assuré, la décision la moins contrainte, la moins mécanique, bref la plus libre qui soit. Aussi c'est en deçà et au delà du poignard et du poison que le crime est perpétré : ces accessoires scéniques un peu spectaculaires que Corneille a si violemment éclairés dans son fameux cinquième acte de *Rodogune,* prennent un sens neuf par quelque chose de secret et de profond qui les commande, les anime et les fait rayonner. Ce quelque chose est l'âme de Cléopatre, l'ordre d'une volonté non pas égarée mais lucide. On voit l'articulation du théâtre de la cruauté (type *Rosimonde, Le Paricide puny, La Charité* ou encore le *Solyman* de Mairet) à celui de Corneille, mais en même temps, chez ce dernier, la découverte du tragique à l'occasion d'un acte criminel. Scandale sans précédent : Retz a marqué cette attitude superbe, source d'où jaillit l'acte véritable : « Je ne compte le fer et le poison pour rien. Rien ne me touche que ce qui est dans moi. » La tragédie ne peut être que de l'homme; elle ne s'illumine, pour le foudroyer ou le sauver, que dans ses altitudes : sommet ou abîme.

Une indication de Corneille nous permet de croire qu'il

tenait *Rodogune* pour la mieux « inventée » de toutes ses productions, celle où la poésie serait la plus achevée. Il voyait juste, si l'on veut bien donner à la poésie son sens précis de création; et l'accord merveilleux de l'action grandiose et funeste de Cléopatre avec la poésie elle-même des fictions, l'une et l'autre se submergeant à la fin de la pièce, demeure une réussite peut-être unique dans tout notre théâtre. A ce sujet, c'est bien l'extraordinaire éclat de la technique dramatique de *Rodogune,* beaucoup plus que la nature du crime de Cléopatre, qui semble avoir retenu l'attention de la critique. On n'accorde guère à ce personnage d'être un caractère; encore moins de relever d'une psychologie d'observation; d'être un rôle vivant, humain, vrai. Corneille, pense-t-on, abandonnant les valeurs morales — ou considérées comme telles — patriotisme, pardon, maîtrise de soi, enthousiasme, se tournerait délibérément avec *Rodogune* vers le royaume du mal. Le héros, dont la connaissance serait aveuglée par la passion, ferait désormais le mal avec la même énergie qu'il montrait dans d'autres circonstances à faire le bien. Cette critique de la fin du XIX[e] et du début du XX[e] siècle avait établi l'ensemble de l'œuvre cornélienne sur le plan de la morale commune du bien et du mal. Mais on reconnaît aujourd'hui que le plan cornélien de la Gloire constitue un univers moral singulier, expression d'une authentique civilisation que connut la génération de la Fronde. Ce principe de la Gloire éclaire le comportement tragique de Cléopatre. Le malaise de la critique devant l'admiration que Corneille, ou Stendhal, professait pour la « grandeur d'âme » de cette Reine, ce « quelque chose de si haut » est à considérer. Sans m'attarder aux méprises : personnage excentrique, âme démoniaque, sadique, monstre à l'état pur, je ne retiendrai que cette complaisance à faire entendre que l'inhumanité de Cléopatre, le caractère insolite de son attitude criminelle, s'expliqueraient par la formule arbitraire de la dramaturgie. *Rodogune,* certes, est un des moments de la maîtrise dramatique de Corneille, mais non pas l'unique. C'est l'ensemble du groupe *Rodogune-Héraclius-Pertharite* qui en constitue le sommet. Admirable technicien, c'était dans les arcanes mêmes du métier de dramaturge que Corneille, à cette époque, voyait jouer à plein l'invention, alors qu'en ses premiers succès il semblait plus soucieux d'exactitude et de vérité des portraits. Là était le péril, il faut en convenir. *Héraclius* ne fit que durcir

l'écueil; avec *Pertharite* ce fut le naufrage. On n'a pas manqué de répéter qu'à cette dramaturgie somptueuse et gratuite de *Rodogune* ne pouvait répondre qu'une peinture superficielle des caractères : l'action des âmes loin de tisser la trame scénique devait se plier aux rigueurs extravagantes de la fiction. Comment retrouver la vie dans une psychologie ainsi étouffée par l'implacable camisole de force de la dramaturgie? Comment ne pas être tenté d'ajouter : l'âme hors nature de Cléopatre n'est telle que par l'artifice scénique qui la somme d'exécuter son devis. Cette remarque a rassuré longtemps ceux qui ferment volontiers les yeux sur les précipices de Corneille. il ne nous propose pas d'admirer une âme si noire! Dramatiquement le personnage tient, accordent-ils, mais on ne peut mettre ces cris dans aucune bouche, ces traits sur aucun visage. La forme humaine est ici déchirée, les signes de la vie trahis; bref la dramaturgie trop stylisée a imposé la stylisation de la psychologie elle-même.

Nous ne songeons pas à nier que Corneille n'ait longuement caressé l'ordonnancement de sa *Rodogune* : le double chantage des Reines vis-à-vis des Princes entraîne une double construction scénique un peu symétrique et roide. L'horreur qu'inspire aux Princes une situation jugée sans issue, les menées foudroyantes de Cléopatre, la mort du jeune Séleucus assassiné par son ordre, les réactions non moins vives de Rodogune nous acheminent inexorablement à ce dernier acte, où, sous les dehors d'une réconciliation définitive, Cléopatre tend à son fils Antiochus la coupe nuptiale emplie de poison. Cette scène mélodramatique où l'on voit passer de main en main la coupe fatale, communique aux spectateurs ce sentiment physique d'horreur que la tragédie classique du grand siècle rejettera bientôt.

Il peut toutefois paraître surprenant que Corneille se soit contenté de la seule réussite de sa formule scénique : celle du mélodrame moderne. N'aurait-il pas caché, sous ce pathétique de surface, l'illustration la plus audacieuse, la découverte la plus scandaleuse de tout son théâtre : la peinture du crime créateur? N'aurait-il pas marché hardiment par ces chemins scabreux (qu'on songe également au mensonge créateur de Dorante) y soupçonnant une ténébreuse ouverture de l'âme vers la grandeur? N'a-t-il pas aperçu *là aussi*, dans l'acte contre nature, une source d'excel-

lence et de sublime pour l'homme? C'est à cette interrogation que nous voudrions répondre.

Une singulière critique s'est vainement efforcée de réduire et même de masquer chez Corneille l'univers de la nature et des forces passionnelles; elle expliquait le dépassement héroïque comme une victoire d'autant plus aisée qu'on s'interrogeait sur quel obstacle dérisoire elle était acquise. Il s'ensuivait une manière de fatalité de grandeur d'où le héros ne pouvait échapper. C'était en définitive dans les « facilités » de l'héroïsme que Corneille aurait situé la grandeur humaine. Ne faisant pas à la nature la part qui lui revient, allégeant l'homme des chaînes et du tourment des tentations charnelles, il ne l'aurait jeté que dans la gratuité et la liberté d'actes impeccables. Qu'une telle vue ne réponde pas à la massive humanité cornélienne, on en conviendra aisément; mais là n'est pas le plus important. Découvrir à un autre niveau que celui de l'intelligence, de la raison et de la volonté, la réalité de ces personnages farouches, cruels ou généreux, c'était retrouver en eux ce qu'on aurait dû toujours, semble-t-il, y reconnaître : une nature difficile, riche de tous les instincts, de tous les désirs, de toutes les violences. Certes, ce ne sont point des têtes sans corps, ces chevaliers porteurs d'armures, ces défenseurs et créateurs d'empires, ces mains toujours sur quelque épée, ces cœurs toujours en aventure. Mais l'essentiel restait à saisir : le dépassement cornélien accompli à partir de cette redoutable nature par un mouvement de domination qui définit précisément le sublime. Il n'est jamais question dans tout ce théâtre de supprimer cette nature mais de la surmonter. En réalité, même surmontée, celle-ci ne cesse chez les meilleures de peser encore quand ils ont déjà pris leurs distances et se sont élevés au-dessus d'elle. L'acte sublime nous révéle un héros exhaussé sur une nature dominée, tenue en bride, mais encore présente et rebelle et dont il ne parvient pas à se séparer tout à fait. Il n'est que de remarquer l'attitude de Polyeucte au moment de son ultime adieu à ce qui fut, pense-t-il, ses pactes avec le néant; rien n'est plus touchant de vérité que cet homme arraché par la foi aux vicissitudes de la chair et de la terre, déjà libre et contemplatif d'une certaine manière, mais tout empêtré encore dans le tronc et le racinement humains. Quel inquiet regard de l'âme délivrée, sur ce piège tenace du corps :

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés!

Qu'il n'y ait donc de perfection qu'à partir d'une nature ingrate et violente, au cœur de laquelle le héros conquiert la gloire d'être enfin lui-même, telle serait la vraie démarche de l'héroïsme cornélien. Il n'y a point d'autre grandeur. Ambition, vengeance, orgueil, défi, pardon, enthousiasme, expriment le mouvement même de l'âme en constante lutte avec la nécessité qu'elle ne veut accepter comme telle. C'est dire qu'elle ne tient pas à la possession de l'objet de son désir, sinon au seul signe de dépassement que lui révèle l'exercice de sa souveraineté. L'égoïsme et l'égotisme cornéliens — puissances et jouissances du Moi — ne demeurent point la halte du héros. Il n'y a point d'objets si précieux au monde — et pas même l'amour — dont la possession vaille à ses yeux la grandeur que fait paraître le mouvement décidé et libre de l'âme. Et il serait hasardeux de distinguer ici valeur et grandeur. Pour le cornélien les deux termes se recouvrent. Rarement le désir de grandeur poursuit un objet de valeur éternelle, générosité, justice, pardon, vérité, et, une fois atteint, s'y repose; alors seulement on peut considérer la tragédie cornélienne comme un conflit de valeurs morales. Pourtant, même en ces cas privilégiés où *semble* triompher un esprit de vérité, celle-ci n'est pas la fin morale poursuivie : la source de la grandeur cornélienne est ailleurs; son principe réside dans un désir de gloire qui ne nous permet pas d'établir ce théâtre du sublime sur le plan d'une morale des valeurs. Ou bien il faut consentir à identifier grandeur et valeur, gloire et vérité, et tenir l'exercice des passions pour celui des vertus. L'âme grande n'est pas l'âme juste; la générosité des cornéliens est le plus souvent une cruauté; le pardon d'Auguste ne ressemble guère à celui du chrétien ou du sage; il affirme un désir de victoire et de gloire éternelles, non de justice ou d'amour. Mais il faut bien saisir que ce mouvement libérateur n'est pas non plus celui de la possession, qu'il tend au contraire à se déprendre de l'objet de son désir et qu'il fait ainsi paraître jusqu'à l'évidence le témoignage irrécusable d'une nature enfin dépassée. Telle est l'élévation chez Corneille, c'est-à-dire le sublime. Et tel est l'exercice du crime chez Cléopatre.

Un drame d'événements extérieurs, de comportement et de gestes donne à *Rodogune* l'apparence — mais seulement

l'apparence — de traiter le thème, cent fois repris par le théâtre contemporain et par Corneille lui-même, de la vengeance et de l'ambition; la passion du trône, la fureur de perdre une rivale, peuvent être tenues, à la rigueur, pour l'action tragique. Mais le parti pris de Corneille se montre dans la sympathie qu'il marque pour l'héroïne. Il prend feu pour elle, la magnifie, découvre et dégage lentement le caractère exceptionnel de son action criminelle. Cet acte horrible, pense-t-il, ne fera pas naître l'horreur mais l'admiration. Avec la plus sereine assurance, il range Cléopatre parmi les héros selon son cœur; il entrevoit une profonde et royale parenté entre ces âmes : Alidor, Rodrigue, Horace, Auguste, Polyeucte, Cléopatre, Attila. Le crime, comme le sacrifice et les autres vertus, devient l'expression d'un moment éthique. Corneille fixe cet abîme et pousse en aveugle jusqu'à l'extrême réalisation et couronnement de cette atroce activité. Sans aucun retour possible, sans aucune concession à la tendresse, au bon sens, à la raison morale. Mouvement dur, inexorable. Il ne s'agit plus pour Cléopatre de sacrifier ses biens, des étrangers, mais un mari, ses propres enfants, une rivale, elle-même. Ame absolument dénaturée, mais par volonté, par irrévocable décision. « Sors de mon cœur, nature » est un cri plus total que celui de Lady Macbeth : « Ote-moi mon sexe. » Il dépouille plus radicalement Cléopatre; la vertu qu'il exige la place soudain dans une lumière qui ne semble plus être de ce monde. Aussi ne peut-on sans grave erreur définir Cléopatre comme un monstre à l'état pur, semblable au Richard III de Shakespeare, ou marqué d'hérédité cruelle comme le Néron de Racine. Ce n'est pas une tare, une fatalité, un instinct de cruauté, un poison dans le sang, qui exercent chez Cléopatre des nécescités de nature. Aucun aveuglement, aucune sauvagerie, aucune innocence. Le crime n'est point ce mal qu'on fait pour en tirer jouissance, ni plus profondément, selon la contre-morale de Sade, l'atroce recherche de l'idée du mal elle-même et sa liquidation au sein d'une conscience et d'une nature déchues pour retrouver on ne sait quelle pureté originelle. C''est une cause toute différente qu'il faut reconnaître : une volonté, une lucidité, une liberté, telle est l'action de Cléopatre dans sa source. L'esprit commande ici le crime. Une « habitude », dit Corneille, c'est-à-dire une chose qui n'est pas de nature mais qui est à nous, que nous possédons. Cléopatre s'enfonce dans le crime comme tel autre héros de l'univers cornélien,

héros fraternel, se sacrifie. Toutes les possibilités d'énergie, de grandeur, d'être, Corneille entend les libérer, quand bien même elles rencontreraient le crime, pour s'affirmer. Il pousse la volonté jusqu'à ce geste qui tue ou immole. Il accepte la destruction des sentiments les plus naturels, des valeurs jugées sacrées et inviolables; et tous les moyens efficaces que cette action peut commander : la haine, la dissimulation, l'hypocrisie, le sacrilège, la malédiction. Il isole et *nous fait admirer* ce qui lui paraît essentiel dans l'homme au delà du bien et du mal, au delà du bonheur et de la vie même, à savoir notre volonté de puissance et d'être, c'est-à-dire au fond notre sentiment d'indépendance intime, notre liberté.

Cette libération absolue, illustrée dans *Rodogune* par le crime, surprend si l'on n'est attentif qu'à l'événement du dehors. Mais si l'on va à la racine même de cet acte, on est obligé d'y reconnaître un conflit sublime où l'esprit même est engagé. L'humanité de Cléopatre n'essaie nullement de libérer ses instincts de meurtre, d'inconscientes ou basses poussées de la chair et du sang; elle entend affirmer le plus haut d'elle-même et rendre évident le signe de sa loi : « Je ne mourrai pas sujette » dit Cléopatre, dans les tourments de l'agonie. Ame vraiment royale et sans trahison.

Et sans doute les activités de Cléopatre (embûches, trahisons, assassinats, parjure, etc...) ressemblent fort à celles d'un Moi tyrannique et sans dépassement. Si pressantes même qu'on pourrait les croire liées aux seuls besoins de nature, aux seuls impératifs de la vengeance et de l'ambition. Cléopatre ne serait pas libre, et l'horreur qu'elle nous inspirerait viendrait précisément de ces vicissitudes d'esclavage d'aucune façon surmontées mais subies. La soif de posséder le trône serait donc tout le drame, expliquerait l'échec de l'héroïne qui n'ayant pas en elle le génie de la souveraineté se verrait frustrée de grandeur par cette impossibilité même à se réfugier dans le seul mouvement qui pût la justifier et sublimer ses actes.

Il est certain qu'entre des actions dont la fin n'est qu'égoïsme, jouissance, fureur de détruire ou de posséder et des actions où s'exerce l'inexorable volonté d'être souverain, il y a plus qu'une différence de degré : la qualité de l'âme ici et là n'est pas la même. Mais les apparences trop aisément interprétées dans le sens d'un banal projet de vengeance et d'ambition quand bien même des profondeurs de l'être s'élèvent de plus dévorantes exigences, l'ambiguïté de situa-

tions ignobles par leurs dehors et pourtant rayonnantes par l'énergie farouche qui au dedans les anime, nous masquent au premier abord l'essentiel du poème dramatique de *Rodogune*. Certes on ne peut oublier les ténébreuses voies où s'enfonce toujours plus cruellement Cléopatre, ces visages de haine, de ruse et de fureur, ces personnages atroces et hallucinants de « seconde Médée »; mais en même temps ceci se précise : à travers le pire, Cléopatre s'accomplit et nous livre son vrai visage. « En même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent », affirmait Corneille. Comment, en effet, n'admirerait-on pas l'attitude constante qui commande, éclaire, oriente ces gestes et projets scélérats, les acheminant vers une culmination grandiose où se dénouent enfin toutes les possessions et puissances d'un Moi esclave et impérieux au profit d'un Moi libre et souverain?

L'essentiel est donc de saisir cet être qui *se crée dans le crime*. Corneille n'y voit pas la dissolution, la négation, la mort de l'individu, mais bien au contraire son affirmation, son dépassement. Cléopatre s'affirme, se crée d'acte en acte par une action criminelle organisée, voulue, lucide. Elle n'ignore pas vers quel *bien* elle va : la gloire. Gloire sombre, sans nom, mais aussi exigeante, aussi nécessaire, aussi pressante pour elle que la gloire lumineuse qui attirait d'autres héros cornéliens vers ces « trésors de neige et de glace » : la privation, la générosité, le pardon et l'enthousiasme. Dans l'âme de Cléopatre habitent et brûlent la même ardeur, la même foi, la même fidélité à soi-même. C'est dire que le crime n'est pas pour elle une fin mais un moyen. La fin, c'est au delà du crime qu'il faut regarder pour l'atteindre. C'est pourquoi derrière la pièce de la vengeance et de l'ambition, qui fait bouger pour les yeux et comme à la surface de la scène les images pathétiques des masques de l'empoisonneuse et de ses victimes, derrière le *spectacle* de *Rodogune*, en transparence, se joue un autre drame qui est bien le vrai sujet de la pièce : l'affirmation des puissances d'un être à travers un acte criminel. Que pouvons-nous? Après nous avoir conduit par les voies lumineuses de la Gloire, Corneille nous menait avec *Rodogune* au cœur humain, par les voies aveugles d'une gloire sans honneur. L'appel ici encore n'est pas le crime en tant que désir ou jouissance, vertu et plaisir du mal, mais une exigence de gloire dont le crime n'est que l'instrument. Ce qui appelle c'est une noblesse : la fidélité

à une loi qu'on s'est donnée. On ne le voit que trop : Cléopatre ne se repose pas dans ses crimes ou dans la possession du trône mais dans l'intime satisfaction d'avoir fait rendre à son être toutes les possibilités d'énergie, de dépassement, de souveraineté. Elle accepte de mourir pour s'assurer en mourant, devers elle, d'une fidélité ponctuellement observée. Elle n'a pas à justifier son action criminelle pour atteindre cette plénitude; le crime est dépassé et même d'une certaine manière nié. C'est hors de ce plan visible que le drame réel s'est joué. Il semble bien qu'Antiochus — digne de sa mère et d'une telle grandeur — comprenne enfin cet effort sublime. Il sent que quelque chose, par cet acte inouï, est déplacé dans l'organisation du monde et des êtres, qu'une atteinte est faite à la nature et aux dieux. Et, en fait, sa mère s'est égalée aux dieux souverains : leur ordre et celui des hommes est troublé par ce témoignage surhumain qui passe la nature.

Aussi se dégage-t-il de cette âme si étrangement aventurée, une poésie farouche. Cette conquête, cet épanouissement d'une âme par le crime, donnent à la pièce sa clarté d'orage et d'abîme. C'est une « gloire sans nom » qui inonde la scène finale de son noir soleil, fait naître au cœur d'Antiochus une angoisse plus vaste, plus mystérieuse que celle d'une trahison ou d'un sordide guet-apens. Il pressent, il sent le *surnaturel* d'une telle situation, le privilège d'un moment et d'un monde où l'horreur, parente du sublime, nous inspire on ne sait quelle inquiète et sombre admiration.

Cette illustration du crime en tant qu'acte créateur constitue une des voies majeures où Corneille poursuivit le dessein marqué par son génie. Le thème du crime et l'excellence qu'il comporte, n'est pas isolé dans son œuvre mais si régulièrement repris qu'on est bien forcé de le considérer comme une des pièces maîtresses de l'enquête cornélienne. On n'a pas fait jusqu'ici le juste dénombrement des motifs-clefs, ni marqué leurs rapports et leurs parentés internes. On apercevrait l'éblouissante richesse et la sûreté des articulations de tous les thèmes traités depuis *Mélite* jusqu'à *Suréna*. Le crime tient une place tout à fait exceptionnelle dans cet univers de la Gloire. L'homme ayant fermé les yeux à la Gloire céleste ne s'attache plus qu'à la Gloire de ce monde, la prenant comme principe et couronnement de ses actes.

On ne peut donc que s'émerveiller de cette vertu magicienne des premières comédies, laquelle ne remonte plus

à la source divine, fait rupture avec la religion, abandonne ou maudit le divin, et se tourne délibérement du côté des forces et des formes de la terre et même pactise avec les puissances souterraines. Tel est le mythe incantatoire, celui de la Magie dominé par la légendaire figure de Médée, qui prélude si curieusement mais de façon si juste au mythe de l'héroïsme. Des passages sont ménagés de l'un à l'autre : la rêverie et l'illusion sous les espèces satiriques et lyriques de Matamore ne vont qu'à *incanter* l'épopée héroïque triomphante avec le *Cid,* non à la nier ou à la dévaloriser. Le passage du mythe du magicien à celui du héros se fait dans le même personnage de Médée la Magicienne, qui inscrit le surnaturel dans la texture humaine : ses sortilèges font place à la puissance nue du Moi. Enfin au cœur du mythe de l'héroïsme et du règne de l'homme sans Dieu, on distinguerait deux actes précis de l'individu créateur de son épopée et de son destin : le sacrifice et le crime, le don de soi et l'immolation d'autrui. On saisit ainsi les diverses voies de l'action héroïque et l'on peut s'acheminer sans surprise, ayant aperçu la parenté du héros qui s'immole et du héros qui immole autrui à sa Gloire, vers le gouffre-cime de Cléopatre. Si l'on veut achever la courbe de cette enquête passionnée de la grandeur humaine (mais ceci ne touche plus directement à notre propos, s'il en cerne les lointains) il suffira d'ajouter que, le mythe du héros exténué, Corneille après *Pertharite* passe au réalisme politique dont il fera — toujours à sa manière — c'est-à-dire en l'éclairant par la lumière de la Gloire — un mythe du Monarque et du Politique. La filiation du héros au politique peut s'expliquer de façon tout extérieure et historique par la relève, au cours du XVIIe siècle, des grands individus défenseurs et créateurs d'ordre, par les organes politiques et gallicans disciplinés autour du roi. Mais une autre raison peut expliquer chez Corneille cette prise en charge par le Politique des conquêtes même de l'héroïsme : la souveraineté royale et l'art de régner succèdent toujours à l'héroïsme et à la conquête. Après maintes tragédies dynastiques où le Politique éclipse tout à fait le héros, Suréna, un des épigones glorieux de l'héroïsme cornélien, jette sur ce brutal conflit — au fond celui du romanesque héroïque et du réalisme politique — un dédaigneux et souverain regard.

RIRES CLAIRS D'ENFANT

par JEAN DUPERRAY

. . . . Si l'essoufflement nous faisait taire, notre course accélérait nos pensées en un vertigineux déroulement coloré qui, par comparaison, faisait s'allonger les distances matérielles et nous amenait malgré nous à l'état de grâce nécessaire pour goûter ce jeu mental qu'utilisent les enfants pour calmer leurs propres impatiences en se donnant l'illusion que c'est un magicien inoffensif mais taquin qui immobilise, hors de portée de leur main, un avenir si proche qu'il est déjà visible.

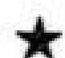
(DORA-PROVIDENCE, *tome I.*
Un meurtre discutable, chapitre 1.)

Assise sur un lit dur dans cette mansarde, seule chambre restée libre à la clinique surpeuplée, Lö avait souffert beaucoup. On eût dit une arrestation. Un agent l'avait accompagnée, au milieu de la nuit, dans une voiture noire à petites fenêtres grillées et, dans les couloirs, les infirmières s'étaient affairées pour dresser, tandis qu'elle marchait de long en large, courbée en deux, ses bras croisés serrés sur elle, un lit de fortune sous la lucarne étroite où nous attendions les premières lueurs du jour.

La face épanouie pourtant et doucement rosée, elle était restée à se plaindre de ses reins douloureux, assise sur son lit, le dos couvert d'un châle noir à grandes franges, jusqu'à l'arrivée du docteur qui devait, dans un bain de sang, lui arracher, poussant son cri de jeune animal tout de suite exigeant, un petit être grimaçant, au crâne nu, aux membres grêles ramant dans le vide avant d'aller plonger dans l'eau tiède avec des hurlements affreux et finalement dormir, vêtu de laine propre et bâillant d'une bouche ronde édentée, tout menu dans un grand berceau bleu pâle.

L'enfant, chaque soir, se débattait, nu et maladroit, sur un oreiller, tentant en vain de soulever une tête trop lourde aux yeux vagues et comme emplis d'une eau bleutée, puis un beau

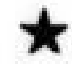
jour, commençant à suivre du regard, autour de lui, les jeux des lumières et les gestes de nos mains, s'intéressant aux mouvements des siennes comme au passage inattendu d'oiseaux blancs dans son ciel immédiat, à plat ventre, ses cuisses menues frottées d'une grosse éponge, il s'était mis à rire très fort, d'un gros rire adulte, puissant et affirmé qui nous avait secoués d'une émotion presque apeurée comme si un esprit rôdeur, joyeux et robuste, étranger, invisible, venait de s'emparer de l'enfant frêle pendant les soins minutieux d'une toilette prolongée et, faisant soudain irruption dans la pièce bien close, affirmait sa toute-puissance en exprimant, triomphant, son intense gaîté.



Boitant sur des jambes minces peu à peu affermies, Miriki s'était mis à évoluer dans un monde tout autre que celui des restrictions, de la guerre et des propagandes clandestines, entreprenant des expéditions laborieuses en direction d'un chat, d'une poule, d'un escargot. Il allait en étrange équipage, ceinturé de toile forte et suspendu à des bretelles de cuir. Avec bonne volonté, tout en lisant des journaux ou en discutant avec des invités en mission ou en visite d'amitié les menus échanges alimentaires indispensables pour notre quotidienne subsistance, nous promenions, les bretelles à bout de bras, à hauteur voulue pour maintenir dans sa position verticale normale le marcheur maladroit évoluant dans des directions qu'il variait inlassablement.



Et depuis, Miriki avait peuplé de son infime présence multiple sans cesse rappelée à notre attention un monde jusque-là vide pour nous dont la troisième dimension allait du sol à la hauteur de nos genoux. Le vide de ce monde des basses altitudes était devenu pour nous aussi inconcevable que celui des espaces interplanétaires, car il nous était impossible de nous souvenir de son inexistence des années précédentes, le tout petit pour nos mémoires imparfaites ou plus clairvoyantes que notre raison étant, depuis qu'il vivait, depuis toujours présent dans notre vie.



Je terminais à la lueur d'un lumignon une série de lettres. Lö de temps à autre venait examiner la déchirure du papier noir collé à la fenêtre suivant les prescriptions du service de défense passive et écoutait les coups de sifflet de la rue, cherchant à comprendre s'ils s'adressaient à nous. Des bataillons allemands scandaient des chants de guerre sur le martellement régulier de leurs bottes. Un livre était ouvert sur un bureau : Le « Passe-Murailles » de Marcel Aymé, à cette page qui commençait ainsi : « c'était pendant la guerre 1939-1972... » Miriki en était à la convalescence d'une varicelle. Il fallait essuyer de temps à autre ses yeux larmoyants. Quand Lö n'était pas là je devais le faire moi-même. Miriki poussait alors des cris d'appel vers la porte fermée, saisi chaque fois de la grande peur que sa mère soit partie pour toujours.

Quand il nous voyait attachés chacun à une besogne silencieuse à l'heure calme qui précède le coucher, il allait et venait, portant sous le bras un étrange lapin de tissu bleu étoilé. Il paraissait être lui-même alors, un pouce voluptueusement logé dans un coin de la bouche, longuement culotté de laine rouge sous un ample kimono blanc à dessins jaunes, un gros jouet bourré de son avec masque de porcelaine aux joues et aux yeux finement peints. Il se reposait, par une promenade solitaire autour de la table d'un exercice de patience ardu au cours du souper où il avait appris à manger seul, en faisant glisser de la purée de pommes de terre jusqu'à sa bouche, le long du manche de sa fourchette. Pendant que nous suivions sur les journaux du soir le bilan des bombardements et les communiqués relatifs à l'évacuation des quartiers les plus menacés de la ville, Riki s'emparait tout à coup, sur un angle de guéridon, de la boîte aux bonbons rationnés et se retranchait entre le bureau et la fenêtre ou derrière les rayonnages aux livres. Seul sortait son petit bras de laine rouge à la main menue tendant généreusement des bonbons. Mais la boîte restait dans la cachette avec le délinquant qui nous signifiait clairement qu'il ne désirait pas autre chose qu'affirmer sa puissance en prenant à notre place la responsabilité d'une répartition sans parcimonie dans une branche alimentaire qui le concernait avant nous.

Lö employait, pour le ramener à de plus justes conceptions

de la discipline, une méthode originale. Au moment du coucher qui arrivait toujours trop tôt au gré du bonhomme, elle ouvrait les bras, et, plusieurs fois, le laissait s'échapper pour le seul plaisir de le voir s'enfuir, avec un cri de joie, vers sa cachette quasi inexpugnable dont nous ne pouvions ensuite le tirer sans procéder à des déplacements de meubles ou à des offres d'appâts généralement dédaignés. Mais quand, irrémédiablement, après chacune de ces expériences amusantes, il se sentait acculé dans ses derniers retranchements et nécessairement à notre merci, le jeu prenait pour lui toute sa valeur. Il poussait les cris désespérés d'une bête des bois traquée, à bout de force, tandis que nous nous efforcions de calmer les paroxysmes nerveux de la peur merveilleuse où il se complaisait.

Quand les sirènes d'une alerte nocturne déchiraient la nuit, nous sollicitions l'aide des voisins et Miriki, chaudement couvert, était transporté dans son berceau jusqu'à la cave de l'immeuble voisin. Avec leurs valises, leurs paquets de vêtements, leurs sacs à provisions, les gens, alignés sur les bancs, levant vers les soupiraux des visages interrogateurs et chiffonnés de demi-sommeil ou marchant de long en large en conversant sous les voûtes sonores, emplissaient, d'une foule pressée de hall de gare, la cave où brûlaient quelques maigres ampoules bleutées.

Miri, gêné par le bruit, se tournait et se retournait sur son oreiller, risquait un œil étonné, ouvrait les deux yeux, regardait autour de lui, nous repérait à proximité de lui, puis, enfournant son pouce dans sa bouche, se glissait à nouveau au plus profond de sa couchette pour sombrer dans un sommeil sans inquiétude avant que nous le remontions à la maison quand sonnait la fin de l'alerte.

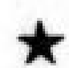
Le jour où le bombardement avait détruit plusieurs quartiers de la ville, Riki, transporté sous le bras dans l'abri assigné, s'était extasié au milieu de la foule sur un jeune chien frisé tenu en laisse, et indifférent aux lamentations s'était intéressé beaucoup, en sortant, aux fusées jaunes emplissant le ciel.

.....C'était à l'époque où nous avions enterré Ra-Vangar sous les escadrilles sillonnant jusqu'à Lyon l'azur printanier. A notre retour nous avions appris que dix-neuf bombes étaient tombées à l'entour de la maison et sur l'abri où s'était réfugié la famille de Ra-Vangar qui avait failli être écrasée par l'édifice où cinq autres personnes avaient trouvé la mort.

Nous avions enterré Revaud, retiré des décombres de son atelier pour mourir quelques jours après dans cet hôpital dont la morgue où s'alignaient les derniers cercueils était, dans une puanteur insupportable, envahie d'un perpétuel bourdonnement de mouches bleues. Suzanne qui avait, pour l'année, terminé ses examens, passait ses après-midis à faire manger et à distraire des petits enfants grièvement blessés. Nous nous racontions l'histoire de ce père sans larmes qui avait retrouvé, en fouillant avec acharnement l'amoncellement de gravats de sa maison détruite, la petite main de sa fillette déchiquetée et l'avait le soir rapportée à la morgue pliée dans son mouchoir, pour qu'on la mette dans la boîte... avec le reste. Miriki s'était aperçu de la différence de niveau entre les trottoirs et la chaussée et en même temps de l'existence devant certaines maisons, assez nombreuses dans notre quartier, d'escaliers extérieurs conduisant à des rez-de-chaussées surélevés.

Chaque fois qu'il allait avec sa mère aux provisions, le matin, il descendait cent fois du trottoir, montait et descendait tous les escaliers qu'il trouvait sur sa route et, du haut des plus élevés, jetait à sa mère de menus cailloux. Quand Henri venait à la maison, il lui passait la main dans ses longs cheveux à l'artiste en l'appelant « grand-père », riant très fort de sa colère simulée et quand j'ouvrais la porte pour aller à mon travail, il me criait : « Au revoir, Coco! »

S'il s'éveillait en pleurnichant nous lui disions : « as-tu rêvé? » Il répondait « oui! » et nous parlait de son arrière-grand-mère qui, dans son rêve, moins docile qu'à son habitude, s'était obstinément refusée à lui chanter : « les petits oiseaux dans les bois ».



Quel fut l'effet produit sur lui par le spectacle des premières chutes de neige?

Cette mise en frais de la nature pour lancer en grosses masses un vol de papillons blancs sur la ville et décolorer le paysage ne lui parut pas tellement remarquable. Nous tentions de maintenir son attention fixée sur cette blancheur envahissante pour l'interviewer ensuite à loisir. Miriki perçut vite la contrainte qui pesait sur lui et se sentit insupportablement utilisé en tant que cobaye dans une expérience

psychologique à l'organisation de laquelle il n'avait point participé.

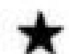
Il tenta de se jouer de nous en déviant, après avoir écrasé son nez contre la vitre d'un air poliment intéressé, notre propre attention vers un autre phénomène : la tache légère de buée que laissait sa bouche sur la surface froide et qu'il nous désignait du bout de son petit doigt.

Plus nous tentions de détourner son attention de cette auréole minime sur le verre limpide pour jouir de l'étonnement que nous avions escompté chez lui devant l'enneigement universel, plus, chaud et lourd sur nos bras dans son pyjama, tiède encore au sortir du lit, il s'efforçait de détourner notre attention à nous de cette masse blanche, envahissant le boulevard sous les branches nues ouatées, pour jouir de l'étonnement dont il guettait la manifestation sur nos visages devant la trace minuscule de ses petites lèvres sur le verre.

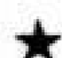
Enfin, lassé de cette lutte sourde et sans issue entre deux expérimentateurs s'efforçant chacun de faire de l'autre son sujet d'expérience, il échappa à nos bras pour retourner à Papy et l'amener, en grimpant sur une chaise, à refléter docilement dans ses yeux morts, dessinés au point de croix sur sa physionomie de lapin de chiffon, l'intérêt que nous n'avions pas su montrer devant la trace de buée d'abord, puis, deuxièmement, par ordre d'importance, l'étonnement qu'avait pas eu lui-même devant la chute des flocons blancs rayant à perte de vue le fond gris du ciel.

Papy, le curieux petit lapin en tissu bleu constellé de lunules jaunes, se réjouit poliment des deux spectacles qui lui étaient offerts tour à tour. Raidi dans son éternelle station verticale sur la petite main ouverte de son jeune ami, il paraissait enthousiasmé, écartant ses pattes de devant doublées de satin rose comme de petits bras. L'amitié de Miri pour Papy s'en accrut. Il délaissa pour quelque temps le canard de velours marron, don de Suzanne, qui portait, brodé sous le ventre, le nom de Riki, et donna à Papy ses faveurs exclusives. Il le gardait près de lui, mouchoir noué au cou, quand, serviette sous le menton, lui-même mangeait sa bouillie. Il le serrait à l'heure du coucher dans ses bras, quand, affirmant son bien-être par des tortillements sous ses couvertures, il exigeait que le petit animal factice fût bordé avec lui par les mains maternelles. Avant de s'endormir, le nez tourné vers le petit lapin bleu, les yeux noyés de tendresse, il prononçait avant d'enfoncer son pouce dans sa

bouche, son dernier mot de la journée sur un ton d'infinie douceur : « Papy ».



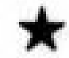
A l'école maternelle Miriki jouait du piano aux heures des récréations. Il caressait, suçant son pouce, d'une main, le bras d'une petite fille. Chaque fois qu'on lui donnait quelque chose, que ce soit une poupée de carton ou un rectangle de papier de couleur, il en réclamait un autre exemplaire « pour maman » et un autre encore pour la « pilouli ! » (On appelait à l'école « petite souris » la frêle compagne dont Miriki caressait le bras !)



Nous avions mis Miri, en lui montrant la neige, dans les meilleures conditions possibles pour l'émission d'un mot d'enfant original. Il ne fit pas de mot d'enfant. Notre déception fut bien plus grande encore à l'occasion de sa première séance de cinéma. Nous l'avions préparé à l'avance au spectacle par des commentaires anticipés éveillant progressivement sa curiosité. Les actualités cinématographiques l'intéressèrent beaucoup. Le général de Gaulle était pour lui un facteur de haute taille. Les trains sifflaient, roulaient, disparaissaient juste au moment où ils allaient sortir de l'écran. Des musiciens parcouraient des rues pavoisées en jouant du tambour. Le Mahatma Gandhi faisait des jeux de physionomie hautement comiques. Par contre, Riki s'ennuya beaucoup devant le déploiement de couleurs du dessin animé : « Blanche Neige » et l'agitation des mignonnes créatures qui disparaissaient avant qu'il ait pu les identifier. Il ne pouvait contenir soupirs et bâillements et posait de temps à autre des questions, réclamant les nains et les petits lapins promis, sur un ton de reproche et d'impatience, ne consentant à fixer son attention et à loger son pouce dans sa bouche en appuyant sa tête à mon épaule qu'aux moments où les bizarres fantômes de couleur se mettaient à chanter ou à jouer de la musique. A l'entr'acte il demanda à sortir, feignant par ruse la nécessité absolue d'un besoin pressant à satisfaire. Mais, quand il vit que les waters étaient au fond d'un couloir éclairé où l'on

marchait sur le même tapis rouge que dans la salle et que nous allions réintégrer les mêmes fauteuils sans avoir revu le jour et le mouvement de la rue, désespéré, à bout de patience, indigné aussi par ce qu'il considérait comme un abus de confiance et une séquestration indûment prolongée, quand je le repris dans mes bras, il m'allongea un solide coup de poing appliqué avec vigueur en plein visage.

Le soir même il se mit en frais pour me faire oublier ce châtiment corporel plus mérité pourtant à son avis que la plupart de ceux qu'il lui arrivait de subir. Il joua le petit nain dont il croyait avoir été frustré, en allant et venant avec une démarche maladroite, sur ses jambes pliées, à travers la cuisine où Lö alignait sur la table des verres pour Henri, Dora, Jorny, et Rouchon. Le chapeau d'Henri enfoncé jusqu'au menton, il les saluait à tour de rôle avec de comiques révérences.

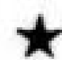


Les hivers où le charbon manquait, son petit lit restait à la cuisine pour qu'il puisse profiter des dernières tiédeurs du foyer que nous ne laissions mourir que lentement. Nous l'entendions remuer de la pièce voisine. Une nuit, Miriki eut maille à partir avec le « Bonhomme » et « La Femme » — Le « bonhomme » était né spontanément des ombres plus épaisses derrière les rideaux de la fenêtre, la Femme d'un vêtement suspendu au mur. Ils étaient venus s'asseoir près du fourneau et avaient menacé Miri du doigt. Riki ne s'était estimé en sécurité qu'entre Lö et moi, dans notre grand lit... mais, quelques heures après, il s'était agité à nouveau, avait ri dans la nuit et, dressé sur son séant, nous avait désigné un point sur les plis du couvre-pied : « Là! là! regardez! un petit Minou! »



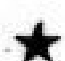
Il faisait tout seul des recherches sur les étrangetés du vocabulaire couramment employé. Nous l'entendions, assis par terre, balançant sa tête toute ronde depuis que le coiffeur lui avait coupé les cheveux à la petit garçon. Il murmurait pour lui-même : « pépé lalique! » Il nommait ainsi son grand-père Francisque — pépé lalique et les lalicots, ainsi appe-

lait-il les haricots verts qui roulaient à profusion sur la table quand nous défaisions les colis expédiés par le car et dont le contenu nous aidait à traverser les périodes critiques, grâce aux efforts du grand-père, jardinier improvisé et aux patientes mendicités de la grand-mère, circulant de ferme en ferme pour y tenir des discours pleins de talent diplomatique. « Pépé lalique et les lalicots! — pépé lalicot?... » Miriki restait perplexe et n'osait nous faire part de ses réflexions personnelles.



« Au pays de pépé lalicot, il fait toujours l'été. Il coule beaucoup d'eau sous le pont. Dans les prés il y a des vaches, et des lapins dans de toutes petites maisons de bois. La cocotte au jardin fait, tous les jours, pour moi, un œuf et, sous les feuilles vertes, à côté de l'arbre aux noisettes, au fond du jardin, par terre, tu ne sais pas ce qu'il y a, tout petit, rouge, avec des grains, qu'on cherche quand on a le temps et qu'on mange tout de suite? »

Miri, cramponné d'une main à l'accoudoir de sa poucette, levait l'index de l'autre main et, après m'avoir laissé le temps de réfléchir, jugeant que je donnais ma langue au chat, achevait, dans un murmure mystérieux, en élargissant ses yeux émerveillés : « .....des fraises des bois! »



A la maison, quand nous déballions la panière campagnarde et que roulaient sur la table les salades vertes, les pommes vernissées, les tomates rebondies, les oignons froissant leurs robes loqueteuses de cellophane doré, le petit morceau de beurre dans les feuilles de choux graisseuses, les fromages blancs avec, sur leur pâte molle, l'empreinte laissée par le torchon qui les enveloppait, Riki, debout sur une chaise, enfouissait jusqu'aux coudes ses deux petits bras dans la verdure.

Quand Marlaud, courbé près de ma lampe de bureau, avec une feuille de papier calque, relevait avec soin, suivant une technique primitive et les moyens réduits de notre petit groupe à ses débuts, les tampons du commissariat sur une carte d'identité authentique pour les reporter sur une autre,

de sa fabrication, Miriki tournait autour de nous, minuscule et muet dans cette grande pièce silencieuse et, quand nous le regardions, il se tenait parfois à proximité d'une porte ouverte du buffet, tenant à pleines mains un paquet de cigarettes dont il avait extrait l'une qu'il léchait consciencieusement de bout en bout avant de la planter crânement au coin de ses lèvres, enfoncée plus qu'à moitié dans sa bouche.

★

Miriki, c'est une série d'images naïves d'un passé que je touche encore de la main. Ces images je ne peux plus les classer suivant une perspective chronologique dans ma mémoire.

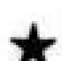
Tantôt c'est l'image où, sur sa chaise haute, avec de la salive au coin de la bouche, il brandit un hochet comme un sceptre, tantôt celle où, en barboteuse rouge, petit dos nu doré au soleil, il coupe l'air de sa main, appuyé à la balustrade de bois d'un pont en reconstruction et me fournit des explications posées et compétentes : « Il y a deux mois c'était le marteau pour démolir les murs. Maintenant tu vois, pour enfoncer les piquets, c'est quoi? — le marteau pilon. Quoi on voit maintenant? le marteau pilon. — Quoi on voit plus maintenant? c'est le marteau piqueur... »

C'est dans un tel désordre que renaissent à mon esprit les images qui sont Miri d'hier.

★

Près de la table, envahie de morceaux d'étoffe, de culottes retaillées, de rubans gros grains, de caoutchoucs blancs et des aciers épars des épingles, des aiguilles, des ciseaux, où vont et viennent des mains couturières,un doigt coiffé d'un dé, Riki, installé sur sa chaise haute, un oreiller derrière le dos, frappe du poing devant lui la tablette de bois vernissé. Suzanne, en retrait, près d'une lampe de bureau, dans un enfoncement de lumière verte, remue des livres et couvre de son écriture à pointes aiguës des pages de cahiers très proprement couverts. La maison fait l'effort de silence qui traduit le respect de son labeur, mais de temps en temps Suzanne détend son visage et laisse fuser son rire quand Miriki intensifie son débit de cris et de salive.

Heureux et fier d'être en rapports suivis avec ses semblables adultes, il leur fait la cour en imitant, sans être sollicité, mais avec une application plus grande s'il y a sollicitation, le chien ou le cochon, avec bruits de lèvres, de nez, émission de bave sur col blanc festonné et accompagnement de pédalages enthousiastes sur le repose-pied à claire-voie de sa chaise. Alors que la famille s'entretient des futurs vêtements du jeune homme : petits pantalons marrons, veste rose à poussin jaune sur la poitrine, Miri, un pouce enfoncé au plus profond de la bouche, apprécie, silencieux, le dessin du poussin et se balance de gauche à droite, en secouant la tête. De temps en temps, soucieux, il lève son autre main jusqu'à son front ridé et l'essuie.



Les avions ont détruit en partie la cité voisine. La vie continue. Une petite dame aux sourcils épilés apporte, couché sur ses deux mains tendues, pour le livrer à notre contemplation poliment extasiée, un bébé menu, petites jambes torses à gros plis, yeux papillotants, cheveux rares tout droits sur la tête. Il pleurniche lamentablement mais il est vite rappelé à l'ordre et au silence absolu, dans l'immobilité apeurée d'un petit animal menacé par un danger inconnu, quand Riki lance son cri de guerre, sourcils froncés, visage contracté comme par une grosse crise de chagrin.

Mais c'est sans larme que Miri poursuit son hurlement continu, tendant de terribles menottes crispées vers l'humble intrus involontaire qui se rapetisse sur les bras protecteurs et qu'il faut remporter tout pâle.

Miriki, satisfait de sa victoire, vérifie en grimpant sur une chaise le loquet de la fermeture. Nous tentons en vain d'adapter à son âge une leçon de sociabilité. Il nous écoute, indifférent, arpentant le terrain reconquis. La pluie bat les vitres, et, dehors, coule à flots sur les toits.



Dans la salle bruyante où tombe brusquement le silence quand les lampes s'éteignent, Miri, au premier rang des spectateurs invités à cette fête d'une association privée, ins-

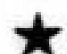
tallé sur des genoux confortables, raide poupée rose, orgueilleuse de son manteau blanc, le cœur battant, voit, pour la première fois, s'ouvrir un rideau rouge, sur de magnifiques évolutions de jeunes filles en robes colorées. Un piano grêle tapote un air qui fait se balancer la petite tête ronde aux cheveux fins relevés en houppe d'un coup de brosse. De temps en temps, Riki, se retourne vers nous et cherche sur nos visages les traces d'une émotion joyeuse qu'il puisse comparer à la sienne pour la justifier pleinement à ses propres yeux. Mais la peur panique est soudain déclenchée en lui par les sauts périlleux, les équilibres sur les mains, les mouvements de bras et les ronds de jambes d'un groupe de gymnastes féminins costumés en matelots. Miriki abandonne le premier rang trop vulnérable et s'en va sur les genoux d'une amie qui, au troisième, peut, en cas de nécessité, le mettre à l'abri derrière une double rangée de spectateurs adultes.



Nos camarades sont des envahisseurs quotidiens. Riki n'accepte pas immédiatement la présence d'un nouveau venu. Il s'avance précautionneusement et, quand il parle sans le voir, tout petit, debout à ses côtés, lui tire sa veste, lui gratte un genou, met sa petite main dans la sienne, la retire, fuit en riant, vaguement inquiet, dans la pièce à côté dès qu'il réussit à attirer l'attention. Dès qu'il ne l'attire plus, étonné d'avoir perdu si vite la sympathie acquise, il revient sur le seuil avec son petit fauteuil de noyer ciré et donne en attraction le spectacle du petit enfant qui s'assied sur une chaise.

Il s'est assis d'abord, la première fois où cela lui est arrivé, mais ne s'en est aperçu qu'après. Il s'est levé précipitamment, tout surpris, et a longuement médité pour accomplir la manœuvre qu'il avait réussie spontanément. Avec les gestes gauches du petit chat transformant en une danse rituelle maladroite l'apprentissage des gestes les plus usuels de la vie, tantôt enthousiaste, tantôt grave et soucieux, il a tourné longtemps autour du fauteuil. On aurait pu le comparer aussi à celui qui doit avaler une pilule trop grosse et cherche à recréer le mouvement-réflexe de la gorge qui ne veut plus s'accomplir dès que la volonté entre en jeu. Miriki, gêné par l'éveil de son intelligence, a cherché à refaire la synthèse des différents gestes élémentaires nécessaires pour se retrouver

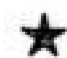
dans la station assise où il s'est découvert tout à coup avec tant d'étonnement. Il a posé ses mains sur le siège, puis sur le dossier, a réfléchi encore, s'est retourné avec précaution, a plié les jambes, s'encourageant lui-même de son rire clair, puis s'est installé délicatement comme il se serait assis dans la colle de pâte.



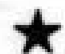
Riki, aux « Nouvelles Galeries », esquimau rouge, improvise, sous une orgie de lumière, le ballet du mimétisme multiple, courant sur des planchers cirés où il glisse parfois pour retomber à quatre pattes, petit derrière de laine écarlate en l'air, transformé lui-même dans le kaléïdoscope des glaces ornées de grappes de lustres d'or, en une tourbillonnante infinité de petits chats bottés de velours à glands de soie, d'oursons guêtrés de laine, de petits chiens faisant le beau, au centre d'une troupe d'animaux aux yeux de métal, sagement alignés sur les bas-côtés aux planchers à reflets, et, détaché du monde de sa timidité et de sa maladresse habituelle en un tourbillon orchestré d'éclats de rire et d'éclats de voix, galopant d'une famille solennellement vêtue de peluche à une assemblée de figures de bois vernis, s'assurant à peine et de loin de la présence quelque part de Lö ou de la mienne dans cette infinité de comptoirs cirés, mettant en mouvement des chevaux à bascules, provoquant des bull-dogs bourrés de sciure plantés sur de grosses pattes écartées et se refusant à se dérider, collant son petit nez juste sur leur gros museau blanc et noir, ne sachant plus, avec des petits cris d'impatience, où donner de la tête pour voir et contenir toute la féerie qui l'entoure, écartant des gens de la main pour se précipiter ailleurs, au cœur de son propre vertige, Miriki, mime, danse et chante une joie intégrale, intense, précieuse, minutée et définitive.

Quand Miri sera un vieil homme dans un monde où je n'existerai plus, quand il s'appuiera, las, à un bureau ou à un outil de travail, le même petit garçon, éternel, immortel, à certaines heures du crépuscule, au moins quelques secondes, galopera en lui devant des vitrines de jouets de Noël, puis, à travers un monde d'animaux aux lumineux regards de tendresse : un monde dont lui auront donné la clé, bienfaisantes et magnanimes, des mains féminines divinisées, exauçant au

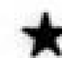
delà de leurs espoirs et jusqu'à la demi-douleur les rêves contemplatifs d'un paradis d'animaux joujoux de velours, les rêves les plus secrets d'un petit esquimau de laine rouge aux doigts comme des fleurs.



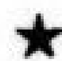
« Le volume de Pierre Quint, me dit Ra-Vangar, sur le mystère et l'humour chez Marcel Proust, possède un intérêt entier indépendamment de l'œuvre qu'il analyse. Il a une valeur en lui-même. L'exposé de Pierre Quint comme celui de Ramon Fernandez à propos du même auteur sont des œuvres d'art en eux-mêmes avec leur propre lumière et leur propre logique... même si on n'a jamais lu Proust. Quand j'étais plus jeune je lisais ainsi avec le même plaisir dans Lanson, Lalou ou les journaux littéraires, des critiques d'œuvres que je n'avais jamais lues. Mais, souvent, ces critiques étaient elles-mêmes des œuvres, dont les réflexions philosophiques ou les comparaisons littéraires avaient une valeur qui leur était propre. La préface des Rougon-Macquart est bien, en elle-même, une œuvre, dans le seul exposé des desseins de Zola et, qu'il ne les ait pas, dans son roman, intégralement réalisés, ne change rien à l'intérêt de cette préface... » Miriki, esseulé, et, se rendant bien compte qu'il ne doit, pour occuper les heures creuses, compter que sur lui-même, entreprend à travers la grande salle triste une expédition aux buts personnels et secrets, heurte le pied de la table de salle à manger, choit sur le derrière, mais, retenant avec discrétion ses larmes, ne s'avoue pas vaincu. Il se met vaillamment à quatre pattes, fait face à l'ennemi, corrige le pied de bois en le giflant d'importance à plusieurs reprises, se fiche à nouveau sur ses jambes et se cogne durement la tête au rebord de la table. Alors, très humilié en constatant l'inefficacité de son geste justicier et la négation persévérante et ironique qu'opposent les objets inanimés à ses illusions de puissance, il tend vers nous ses petits bras implorants et nous abandonnons Pierre Quint et Ramon Fernandez pour l'aider de nos mains secourables et conjuguées qui vont le cueillir, tout petit, au plus profond de son bruyant désespoir.



Miri assiste au renouvellement hebdomadaire d'un déballage de légumes qui met sa note verdoyante dans un coin de la cuisine et, ma propre pipe aux dents, poursuit des pommes qui roulent aux quatre coins de l'appartement. Quand surgit la poule exsangue et sans plumes, toute nue, avec de longues pattes d'échassier ridicule, il s'inquiète, s'attriste et dépose un baiser sur la crête froide.



Quand Riki dort, Père Noël marche sur le toit blanc et descend par la cheminée, avec des glaçons dans sa grande barbe. Il ouvre la porte du fourneau, étire un bras au dehors et docile aux ambitions enfantines dépose dans les souliers, à droite une surprise, à gauche un sifflet. Alors, Miriki se dresse sur sa couchette, dans son sommeil, étend les bras et pousse un cri perçant : « éteindre le feu! »



Je suis seul à connaître l'attraction de la poupée parlante. Ceux qui jouent une scène ne la voient pas, surtout s'ils la jouent sans le savoir. Vous connaissez ce numéro de music-hall où un personnage muet et souriant tient sur le bras un poupard de carton aux grands yeux naïfs, aux jeux de physionomie exagérés et amusants, à la large bouche si attentivement articulante qu'elle en paraît édentée sous les lèvres crispées. La poupée paraît émettre les sons que lui prête, habile ventriloque, celui qui de sa main camouflée dans sa tête de carton, anime sa physionomie.

...Lö tient sur le bras un Miriki qui se prépare à aller au lit. Il est allongé par son lange, maintenu à l'aide de grosses épingles de sûreté. Il paraît avoir été vêtu de blanc immaculé pour que sa frimousse de jeune acteur paraisse plus rose sous la lumière électrique. Cet alliage de rose et de blanc tranche très nettement sur la bande gros bleu de la tapisserie de fond et d'autant plus à propos que ces couleurs sombres, dans le décor, ont souvent leur utilité d'aider à la dissimulation de certains mécanismes secrets, dans les séances d'illusionnisme.

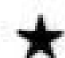
La scène est si vraie que, on le jurerait, ce n'est plus Lö, c'est bien la petite bouche qui articule effectivement les éléments de la leçon de vocabulaire du jour : « au revoir papa!

« — au e oi papa! —
— au re oi papa! — »

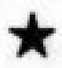
Et, à chaque demi réussite, Miri incline la tête, tout contracté dans son pathétique effort, à la recherche du langage articulé dont les petits d'hommes éprouvent avec tant de ferveur le besoin.



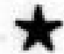
Le docteur vaccine Riki à la cheville. Il lui empoigne le pied. Miriki tend la main et, immédiatement adapté à ce nouveau jeu de société, empoigne le nez du docteur.



Miriki, tout de blanc vêtu, marche près de moi dans une rue animée de présences fugitives dignes de plus d'intérêt que je ne sais leur en porter : autos vrombissantes, tramways cahotants, cyclistes penchés sur leurs guidons, tas de cailloux : socles pour chiens immobiles encerclés d'un carrousel de chiens au galop. Aussi Miri me fournit des explications qui en sollicitent d'autres et aperçoit alors, levant son petit doigt, une mitaine blanche qui recouvre sa main et la rend méconnaissable. Il tente de s'en défaire et de la jeter dans la boue. Nous ne sommes pas d'accord en ce qui concerne le renouvellement de cette tentative d'émancipation vestimentaire. Riki, conciliant, accepte l'anomalie du gant sans doigts et m'indique les détails intéressants qui m'avaient échappé, avec une petite patte d'ourson blanc.

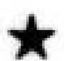


Suzanne possède un bébé de celluloïd silencieux, vêtu et assis sur un petit fauteuil dans un coin de sa chambre. Il est plus grand et plus gros que Miriki mais ne répond pas à ses avances. Alors Miri le considère de plus près, puis recule, inquiet, à petits pas lents jusqu'à nos jambes où il s'appuie.

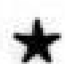


Riki, aujourd'hui, ne discourt pas à son réveil. Il ouvre en grognant des yeux gonflés et brouillés. La face écarlate, il agite sa tête dans tous les sens, les joues déformées par une soudaine enflure. Levé, il indique son lit d'un air sérieux. Il s'y recouche, tripote ses jouets d'un air indifférent. Il attire à lui ma main qui tient un thermomètre et le contemple avec la même gravité que moi. Tout à coup il nous montre avec insistance sa gencive gonflée. Il faut frotter souvent du bout de l'index trempé dans un sirop. Les gémissements s'arrêtent alors et Miriki suce le doigt sucré avec satisfaction.

Plusieurs jours après il enfoncera son propre index dans un petit flacon vide et le portera à sa bouche. Après réflexion, il le portera tantôt à sa bouche comme nous le faisions, tantôt derrière son oreille comme Lö ou Suzanne quand elles se parfument.



Une dent, c'est, d'abord, dans une gencive gonflée, un imperceptible liseré blanc.



Près du berceau où dort un enfant dont la présence emplissait, il y a quelques minutes la pièce muette, accomplir un fastidieux labeur tardif et quotidien, c'est, responsable d'une petite vie qui prend tant d'heures de la vôtre, transformer votre lassitude de faible en une force factice pour un dur travail d'homme fort. Il faut commencer ce travail à l'heure où les autres dorment et qu'il vous tienne lieu de premier sommeil, de respiration, de tonique et de repos : Ecrire!

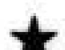
Ecrire parce que si l'on n'écrit pas, on va disparaître, ne plus exister dans les lendemains du petit enfant qui dort ou ceux des amis qui vivent, qui sait où? là-bas, loin, dans des quartiers perdus de la grande ville endormie ou dans d'autres villes ou des campagnes noyées de nuit, éparses dans le monde. La seule façon d'écrire, près de cette petite vie d'enfant endormi qui respire paisiblement, doit être un synonyme de vivre. Mais, quand chaque soir on voudrait commencer,

puis prolonger sa propre vie solitaire et innombrable, sur le cadran blanc, l'aiguille inexorable vous dit que vous n'avez pas fini de gagner votre vie, et celle du petit enfant qui dort, qu'il faut encore, pour l'avoir gagnée vraiment, aller dormir comme les autres pour rester apte encore à la gagner demain. Et pourtant, cette inexorable barrière du temps, elle-même, il faut arriver à la déplacer, à jouer de ruse avec elle, à ajouter à d'autres labeurs celui, minuté, de dix pages au moins, écrites chaque jour, pour un but d'abord indéterminé, comme on prélude avant de faire chanter un instrument, comme on s'assouplit avant un tour de force sur un tapis, pour un public dont on doit solliciter et conquérir la monnaie rare de regards indifférents tant sollicités déjà.

Peut-être que si l'on sait répondre à ce désir, à cet appel intérieur, quelque chose naîtra : des images, des ombres, peut-être même des êtres naîtront peu à peu de ce patient effort et ce sera comme un rêve artificiel créé dans du sommeil perdu mais tendant à le remplacer comme un précieux élixir : apaisante affirmation d'exaltante santé précaire illusoirement victorieuse du temps.



Près du bassin du square, « le soldat » en uniforme noir regarde Miriki approchant du bassin avec, à la main, un caillou. « Le soldat » fronce le sourcil, arrondit ses yeux, vibre des moustaches, prend dans ses doigts sa propre oreille et la secoue sévèrement. Miriki ouvre la main. Le caillou tombe sur le sable de l'allée.

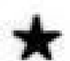


Riki a été transporté, endormi, de la campagne où sa chambre était petite et claire, à la ville où son berceau est minuscule dans une grande salle à tapisserie bleue et il a pleuré très fort, donnant tous les signes d'un grand désarroi quand il s'est éveillé dans la nuit. Le bleu des tapisseries et leurs énormes fleurs solennelles creusaient la nuit en une immensité où s'ouvraient des grottes sombres : les portes béantes de la cuisine, du vestibule et de l'alcôve, peuplées de fantômes géants dessinés sur le plafond blanc par nos gestes éclairés, pour lui, haut perché dans un berceau à roulettes,

par dessous par la lampe trop basse, au chevet du lit-divan où nous nous éveillions à ses appels de petit être abandonné dans un véhicule immobilisé, sans orientation précise, au centre d'un paysage de chaos. Et, parce que je sais combien il me serait, à moi qui ai reposé calmement sur des ciments de quais de gares, enjambé mille et mille fois en une nuit par des hommes de troupes surchargés de bagages et qui n'ai plus la sensibilité d'un enfant nerveux, difficile de dormir si mon lit était placé de travers au centre d'une chambre grande comme une place publique, avec, derrière lui, le grand espace vide d'un couloir dans une maison inconnue où j'aurais brusquement été transporté pendant mon sommeil, je le comprends et cherche à lui rendre le calme pour les nuits suivantes.

Dans la chambre voisine où nous dormirons demain, la position qu'il occupera diminuera pour lui la dimension de l'appartement. Il sera enfermé face au mur, entre la cloison claire et mon lit et se trouvera ainsi placé dans une situation géographique et un décor comparables à ceux auxquels il est habitué.

Dans une ville bombardée, Miriki retrouvera sa confiance sereine grâce à une perspective consolante, accessible à son esprit et à ses sens qui lui procure l'illusion de sécurité que donnent heureusement toujours les murs d'un appartement dont les plafonds et les vitres sont intacts. Nous entendons à nouveau les roucoulantes chansons au soleil, la célébration du coucher et du réveil, le salut matinal à notre présence tranquillisante.



Avec un compatriote d'occasion, à hauteur de table, des basses altitudes où, nous penchant parfois, nous regardons, suppléant dans les directions des jeux aux difficultés des explications orales par la vivacité des gestes et les horions qui président aux fréquents renversements du pouvoir, tantôt chef incontestable, tantôt subordonné docile, Miri joue à la course à quatre pattes, à la conduite à deux d'une chaise automobile, à cache-cache, au soldat tireur d'oreille du square, à la peur délicieuse, à la poursuite inexorable, à la jalousie simulée, à la propriété abusive, à la domination intermittente ou à la vedette admirée, et

tout cela jusqu'aux éclats de rire, jusqu'aux larmes, jusqu'aux essouflements, jusqu'aux cris perçants et finalement jusqu'au besoin tuant de dormir tout de suite, n'importe où.

★

Le père et la mère de Ra-Vangar me reçoivent et Riki, sur mes genoux, suce son pouce.

Le père de Ra-Vangar est assis dans un fauteuil bas. Il souffre d'une bronchite. Il tousse de temps en temps et porte son mouchoir à ses lèvres. La mère de Ra-Vangar a fait du sien une boule qu'elle tient dans la main. De temps à autre elle s'essuie les yeux.

Sur la table est la photographie de Ra-Vangar.

Il baisse les yeux sur la cigarette qu'il allume.

Il ne lèvera pas les yeux.

Il n'est plus, au milieu de nous, que la photographie de Ra-Vangar.

Sa mère, muette, toute menue dans sa robe de deuil, regarde par la fenêtre, dans un lointain purement imaginaire, car, tout de suite, c'est le mur de clôture, la grisaille d'un ciel d'usines à la Toussaint, des feuillages de fusains charbonneux, des branches nues, la pluie.

Le père de Ra-Vangar soulève un peu sa tête et, quand je lui parle, dit : « ce que vous me dites l'aurait sans doute intéressé, lui. — Pardonnez-moi... mais moi!.. »

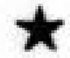
Il regarde la photographie où l'on voit Ra-Vangar allumer une cigarette.

Miriki dort sur mes genoux, avec son canard de velours marron sous son bras replié et son pouce dans la bouche.

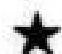
Le père et la mère de Ra-Vangar ne voient pas Miri.

★

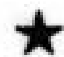
Riki porte sur le flanc, dans un sac de toile, toutes les enveloppes ouvertes aux timbres oblitérés sollicitées à chaque arrivée de courrier et s'en va en tournée sur son tricycle dans le couloir. Il entend parler de Roosevelt. Il demande qui c'est. On lui dit que c'est un président. Il demande si un président porte un képi de facteur.



Les billes rouges, vertes, bleues, et quelques-unes jaunes, sont un trésor dans un sac transparent. Miriki joue à les jeter pour qu'elles roulent de tous côtés sur la carpette. Chacune d'entre elles traîne à sa suite sa petite ombre, tache ovale de couleur sur la surface cirée. Miri besogne obscurément une grande demi-heure pour en atteindre une sous un meuble.



Nous croisons quelquefois dans la rue un homme qui marche en s'aidant d'une canne et dont la silhouette rappelle à Riki une grande affection, mais qui ne se retourne même pas. Miriki le désigne du doigt « pépé lalicot » ! mais ne s'étonne pas de son inexplicable indifférence.



Quand sur la table nous installons, pour la curiosité que nous avons de celle de Miri, le déballage de ses jouets au grand complet : deux hochets, un pingouin de bois, une salière représentant deux lapins accolés côte à côte, un vert et un jaune, un gros chien bleu en toile cirée, un petit canard mauve, un chien de caoutchouc et un moulin à vent, Riki, sur mes bras, s'étire pour approcher de cet étalage insolite. Il tend en avant ses petites mains agitées, puis passe de la gaieté exubérante à la gravité réfléchie. Il néglige tous ces objets brillants et soudain, attentif à déceler les choses qui se cachent le plus, après avoir contemplé un angle de la table avec un air de profonde réflexion, il va y cueillir du bout des doigts un terne petit couvercle de carton qu'il a été le seul à apercevoir.



Miriki met maintenant les mains dans les poches de sa culotte et avance à mes côtés en écrasant, l'air important, de menues brindilles du bout de son soulier. Il a assisté à une discussion où il y avait entre moi et ceux qui me prenaient

à partie, une masse de papiers couverts de mon écriture. Miri a compris vaguement que mes interlocuteurs passionnés bien qu'amicaux n'étaient pas d'accord avec moi sur le bien-fondé de mes thèses et que leurs contradictions avaient fait naître en moi le doute, aussi ne m'a-t-il pas accablé publiquement en joignant à leurs désapprobations la sienne.

Il arrive que je lise pour lui sur des papiers comparables par leur aspect à ceux qu'il a vus des récits où s'agitent des personnages familiers aux intrigues accessibles pour son intellect. Rien de ce que j'ai dit dans la discussion qui vient d'avoir lieu n'est arrivé jusqu'à son monde quand, assis par terre, dans un coin de la pièce, il nous a écoutés, bouche bée, ennuyé de se sentir plus proche qu'il ne l'était de moi, de ceux qui semblaient si peu goûter ma prose.

Il ôte les mains de ses poches, enfonce son pouce dans sa bouche, accroche sa petite main à mon poignet et réfléchit longuement, puis, avec un soupir, comme, maintenant, nous sommes seuls, loyal, mais évitant de me regarder, il me donne son opinion : « Papa! cette histoire y a sur ton papier, c'est pas bien rigolo. » Nous marchons en silence. Il apprécie la nature du mien et, quelques pas plus loin : « Quand je serai grand et que tu seras petit, je t'achèterai l'auto rouge à pédales, tu sais, on a vu un jour au magasin! »

Il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur cet avenir où il pourra me guérir de mes ennuis et de la tristesse que laissent en moi mes moments de dépression, avec les moyens efficaces pour la consolation de ses propres chagrins. Mais il garde pour lui ses doutes sur la philosophie à sa dimension qu'il s'est construite pour s'expliquer le monde et y vivre en sécurité en se dissimulant ce que peut avoir d'inquiétant cet avenir vers lequel il va, en grandissant et où, pour que nous ne nous séparions jamais, puisque je ne peux pas moi-même grandir toujours, je rétablirai l'équilibre en redevenant petit, à mon tour, quand il sera grand.

Et je sais que Miriki a raison et que cet équilibre se rétablira en effet un jour, puisque, déjà, je suis en retard sur lui de toute la vie qu'il n'a pas encore vécue et puisque je m'arrêterai un jour sur la route où il aura encore un long parcours à accomplir.

Parti du monde qui ne dépasse pas mes genoux, il ira, dépassant ma trajectoire qui tend déjà vers l'horizontale, en une autre dont la courbe est plus ample, à travers un monde si éloigné pour moi que je ne l'atteindrai jamais.

POÈMES

par ROGER CLAMADIEU

NOVA ET VETERA

1

Je jette ma main ouverte
et la branche me gifle
avec mes propres doigts

J'espère
et la fumée qui monte des villages
lie les lambeaux du ciel
L'arbre n'est plus qu'une tremblante métaphore

2

Je marche
et la route plate
laisse soudain échapper un homme
qui court
Je vais vers lui
La douceur de ses yeux est si grande
Il épelle pour moi
les mots de l'amitié
mais le coq chante trois fois
avant qu'il n'ait fini
et l'éponge nous efface

PERCEVAL

1

J'ouvre le vent comme un fruit
comme une fleur sans mesure
Mon corps est un boutoir
et la colline frémit de toutes ses feuilles
les sources gémissent
les rides des étangs
deviennent des sillons
mais le semeur oublie

2

J'ouvre la main
et dans l'écorce de mes paumes
mord le vent
Mes épaules sont les voûtes du jour
et le bleu de mes yeux
la teinture du ciel

ADIEU

1

Sur la courbe de ton cou
se posent les corneilles
Sur l'anneau de tes seins
les cartes d'ombre
des persiennes aveuglées

2

Parler
Silence
Une ombre ramasse les haillons
laissés au bord des puits
Tous les ruisseaux
s'écoulent entre nos doigts
Tous les chemins

conduisent à la même île
Toutes les fenêtres
s'ouvrent sur un miroir brisé

CONTRE-ALLEE

1

Des poings sournois
y bousculent un décor de pacotille

Pareille
à la rengaine d'un orgue de Barbarie
une pièce
dont les répliques
passent d'un bonheur vermoulu
à la chute des derniers cartons
d'une demeure aveugle

2

Eteignoir de la brume
où s'enfoncent les feuilles griffées
elle garde
au sol pourrissant
l'amertume des flocons
mais aussi
les larges pas
des hommes que l'on mène perdre

ROSE DES VENTS

1

Pluie de neige
pluie de charbon
J'interroge les girouettes
et je sais qu'il ne vente pas

2

Pluie de neige
J'ouvre la rue
comme un Grand livre
et je compte les maisons

3

Le nombre en est toujours le même
J'hésite
et derrière toutes les façades
rougeoie l'incendie de Noël

4

Pluie de charbon
sur les flancs du fleuve
Les vitres se brisent
avec la douceur de l'eau
et tombent
bruit de fontaine interrompue
par les lèvres du passant

PARALLELE DU VOYAGE

1

La voix creuse
de la débâcle des glaces
Un rire aux buissons des chemins

Nos oreilles s'ouvriront-elles?

2

Odeur galeuse et molle
d'un couloir de Métro
où nos joies se confondent
en un vomissement lointain

Le buveur oublie-t-il?

3

Notre cri nous arrache
à notre housse
Des échafauds branlants se dressent

et nos tourments
prennent les formes anguleuses
des saltimbanques du Malaguègne

4

Adieu
Orphée il faut partir
Eau troublée
où nos bras se trouvèrent
je vis de vous revoir
ô pays défendu

5

Rauque chanson
de nos corps ensablés
Aube
prise aux lacets de nos cils
Sur les tournants des flots
s'inscrivent des murènes attentives
et la main de la pluie
efface notre fuite

PAPIER PEINT

1

La fontaine tarit
La maison laisse ses volets clos
et les pierres du seuil
se creusent
L'ombre demeure

2

Mensonge des saules chevelus
le long des ruisseaux
Le ciel désuet
garde l'inconstance des amours
et la route
se perd en un parc enneigé

3

Mais il pousse
sur l'échiquier des murs
les pièces d'ivoire et d'ébène

Le cheval
laisse flotter au vent abstrait
sa crinière blanche
et la main qui le prend
se bleuit de brume

LA DOUBLE LEPRE

1

Le rythme de nos cœurs
celui d'une corde
et un pendu qui dérive
au bord du couchant

2

C'est la nuit
clouée de flèches
L'ombre avinée
jetée aux chiens hurleurs

Ils nous reviennent à marée basse
avec au fond de leurs yeux
le reflet noyé de nos enfances

3

Fosse commune du chemin
Les murs s'écartent
se divisent
et meurent sous la mousse

Un aveugle
y tourne sans un mot

et la clairière s'ensevelit
sous le silence prisonnier

4

Les arbres noirs
oiseaux de proie
bestiaire des rêves
et la brûlure de la plaie

COLONNE

1

Je marche sur l'échelle du soleil
Je marche sur les poutres des chemins
Je vais sur les éventails des sables
Je vais sur les carreaux des ponts
Je lève mes mains
plus haut que la noire journée

2

Le torrent
lance mon corps
comme un caillou
Je n'aurais pas rêvé
plus belle fronde

ASPECTS DU VOCABULAIRE POÉTIQUE DE PAUL VALÉRY[1]

par ALBERT HENRY

NEOLOGISMES RECURRENTS

Presque tous les commentateurs de Valéry ont accroché de-ci de-là, qui dans une pièce, qui dans une autre, un signal lumineux au-dessus de certains mots employés par le poète. Attention, latinisme! Attention, hellénisme! Il en est même qui ont déclaré que la Muse de Valéry, comme celle de Ronsard, pensait parfois en grec et en latin, et que la solution de mainte difficulté d'exégèse valéryenne, il fallait la chercher dans un dictionnaire d'une de ces langues.

Que Valéry ait donné à certains mots de son vocabulaire poétique un sens latin ou grec, il en est, certes, des témoignages irrécusables : *terminé*, dans *l'Abeille*, *temple* dans *La Jeune Parque*, *idole* dans *Le Cimetière Marin*... Mais allez-vous toujours, dans les cas quelque peu difficiles, vous reposer ingénument sur les dictionnaires des langues classiques? Que d'erreurs promises!

Il faut d'abord se demander si ces prétendus latinismes ne sont pas des archaïsmes. Valéry était grand lecteur de nos classiques. Le sens de *singulier* dans *les âmes singulières*, du *Cimetière*, est courant au XVIIe siècle. *Signes* — *l'effacement des signes* dans la nuit de la Jeune Parque — signifie bien « constellations » chez Cicéron, mais on le trouve aussi avec ce sens chez Voltaire, et il y a tout de même encore les signes du zodiaque.

Distinguons bien aussi latinismes — ou hellénismes — absolus et latinismes sémantiques. La Pléiade a créé quelques latinismes absolus, et ils sont d'ailleurs, comme l'a montré

(1) Chapitres extraits d'une introduction à un futur *Lexique du vocabulaire poétique de Paul Valéry*.

M. H. Chamard, beaucoup moins nombreux qu'on ne l'avait affirmé. Ayant pris quelques mots latins, elle les a habillés à la française et les a lancés avec leur sens latin : *appendre* « suspendre en offrande », *classe* « flotte », *argutie* « finesse », *délèble* « destructible » ; un seul a survécu. Chez Valéry, poète, aucun latinisme de ce genre.

Il est vrai que les commentateurs songent surtout aux latinismes et aux hellénismes sémantiques : l'emprunt n'est que sémantique et le processus consiste à rendre à un mot, français depuis longtemps, et qui a vu sa signification évoluer parfois considérablement, un sens latin ou grec, qui peut même fort bien n'avoir jamais existé en français. Mais ces observations isolées n'ont qu'une valeur strictement circonscrite à elles-mêmes, et puis il s'agit, dans la plupart des cas, d'autre chose que de latinismes purs et simples.

Que *Les Colonnes* nous chantent : *Vois quels hymnes candides,* on peut se laisser aller à dire : *candide* « brillant de lumière », comme en latin. On peut même invoquer *La Jeune Parque :*

... et si l'onde
Au cap tonne, immolant un monstre de candeur,

c'est-à-dire de blancheur, d'écume blanche, et les variantes de ce passage suffiraient seules à le prouver.

Mais quand le poète dit au *Platane :*

Blanc comme un jeune Scythe,
Mais ta candeur est prise

ou :

Tu peux grandir, candeur;

ou quand le *Serpent* devant l'Eve suave, dont un sein brille, *comme un pistil,* dans l'éclat limpide des premiers soleils, pressent sa victoire,

Et je t'inquiétais, candeur,
O chair mollement décidée...

nous voyons le corps blanc et la chair lumineuse qui sont, eux aussi, des hymnes candides, mais les âmes, en outre, sont présentes avec toute leur candeur, toute leur ingénuité première.

Dans *Profusion du Soir :*

... se penche l'illustre
Vénus Vertigineuse avec ses bras fondants!...

tandis que le *Rameur* brise *l'illustre monde de feuilles et de fleurs; illustre,* oui, « brillant, radieux », avec en plus quelque chose de ce que le mot évoque pour nous tous aujourd'hui.

Dans *Profusion* encore, souvenez-vous :

L'Ange frais de l'œil nu pressent dans sa pudeur,
Haute nativité d'étoile élucidée,
Un diamant agir qui perce la splendeur...

Comment comprendre *élucidée? Elucidée,* c'est « révélée par sa lumière », *lux,* assurément, mais aussi expliquée, expliquée concrètement, j'allais dire élucidée matériellement, élucidée par ses rayons. Il y aurait, d'ailleurs, plus d'un mot à étudier dans ce passage conceptiste.

Sous le charme d'*Orphée, chaque pierre fée se sent un poids nouveau qui vers l'azur délire : délire* « sort du sillon » comme en latin, à la rigueur, ... et l'enthousiasme orphique, le délire merveilleux?

Quand *Les Pas procèdent,* ils « s'avancent » — *procedere* — mais l'idée de *procession* les accompagne et l'on songe, en retour, à *l'Ame et la Danse : considère cette parfaite procession de l'Athikté sur le sol sans défaut;* inversement, quand la Jeune Parque dit à la très imminente larme

Tu procèdes de l'âme, orgueil du labyrinthe

elle veut dire, tu tires ton origine, et aussi tu sors de et tu t'avances.

Voyez encore, dans la *Pythie,* ce *chef produit par les crins qui tirent les temps : produire* « mettre en avant », *producere,* à condition d'ajouter aussitôt « faire connaître ».

L'arbre de la science du bien et du mal, selon le serpent, *dans l'or très pur promeut ses bras durs :* promouvoir, pousser vers l'avant, *pro-movere* — et l'emploi inhabituel du présent prolonge l'audace — mais que fera-t-on de l'idée de conquête?

Procéder, produire, promouvoir : l'élément essentiel, ce n'est pas le sens latin, c'est la valeur concrète accordée, par priorité, au préfixe *pro-,* tout aussi français que latin.

Les preuves ne suffisent-elles pas? J'évoque alors

Un bras vague inondé dans le néant limpide

Inondé : *inundatus?* Mais non! La seule définition, rendant compte non seulement de la signification réelle du mot, mais aussi de la réflexion de l'écrivain soupesant les matériaux, c'est : « ondé dans »,

Et puis voici les armes décisives.

Les Dieux qui tendent vers Hélène leurs bras indulgents et sculptés sont *exaltés à la proue héroïque;* de même, le front du platane *n'aura d'accès qu'aux degrés lumineux où la sève l'exalte.* On songe à *altus;* exalter c'est ici « soulever, élever », c'est aussi « magnifier ». Sacrifierait-on la glorification d'un côté, de l'autre l'enthousiasme? Ou s'aviserait-on de chercher dans un dictionnaire latin un verbe *exaltiare?* Peine perdue.

Vous chercheriez aussi en vain un adjectif *evasivus,* capable d'identifier les *évasives couleuvres* que le Serpent va changer *en des reptiles furieux,* ou, dans *La Fileuse, la câline chevelure, à ses doigts si faibles évasive.* Ce n'est point la définition de Littré qui conviendrait ici, ni non plus celle du *Dictionnaire Général,* ni celle du *Larousse du XX*e *siècle.* Il faut se souvenir non du latin, mais du français *s'évader* pour définir comme il le faut : « qui essaie de s'échapper en glissant », qui « élude » la main qui veut saisir.

Les exemples pourraient être multipliés; ceux qui viennent d'être alignés prouvent à suffisance que tout cas particulier proche de ceux-là doit être transcendé. L'ensemble — il faut insister sur le mot et sur la réalité — montre qu'il s'agit de quelque chose de bien différent de simples latinismes et de bien plus important, esthétiquement surtout : un moyen expressif, cher au poète et même caractéristique de son art. Valéry lui est resté fidèle tout au long de sa carrière : les témoins figurent aussi bien dans *La Fileuse* que dans *Palme.* On se trouve même parfois en présence de témoignages jumelés, en ce sens que les mêmes mots remarquables, on les découvre dans *l'Album de vers anciens,* d'une part, dans *La Jeune Parque* ou dans *Charmes,* de l'autre. Peut-être une étude approfondie de toutes les variantes montrerait-elle, au contraire, que ce moyen expressif est une conquête plus tardive de notre poète.

Or, quelle est la nature et quel est le mécanisme de ce procédé? Valéry fait subir aux mots cités un décapage total ou partiel. Au sens actuel, il parvient ainsi à joindre, non véritablement le sens latin, mais l'acceptation étymologique, totale ou partielle. Le résultat, c'est qu'il distend le champ sémantique ou, si l'on préfère, il le surcharge, il le survolte. Si l'opération réussit, ce qui n'est pas toujours le cas, le mot et, par suite, le vers en acquièrent une plus forte densité sémantique ou un supplément de puissance évocatrice.

Les mots ainsi créés, nous pouvons les appeler *néolo-*

gismes récurrents : ils gardent le contact avec la langue d'aujourd'hui, car ils évoquent, de manière plus ou moins nette, leurs attributs actuels, mais, en même temps, ils remontent vers leurs origines ou poussent vers elles un tentacule plus ou moins vigoureux.

L'analyse des exemples choisis est appuyée par de nombreuses déclarations théoriques du poète qui souvent, on le sait, a médité sur la vie des mots. Dans les œuvres en prose affleurent même des traces concrètes de cet exercice : « *Exhausser, exaucer* sont le même mot » (Variété, p. 141) — « instinct signifie *aiguillon* » (Variété, III, p. 219) — « Savez-vous que le mot latin dont nous avons tiré *monde* signifie simplement « parure » ? (Variété III, p. 259). On pourrait, en outre, en appeler aux confidences du poète; ne déclare-t-il pas, dans une lettre à la *Revue de philologie française,* qu'il a considérablemnt *exercé* le — médiocre — *Dictionnaire étymologique de la langue française,* de Léon Clédat? Au cours de son travail sur les mots, Valéry a exploité les trouvailles de son instinct étymologique. Dans la langue courante, l'instinct étymologique est un fauteur d'impropriétés; *l'exercice* du poète peut en tirer des effets de beauté verbale, une beauté souvent froide, il faut dire, sans véritable vibration humaine.

Plusieurs écrivains ont rendu aux mots leur sens primitif : un Virgile, à Rome, autrefois; un Perez de Ayala, aujourd'hui, en Espagne; Léopardi, en Italie. Plus nombreux encore, en terre romane, sont ceux qui ont recouru à la sémantique latine : un Gongora, un Maurice Scève — et ces rapprochements sont significatifs quand il est question de Valéry — bien d'autres encore. Plus surprenant, au premier abord, sera l'appel à d'Annunzio. Bruno Migliorini a noté que lui aussi donne parfois aux mots une signification étymologique opposée au sens moderne : *erroneo* dans le sens de *vagabondo, circostanze* dans le sens de *cose circostanti, epifania* dans le sens d'*apparizione, ecatombe* dans le sens de « troupe de cent bœufs destinés au sacrifice ». Un texte cité par Bruno Migliorini doit nous retenir un moment. Dans une des *Elégies romaines,* le poète entend résonner une hache frappant un tronc d'arbre; à ce moment, la femme aimée éclate en sanglots :

Ella, ella, a un tratto, come ferita, ruppe in singhiozzi :
ruppe ella in disperate lacrime; ed io la vidi

nel mio pensiero, quasi nel guizzo d'un lampo, io la vidi
umile sanguinare, umile boccheggiare,
stesa tra 'l sangue, e alzare le supplici mani dal rosso
lago; e dicea con gli occhi : Io non ti feci male.

Evidemment, *umile* est « humble » plus « étendue à même le sol », mais la singularité du cas permet de conclure à une rencontre fortuite.

Chez Valéry, au contraire, ce qui est remarquable, c'est le caractère conscient et systématique de l'effort. Le néologisme récurrent est, pour Valéry, un moyen, parmi d'autres, d'*exercer* le champ sémantique des mots : ici, par la rétrogradation étymologique. Mais les ruses de sa plastique verbale sont si diverses et si nombreuses que l'on croirait vraiment qu'il visait sa propre poésie lorsqu'il parlait de *cette poésie perpétuellement agissante qui tourmente le vocabulaire fixé, dilate ou restreint le sens des mots, opère sur eux par symétries ou par conversions, altère à chaque instant les valeurs de cette monnaie fiduciaire.*

MOTS RUPTEURS

« Opérer sur les mots par symétries ou par conversions. »

Il est des cas, en effet, où Valéry ne modifie le champ sémantique ni dans son extension, ni dans son intensité d'emploi, ni dans ses rapports avec les concepts voisins. Il accepte les signes avec toute la queue d'acceptions qu'ils entraînent dans le ciel linguistique d'aujourd'hui. Mais ce champ sémantique, au moment même où il prononce le mot, il le fait pivoter avec l'habileté d'un prestidigitateur : au judas de notre aperception il en présente deux secteurs, parfois très peu voisins, en une succession si rapide et même en une simultanéité telle que souvent on ne se rend pas compte de la substitution. Le procédé peut se déclencher par attaques variées, selon les cas; le mécanisme reste toujours identique, quels que soient les éléments « exercés ». Au fond, c'est le mécanisme même du calembour.

Le poète tombe parfois dans ce facile jeu de mots :

LE NARCISSE. — *Je veux me voir et me revoir.*
LES NYMPHES. — *Il te suffit d'un abreuvoir.*
LE NARCISSE. — *Je m'abreuve de moi...*
(*Cantate du Narcisse.*)

Il y a, d'ordinaire, plus de rouerie.

Là, m'appelle la mer!... Là, se penche l'illustre
Vénus Vertigineuse avec ses bras fondants!
(*Profusion du Soir*)

Sous le nom de Vénus se contractent deux représentations : la planète... sur le fond de laquelle surgit instantanément la déesse. C'est ce qu'on appellerait en photographie des vues fondantes, en cinéma des effets de fondu.

Même procédé dans la suite immédiate de ce poème :

Mon œil, quoiqu'il s'attache au sort souple des ondes,
Et boive comme en songe à l'éternel verseau,
Garde une chambre fixe et capable des mondes,

mais ici plus subtil, préparé par *sort souple des ondes,* tandis que l'effet proprement dit se produit sur le mot *verseau* et est mis définitivement en évidence par le repoussoir *fixe.*

Le verseau, tout le monde le sait, est une constellation d'étoiles nombreuses et peu brillantes... mais la disposition générale de ces étoiles rappelle celle d'une espèce de courant et le symbole est étymologique. Le poète superpose au sens réel l'image, ou, plutôt, l'image idéographique.

Jusque dans le *Cimetière Marin* ce jeu s'est installé.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi...

Eau sourcilleuse : *sourcilleux,* dans son acception figurée ou poétique, mais *sourcilleux,* c'est aussi « qui a des sourcils », d'où *œil...*

Un passage de *Tel Quel* illustre fort bien ce survoltage.

« Si tous les corps autour de nous étaient parfaitement *polis,* nous ne verrions de toute part que nous-mêmes, quoique dans les états les plus difformes.

C'est là précisément ce qui se trouve dans une société *polie* où l'identité des manières, la restitution exacte des mots et des sourires, l'apparence d'une parfaite réciprocité nous environnent de nos propres gestes et propos ».

Mais où la prose explicite, le vers comprime et fait l'alliage. Dans le *Cimetière Marin* encore :

La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!

fin d'une strophe, tandis que la suivante commence :

Chienne splendide, écarte l'idolâtre!

strophe qui sort tout entière, relisez-la, de cette image ini-

tiale, *Chienne...* Or, l'adjectif *fidèle* seul amène la chienne (si l'on était vétilleux, on pourrait s'amuser à lui lancer dans les pattes le verbe *dormir!*), et le fait que cette strophe a été composée après coup n'est pas une objection à notre façon de voir, au contraire.

Ces mots assurent la bifurcation de l'idée, de l'image, du flux poétique. Vieille ficelle, dira-t-on. J'ouvre un auteur du XIIIe siècle, une fin de laisse dit :

Si vous dirons dou gentill roi Charlon,
A Paris fu, o lui maint haut baron.

et la suivante enchaîne :

A Paris fu Charles au cuer sené,
Ensamble o lui maint prince et maint chasé.

On songe aux *Fragments du Narcisse :*

Les efforts mêmes de l'amour
Ne le sauraient de l'onde extraire qu'il n'expire...
Pire.
Pire?
Quelqu'un redit Pire... *O moqueur!*

Le procédé est, de part et d'autre, identique : plus savant, il va de soi, chez Valéry, et avec, en outre, le jeu voulu et l'effet cherché. Ce sont là des mots-aiguillages.

Dans les vers étudiés plus haut, il y a autre chose. Les mots *sourcilleux, fidèle...* jouent aussi un rôle de même portée, mais le mouvement sémantique qui se produit en eux — et qui est essentiel — fait d'eux, en même temps, des transformateurs. L'éclairage poétique est, par eux, brusquement et radicalement modifié. Appelons-les mots rupteurs : en eux se produit une surcharge sémantique faisant jaillir l'étincelle qui allume une autre lumière.

Il faut réfléchir un moment aux conséquences esthétiques de l'introduction des mots rupteurs : nous avons affaire, en réalité, à un procédé conceptiste. Qu'est-ce, en effet, que le conceptisme, sinon, comme le dit J. Camp, « la tendance à accrocher les idées les unes aux autres d'une manière inattendue, artificielle, souvent au hasard des mots qui les évoquent » ? C'est un aspect de la préciosité valéryenne.

Aussi est-il à la fois curieux et naturel que s'affirme entre un Valéry et un Gongora, en dépit de différences d'ailleurs fondamentales, une parenté spirituelle assez nette (2). Elle

(2) Pour une comparaison plus détaillée voir notre article dans *Le Flambeau*, XX, 455.

peut s'expliquer par des goûts innés, des idéaux esthétiques voisins, un même fonds de culture et, peut-être aussi, par le moment littéraire que les deux poètes illustrent : ils sont tous deux à l'extrême pointe de mouvements qu'ils n'ont pas inaugurés et qui sont très proches par les tendances qui les entraînent et les réactions qu'ils suscitent; le poète cordouan marque l'épanouissement de la renaissance cultiste des Garcilaso, Herrera et autres Mena, comme Valéry est la fleur ultime du symbolisme mallarméen, ramené sur terre. Il est plus significatif que cette coïncidence historique coiffe des similitudes de technique bien plus importantes.

Chacun d'eux réfléchit sur son art après avoir réfléchi sur l'art et, progressivement, arrive à les identifier pour en tirer le maximum de ressources esthétiques.

Ils recherchent tous deux l'effet éclatant sous la forme la plus concise. Ils usent rarement de comparaisons étendues ou exprimées selon le mode classique, à moins qu'une intention particulière et bien circonstanciée ne les leur dicte, par exemple pour prolonger un mouvement, élargir un tableau ou accentuer un rythme. Ils parlent par images : des images d'un réalisme éloquent, brusquement lancées, des métaphores directes, se substituant sans avertissement au terme ordinaire que l'on attend. Ils puisent avec prédilection dans la réserve des éléments lumineux, réfulgents, marins, méditerranéens : *or, azur, cristal, îles, rocs...*

Ils ont approfondi, par l'intuition et l'expérience, leur connaissance des ressources phoniques de leur langue : ils savent l'éclat sonore des *o*, les résonances profondes des *a*, les valeurs respectives des éléments consonantiques; ils possèdent l'art de grouper les syllabes de même ton ou de dissocier, dans le vers ou dans la strophe, par des procédés phonétiques ou syntaxiques, les groupes musicaux qu'ils veulent mettre en évidence. Ainsi armés, ils parviennent à adapter à l'idée, le rythme et la couleur sonore qui conviennent et ils atteignent à des réussites telles qu'on ne sait ce qu'il faut le plus louer : l'inlassable fécondité du poète cordouan ou la concentration extraordinaire du poète français, plus limité dans ses « exercices » par les forces vives de la langue.

Ils ont recours à des procédés de construction peu courants, d'origine savante : accusatifs grecs absolus, appositions

Si trabajan los pies, gozan los ojos...

nombreuses rendant diverses nuances circonstancielles. Ils ont même en commun des formules, sinon des tics, syntaxiques :

Et la lune perfide élève son miroir,
Si la fontaine nue est, par la nuit, éteinte.

Tous deux enfin sont guidés par la volonté de créer un vocabulaire poétique personnel, et dans cette quête l'imagination de Gongora est plus féconde, même s'il n'a fait surtout que rassembler des cultismes existants. On retrouverait chez lui, avec des nuances, toutes les catégories « aberrantes » relevées dans l'œuvre de Valéry : latinismes et hellénismes, « étymologismes », valorisation du terme abstrait. Ce n'est vraiment pas un pur jeu du hasard qui a fait renaître Gongora au moment où la gloire naissante de Valéry faisait craquer la boutique d'Adrienne Monnier; ce n'est pas une coïncidence gratuite si la génération des poètes espagnols de 1930 a joint à son culte pour Gongora une admiration active pour Valéry.

Union éloquente! Pourtant, s'il y avait eu en Italie, au XVIIe siècle, un poète de l'envergure de Gongora au lieu d'un Chevalier Marin, la comparaison serait plus révélatrice. Le baroque en Espagne pousse à l'extrême la recherche de l'expression et aime la violence de l'antithèse; le baroque italien, la mystique sensuelle l'anime davantage, et le raffinement de la beauté ornementale du détail. Est-ce là éclairer trop cruellement la propension valérienne vers l'art baroque? S'actualisant dans sa création, elle s'épanouit pourtant dans la tension expressive. La théorie des « effets latéraux » elle-même, sur laquelle nous reviendrons ailleurs, est en beaucoup de points une théorie baroque. Cette tendance, spirituelle et sensible, est une des dominantes de l'esthétique de Valéry, à côté d'un grand désir de classicisme et d'une mise en œuvre partiellement « byzantine ».

Valéry a rencontré — ou s'est créé — lorsqu'il fut poète, d'heureux moments classiques, notamment dans les fragments de l'amant de soi-même, à la manière du La Fontaine d'*Adonis* et non à celle de Racine. Ce ne furent que moments. Le très fin commentaire de M. Raymond au premier quatrain de *La Dormeuse* nous sollicite bien à propos :

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie

« Le premier vers serait étrangement racinien si *brûle* s'y écrivait *brûlent*. Valéry prend le verbe à la fois au sens pro-

pre, celui de la chimie (nous brûlons nos carbones comme le charbon dans un foyer) et au sens métaphorique (l'âme consume aussi, dans le rêve nocturne, « les vains aliments » que lui fournissent la sensation et la mémoire). Il mêle en quelque sorte ces éléments chimiques et psychiques qui s'exhalent ensuite par le souffle et le songe... ». Si *brûle* s'y écrivait *brûlent... :* mais alors il n'y aurait pas superposition d'effets, implantation d'un ornement « baroque », effet latéral; et c'est pour cela qu'il y aurait Racine et non Valéry.

Confrontons d'ailleurs le poète avec sa pensée, pour ne considérer du classicisme, qui peut être si divers et, somme toute, si indéfinissable, que ce qu'en sent Valéry lui-même :

« L'art classique dit au poète : tu ne sacrifieras point aux idoles, qui sont les beautés de détail. Tu ne te serviras point de tous les mots, dont il en est de rares et de baroques qui tirent à eux toute l'attention et qui brillent vainement aux dépens de ta pensée. Tu n'éblouiras pas à peu de frais et tu ne spéculeras pas sur l'insolite. Tu ne chercheras point à foudroyer, car tu n'es pas un dieu, quoique tu penses; mais seulement, communique aux hommes, si tu peux, l'idée d'une perfection d'homme. »

Qui oserait prétendre que l'auteur de *Profusion du soir* ou de *La Jeune Parque* a toujours obéi à tous ces préceptes?

Maurice Scève — autre Valéry — et Louise Labé étaient lyonnais, et Lyon fut toujours l'étape la plus importante de l'italianisme en France... Il faudra bien aussi s'attaquer un jour au problème de « l'italianité » de Paul Valéry; en lui il y eut lutte entre Italie et Ile-de-France : Pallas, heureusement, l'a sauvé.

PORTRAIT DE BARBEY D'AUREVILLY

par RENÉ DUMESNIL

Il existe de nombreux portraits de Barbey d'Aurevilly : le modèle a tenté les peintres, et ses traits, gravés, modelés ou décrits, sont tellement familiers, son apparence est si bien connue, qu'aujourd'hui même il semble encore un contemporain. Et certes, son accoutrement étonnait tout autant ceux qui vécurent près de lui qu'il nous surprendrait à cette heure si nous le voyions pour tout de bon sur un passant et point sur une image. Barbey — il s'en vantait — n'a jamais été « de son temps » ; c'est pourquoi il est si facilement du nôtre. A Bergerat qui, en 1879, lui demandait son nom pour le prospectus de *La Vie Moderne*, il répondit : « Moderne, je ne le suis guère, mais je suis vivant, et j'espère que je vous donnerai plus que mon nom... » Aujourd'hui encore il est vivant, ce mort d'il y a plus d'un demi-siècle, et ni plus ni moins *démodé* parmi nous qu'il ne le fut parmi ceux d'alors. Déjà il avait sa légende, ses légendes, et qui vivent encore elles aussi.

Parvenu plus qu'au milieu de la vie, il a dit un jour à son ami Trébutien : « Je n'écris que parce que je ne puis agir. Portrait dépaysé, je cherche mon cadre. La société est faite de telle sorte que peut-être ne le trouverai-je jamais. » Depuis 1850, la société s'est refaite en son vivant même à deux reprises, le 2 décembre et le 4 septembre; mais le portrait est resté comme alors dépourvu de cadre. En vérité, il n'en pourrait avoir, car il les ferait tous éclater par quelque côté, si larges qu'ils soient.

Portraits physiques, portraits psychologiques et moraux, les portraits de Barbey, donc, nous surprennent tous encore, parce que l'homme et l'écrivain se tinrent volontairement hors des cadres où s'enferme le commun des hommes. Et c'est

pourquoi tant de critiques ont porté sur lui des jugements singuliers. Au cours d'une vie qui fut très longue, lui-même a tant de fois manqué de mesure en ses jugements qu'on n'est pas surpris de le voir, à son tour, jugé souvent de parti pris. Il s'appliqua tant qu'il put à s'abriter sous des apparences provocantes. Nul autant que lui ne s'est roidi, figé dans une attitude sans souplesse, ne s'est donné l'air rogue, ne s'est efforcé d'être piquant, désagréable. Jusqu'au terme de ses jours, il a tenu sans faiblesse son rôle de vieux dandy. La tête au vent, le regard dédaigneux, la moustache teinte, les cheveux trop noirs rejetés en arrière, la cape sur l'épaule, le corps sanglé dans la redingote à godets juponnants, le sous-pied bien tendu, plastronnant et claironnant, il est allé le verbe haut, et, selon la devise qu'il s'était choisie et qui était mieux qu'une devise : un cri de guerre : *à outrance!* — il a bataillé. Le beau miracle, vraiment, qu'on s'y soit trompé et qu'on s'y trompe encore, qu'on l'ait pris pour un bravache ou pour un cabotin, lui, ce vieux beau si singulièrement accoutré, — que l'on veuille, quand ils blessent, ne voir que rodomontades en ses discours sonores, où les mots font balle, où la passion tient lieu de raison?

Il eut la véhémence des prophètes et il fut lui aussi, dans une certaine mesure, un de ces « prophètes du passé » dont il a dressé les effigies. Redoutant si peu le paradoxe qu'il a toujours paru le rechercher, il a cultivé l'image et chéri la métaphore pour se faire un style pareil à sa personne, un style où les artifices eux-mêmes semblent naturels tant ils expriment le fond même de l'homme. Un cuistre, un jour, le nomma l'*hypotypose même,* rapporte R.-L. Doyon. Il a été cela, en effet, une description vivante, typique, animée, et si haute en couleurs que les nuances en paraissent faussées, même quand elles demeurent justes. Il a osé, il a voulu être cela en un siècle assez plat où sa personnalité voyante, et dont il exagérait avec orgueil les traits déformés à plaisir pour mieux enfreindre l'usage commun et fuir la banalité redoutée, paraissait grossie parce qu'elle prenait relief de la platitude ambiante. Mais sous les oripeaux du vieux dandy on découvre un homme, et sous les cris du partisan, un polémiste qui n'épargne personne, mais qui réserve ses traits meurtriers pour les gens en place, pour les puissants du moment qui savent se défendre. Aux coups qu'il porte, ceux-là répondent; et leurs armes ne sont pas toujours aussi loyales que celles de Barbey. Lui, sagittaire adroit, combat à découvert et lance

les flèches d'un esprit redouté sur les cibles choisies sans autre souci que la hardiesse du coup à réussir. D'autres auraient tiré maints avantages de tant d'habileté au maniement d'une arme entre toutes profitable. Mais lui n'y gagna que la pauvreté parce qu'il préféra garder et défendre le bien qu'il estimait le meilleur (et qu'il savait le plus onéreux de tous), *l'indépendance*. Il n'a jamais songé à monnayer son talent. Il a poussé le goût de la franchise jusqu'à la brutalité, la pire, celle qui reste polie et dont la politesse même est comme une aggravation. Il aimait ou détestait d'instinct, sans nul souci de justice ou même de bon sens. Il a été violemment injuste envers Hugo, envers Flaubert, qu'il ne pouvait se défendre d'admirer quand même et qu'il a poursuivis de ses sarcasmes. Homme fier et droit, il fallait que sa droiture et sa fierté prissent l'air du défi, comme sa tendresse devait se cacher sous une pudeur qui, naturellement, devait prendre l'apparence de l'ironie. Son accent trop mâle de vieux Normand donnait à ses paroles un ton de violence. On l'a donc redouté plus qu'on ne l'a aimé. Il n'eut que de rares amis, mais qui lui furent fidèles. Il les conquit comme, en sa jeunesse, il avait conquis les femmes, car peu d'hommes furent autant que lui des conquérants. Mais on l'a mal connu, et une femme l'a justement comparé à un palais dans un labyrinthe. On s'égarait en essayant de le découvrir. Beaucoup qui l'essayent aujourd'hui s'y égarent encore, ou se rebutent avant d'y être parvenus.

Ce fut sa faute, si du moins c'est une faute que d'être soi-même et point un autre, d'être soi-même avec acharnement, avec fureur. Car il était ainsi et ce qui nous paraît chez lui trop apprêté, trop cultivé, qu'était-ce, en somme, sinon des traits naturels? Son nez en bec d'aigle, il le doit à la nature, et son profil de pirate lui vient de ses ancêtres. Son caractère aussi qui est tout pareil à son visage, et son style à son caractère. Il n'eut pas à subir de contrainte pour avoir été ce qu'il fut, ou du moins, s'il en subit une, elle fut choisie par lui-même et librement. Mais la contrainte que l'on s'impose ainsi, qu'est-ce donc si ce n'est une discipline? La sienne fut singulière, rigide autant que le corset lacé sous sa redingote. Elle le maintint très droit, comme une armure, très droit comme il voulut être pour mieux se diriger vers le but choisi, sans dévier d'un pouce et sans plier.

On le croyait volontiers de très haute taille; mais point. Nous avons ses mesures, données à Trébutien pour la confec-

tion d'une de ses fameuses *limousines*, ces manteaux de bergers et de rouliers normands, à grandes raies rousses sur un fond blanc : « Envoyez-moi une limousine pour un homme de ma taille : cinq pieds et quatre pouces... » Cinq pieds et quatre pouces, cela fait tout juste un mètre soixante-treize, la taille d'un dragon, mais point d'un cuirassier. De cette taille, Barbey ne perdait pas une ligne, et, pour plus de sûreté, il portait de hauts talons; il cambrait le buste, effaçait les épaules. Il tenait d'un de ses oncles, écuyer remarquable et grand dresseur de chevaux, Jean-François-Frédéric Barbey qui fut maire de Saint-Sauveur, cette allure de cavalier qui fut toujours la sienne. Il aima lui aussi les chevaux, et cela se voit à son style où les comparaisons équestres abondent. Cela se voit encore à ce qu'il a fait de ses héros de prédilection de grands cavaliers, comme Ménilgrand, comme Ryno de Marigny, tous plus ou moins créés à son image. Il aima tout autant les armes : il parle d'escrime en homme qui a manié le fleuret et l'épée dans les salles : sa mademoiselle Hauteclaire Stassin, du *Bonheur dans le crime*, il ne l'eût pas si complaisamment dépeinte s'il n'avait mis en ce portrait bien des souvenirs personnels.

Il eût souhaité d'être militaire et s'il ne le fut pas, il se plut à garder l'allure martiale d'un demi-solde. Mais il dédaigna de jouer au soldat comme les bourgeois embrigadés dans les rangs de la Garde Nationale. Il s'appliqua même à fuir la sujétion des « services » et des factions et il dut à ce manque de civisme d'aller à plusieurs reprises passer quelques jours en prison. Une fois — en juillet 1864 — on put lire dans *Le Pays* qui publiait en feuilleton *Un Prêtre marié*, ces lignes surprenantes : « M. Barbey d'Aurevilly, ayant omis ses devoirs de garde national, subit ce matin les conséquences de cette omission, et se trouve, par suite, dans l'impossibilité de corriger ses épreuves. » La publicité donnée au châtiment n'amenda point le coupable : il récidiva.

C'est cette répugnance à ceindre les buffleteries blanches de la Garde Nationale qui décida Barbey d'Aurevilly à déménager si souvent : jusqu'au moment où l'âge étant venu qui le dispensait du service il se fixa rue Rousselet, il fut un « nomade » qui, au bout de trois mois, de six mois de résidence, transporta d'hôtel en garni « son pachalic » sans plus de façon qu'un militaire change de cantonnement, passant de la rive droite à la rive gauche, de la « mérétrice » rue Geoffroy-Marie au pieux voisinage des Carmes, rue de Vaugi-

rard, de la rue de Provence et de la Cité d'Antin ou de la rue de la Ville-l'Evêque au Ranelagh, jusqu'à ce qu'il échouât dans le quartier de Babylone où il devait finir ses jours. Mais il a traîné en tous lieux le même regret de n'avoir point porté l'épée, la même soif de combats. Dans ses rêves il se voyait officier aux hussards de Chamborand, le régiment — le deuxième de la subdivision de l'arme — célèbre par sa bravoure. Il en parle comme en eût parlé quelque « ancien »; il s'émeut à cette gloire, et c'est là qu'il fait servir Ménilgrand, c'est là qu'il envoie Néel chercher la mort. Quand il écrit ces pages embellies de souvenirs chimériques, il s'imagine avoir porté lui-même le colback garni du nœud hongrois et chargé, la poignée du bancal tenue à pleine main, le corps penché sur l'encolure...

Il a en effet des allures, un style de sabreur. Il charge l'ennemi à fond de train et, comme dit le règlement, il pousse la poursuite « jusqu'à l'extrême limite des forces ». En cours d'existence, l'ennemi peut changer — encore que ses idées n'aient guère évolué, sauf pour ce qui regarde la religion, car, au milieu de la vie, il se convertit. Il s'était montré tout d'abord d'une indifférence qui allait bien au dandy byronien des années trente. Et puis il se repentit — et sincèrement : ses regrets d'avoir donné de mauvais exemples à son camarade de Stanislas, Fleury, mort dans l'impénitence finale, sont touchants. Il veut, pour mériter le pardon, ramener une autre âme à Dieu; il s'efforce de convertir Dargaud : « J'étais impie. Je fis de Fleury un libertin dans les deux sens du mot, l'ancien et le moderne. Il mourut, tué trop vite pour revenir à Dieu. Mon exemple et ma parole avaient une influence irrésistible sur mes amis. Fleury devint tout ce que j'étais. Il avait été élevé pour être prêtre. Je le pris donc à Dieu à qui je me trouve une restitution d'âme à faire. Je voudrais que cette âme fût Dargaud. C'est une âme aussi lisible pour moi que votre écriture... et elle est aussi douce à mes yeux. » (Lettre à Trébutien, 3 avril 1856.) Mais son catholicisme ardent est fougueux comme tous ses sentiments; le catholique de 1860 ne reniera pas ce que le dandy libertin de 1837 écrivait dans son premier *Memorandum :* « Déchiqueter me convient assez. Penser à revêtir tous mes articles d'une éternelle ironie. C'est encore, et de beaucoup, la meilleure forme que l'esprit puisse prendre dans ce monde de gravité gourmée, mascarade ennuyeuse à mourir de l'élégante société française. » Il définira lui-même sa conversion :

« le Gant jaune entré dans la voie du Vrai et du Pur » — mais ce sera toujours le « gant jaune », entendez le dandy avec tout ce que la définition comporte d'insolence et de défi. D'emblée, il se fait ultramontain; il poursuit avec acharnement tout ce qui chez les évêques sent, même de loin, le gallicanisme. Pourtant il demeure libéral en matière d'art. Il achève *Une Vieille Maîtresse* dans le même esprit qu'il l'a commencée, en toute indépendance, et lui qui, assez volontiers, sonnerait le tocsin d'une nouvelle Saint-Barthélemy, écrit sur la liberté d'écrire des pages inattendues : « Ce qu'il y a de magnifique dans le catholicisme, c'est qu'il est large, compréhensif, immense, c'est qu'il embrasse la nature humaine tout entière, et ses diverses sphères d'activité, c'est que par dessus ce qu'il embrasse, il a déployé la grande maxime : malheur à celui qui se scandalise. Il n'a rien de prude, de pédant, d'inquiet. C'est bon, cela, pour les vertus fausses, pour les puritanismes tondus. »

Cette position, Barbey ne la quittera jamais. Elle sera d'ailleurs fort critiquée et lui vaudra même, beaucoup plus tard, d'être poursuivi pour les *Diaboliques,* comme auteur immoral, en 1874.

« Malheur à qui se scandalise », dit-il en tournant quand même un peu à son avantage la parole évangélique. Car lui, bravement, scandalise à toute occasion. Il semble né pour ne rien dire ou ne rien faire qui ne soit objet de scandale ou, tout au moins, de discussions passionnées : le 12 juillet 1850 Jules Favre dénonce à la tribune de l'Assemblée Législative l'article de Barbey, publié dans *La Mode* du 15 juin et intitulé *Le Sacerdoce de l'Epée.* Il n'a point cessé dans *La Mode,* pour mieux défendre le principe d'autorité, d'attaquer vigoureusement ceux qui le combattent, car il est de ceux qui ne conçoivent point qu'on se borne à se défendre, mais veulent toujours prendre les devants. Le hussard manqué tient la plume du polémiste; et Barbey de se féliciter que *La Mode,* grâce à lui, grâce à ses articles au salpêtre, « prenne un petit air crâne qui lui va bien ».

Sa foi a besoin d'agir — pour prouver mieux sa sincérité, sans doute. Mais ce catholique manque de charité chrétienne. Il a l'âme d'un croisé et rêve d'exterminer l'infidèle : « Trois romans à vomir, puis un petit bout de guerre civile si Henri V n'est pas un c... de prétendant, et je me jette dans l'Eglise, et vous verrez un saint de ma façon, un véritable Empereur du dogme, de la prédication et de la politique

romaine, comme on n'en rencontre pas dans le calendrier tous les jours! »

On serait tenté de dire : « heureusement! » — quand on songe que l'une des huit promesses du *Sermon sur la Montagne* est la récompense des pacifiques. Il est vrai aussi qu'une autre béatitude est réservée aux simples d'esprit. Le sien est plein d'ambition : quand il parle de vêtir le froc du moine, il rêve d'y voir coudre les boutons de pourpre du cardinal.

Il reste en dépit de l'âge un chercheur d'absolu. Il ne hait rien tant que la demi-mesure, que la modération. Il a tout fait et continue de tout faire avec excès — les excès eux-mêmes. Il a demandé à l'alcool et aux femmes plus qu'il n'est raisonnable d'en attendre. Mais un beau soir, quand il rencontre celle qu'il nomme l'*Ange blanc*, il renonce à Satan et à ses œuvres, il prend congé de la « maîtresse rousse » et des autres maîtresses. La maîtresse rousse, c'est l'eau-de-vie, c'est l'alcool sous toutes ses formes, les liqueurs d'oubli auxquelles il avait voulu, dans sa jeunesse, dédier un poème. Mais renoncement n'est point dédain : l'abstinent — ou le continent — demeure amoureux comme il reste gourmet. Il est capable de grandes victoires sur lui-même. Il tient, par orgueil, de terribles gageures. Il y a de la grandeur dans ses renoncements, et la vie aurait pu lui devenir plus souriante s'il s'était soucié de manœuvrer et de biaiser au lieu d'aller droit contre courants et marées. Quand il rencontre Mme de Bouglon, il écrit, après ses fiançailles (que ce scrupule empêchera d'aboutir jamais) : « J'ai eu de cruelles folies, mais enfin je suis resté droit. J'aurais pu faire pis. En bien, Trébutien, j'ai l'orgueil expiatoire de ne pas vouloir que ma femme paye un sou de mes dettes. J'ai donc des arrangements à prendre avec mes créanciers, et ceci peut demander quelque temps. Sans cela, mon ami, je vous dirais : Voilà ma femme que je vous amène; quand viendrez-vous nous rendre notre visite à Paris? » Cela dura, en vérité, tout le reste de sa vie.

Il s'était en effet condamné à une existence de forçat du journalisme. Il travailla comme un bénédictin (on a dit, jouant sur les mots, un *malédictin*), la masse de ses articles est considérable et *Les Œuvres et les Hommes* égalent en longueur, s'ils ne les dépassent, les *Lundis*. Il a laissé sur son siècle un témoignage qu'on ne peut négliger, quel que soit ce qu'on y veut chercher; mais il faut le lire avec prudence. La séduction même de son style à l'emporte-pièce cache par-

fois l'injustice la plus grave. Je songe à Flaubert en écrivant cela, Flaubert qu'il maltraita avec acharnement, et avec lequel il aurait si bien dû s'entendre. Car il y a dans les *Lettres à Trébutien* tant de pages qu'on pourrait transporter sans y changer un mot dans la *Correspondance* de Flaubert — et il y a dans celle-ci tant de pages qui iraient aussi bien dans celle de Barbey. C'est chez les deux Normands même enthousiasme pour les poètes (Byron et Shakespeare en particulier), même haine du bourgeois, même dédain des petites satisfactions et des médiocres profits immédiats, mêmes visées ambitieuses, quitte à se rompre les reins. Mais Barbey est plus excessif, ses partis pris sont plus étroits, plus solidement ancrés, ses haines plus instinctives, plus tenaces. Il a été injuste jusqu'à l'absurdité envers Hugo, envers Zola. Il a dit sur Gœthe (après l'avoir admiré, et sans cesser même de l'admirer d'une certaine façon) des choses qui ont été retournées contre leur auteur, où l'on a même voulu voir des preuves de bêtise. Il se laisse, en effet, emporter par son amour du trait excessif. Il déforme, et, satirique-né, il a le don de la caricature qui grossit démesurément le défaut d'un visage, d'un caractère ou d'un écrit. Il le saisit immédiatement, même quand il n'est pas très apparent : il semble armé d'une loupe pour le mieux distinguer, et l'on a pu dire de ses critiques qu'elles sont vraies dans l'injustice. Leur défaut, à elles, c'est ce manque de mesure; et c'est que, finalement, l'accent mis sur les défaillances et les faiblesses, le grossissement des verrues et des difformités finit par altérer la ressemblance. Il n'a rien dit de Victor Hugo que Biré n'ait dit de son côté; il l'a dit avec tant d'insistance et sur un tel ton que les vérités elles-mêmes s'en trouvent faussées.

En politique comme en religion, il a hésité d'abord. Sans parler de la courte crise de libéralisme — vite passée, comme on jette sa gourme, en ses premières années de Caen — il a été légitimiste, puis il s'est, presque aussitôt après le 2 décembre, rallié à l'Empire qu'il a servi loyalement parce qu'en le servant, il croyait défendre le principe d'autorité : « Les erreurs de la robe prétexte ne comptent pas. Nous avons toujours été plus monarchiques que royalistes, et plus royalistes que Bourbonistes. Depuis quelque temps une étude approfondie de l'histoire m'a montré que les Bourbons ont perdu les Capétiens, malgré Richelieu et Louis XIV, et qu'un Guise venant après les Valois eût mieux valu qu'Henri IV avec toutes ses séductions personnelles. Une quatrième dynastie ne nous

a donc jamais fait trembler! » Et ailleurs : « Les légitimistes m'ont appelé transfuge. Oui, messieurs, je suis le transfuge de la bêtise et de la lâcheté de mon parti. Vous avez sur le front le signe de la mort. » Plus tard, en août 1869, à propos de l'amnistie accordée à l'occasion de la fête de l'Empereur, il écrira : « Les amnisties ne désarment que ceux qui les font. » Et, après dix-sept ans d'assistance loyale, il déclarera ne plus vouloir servir le régime impérial — pour les mêmes raisons qui l'ont décidé jadis à ne plus servir la cause royaliste.

Variations politiques justifiées en somme, mais fermeté des principes. Dans le privé, ses variations ne sont de même point dues au caprice. Il s'est montré un ami sûr. La brouille avec Trébutien, au bout de vingt-cinq ans d'intimité, c'est Trébutien qui en est responsable. Barbey fut pour les Guérin le plus dévoué serviteur de leur gloire. S'il n'avait montré tant d'opiniâtreté, nous n'aurions probablement ni le *Centaure* ni les *Lettres,* ni le *Journal* du frère et de la sœur, et tout fût demeuré enseveli sans doute au Cayla. Il faut voir comme il remue ciel et terre pour qu'on parle de Maurice et d'Eugénie, comme il circonvient Sainte-Beuve pour en avoir un *lundi,* comme il passe outre à son aversion pour George Sand du moment qu'elle fait un article pour *La Revue des Deux Mondes* et annonce aux lettrés qu'un poète a disparu dont on pouvait attendre de grandes œuvres. Quand on relit les *Lettres à Trébutien,* quand on prend connaissance des pièces du procès, ce n'est pas Barbey que l'on condamne, mais Trébutien, aigri et détourné par son amie Mme Trolley, rendue furieuse contre Barbey à cause des sarcasmes que celui-ci lui prodigue en la montrant à Trébutien telle qu'elle est : un insupportable bas-bleu.

Certes, Barbey est de ceux qui demandent, qui exigent beaucoup de leurs amis; mais il est de ceux qui, en revanche, ne leur donnent pas moins qu'ils ne demandent. Ici encore les *Lettres à Trébutien* témoignent pour lui. Ces « dominicales » montrent le souci du Parisien de venir en aide au Caennais, de dissiper ses tristesses, de l'entourer des attentions les plus délicates. Toujours Barbey associe Trébutien à ses projets. Il le met en avant, parle de lui à ses amis comme d'un autre lui-même, le présente sous le jour le plus flatteur, et si Trébutien l'avait voulu, s'il était venu à Paris, il aurait, grâce à Barbey, été admis de plain pied en tous lieux où Barbey avait accès.

Mais notre homme a parfois, il faut bien le reconnaître,

de singulières façons. Il est le seul à se montrer surpris qu'on lui en tienne rigueur. S'il se brouille avec son cousin Edelestand du Méril, c'est bien parce qu'il froisse chez celui-ci les sentiments les plus respectables. Certes, tout romancier prend dans la vie même les matériaux dont il fait ses livres. Mais la création littéraire permet de modifier les traits du modèle sans que la vérité en pâtisse. Barbey a trop voulu, parfois, laisser voir la ressemblance. Edelestand en a pris ombrage — il s'agissait du *Dessous de cartes d'une partie de whist*, et de la ressemblance trop marquée de Mme Stasseville avec une dame D, amie d'Edelestand. Barbey n'est pas le seul romancier qui se soit mis ainsi en délicate posture; mais il est bien certainement un de ceux qui ont fait — avec le plus d'innocence — « poser » leurs proches; et ses romans et ses nouvelles, quand ils n'illustrent point les épisodes de sa propre existence, offrent une série de portraits dont il n'est pas bien malaisé de dire les noms. Barbey s'est réconcilié avec du Méril : il était de ces hommes auxquels on ne saurait tenir longtemps rigueur du mal qu'ils vous font. Il a cependant suscité des haines tenaces parmi ses confrères — *genus irritabile*. Pourtant il lui est arrivé d'entrer en amitié avec des écrivains qu'il avait d'abord cruellement attaqués, avec Coppée par exemple, qui devint son ami le plus fidèle, et dont il avait dit : « Son *Passant* est du Musset imprudent et impudent, du Musset tombé une première fois dans du M. de Banville, pour retomber une seconde fois dans du M. Coppée, mais certainement pour ne pas retomber plus bas. » Coppée, ajoutait-il, avait recueilli « toute cette friperie qui fut charmante et fraîche un jour, toutes ces vieilles bottes et ces vieux habits d'Alfred de Musset, qu'il a légués en mourant à ses domestiques en littérature et avec lesquels ils font les messieurs aujourd'hui ». Cela parut le 17 janvier 1869 dans *Le Nain Jaune*. Deux ans plus tard, chez Léon Cladel, Barbey dînait avec Coppée; et sans rien abjurer de leurs *credos* littéraires opposés, les deux voisins ennemis sortaient de la maison réconciliés, tout prêts à devenir les meilleurs amis.

Car ce terrible Barbey solitaire et farouche, qui, dès l'adolescence, se trouve en lutte avec sa famille (« paria d'une famille hypocrite », dira-t-il, « je tire ma vie de ma cervelle », et encore, parlant des maux de tête qui l'affligent : « la migraine, seul don de ma généreuse mère »), ce Barbey plus retiré qu'un moine, voit sa vieillesse entourée d'un cortège d'amis très dévoués : Coppée, Bourget, Bloy, Landry, et

puis Mlle Read, sa « chargée d'affaires », sa « Mademoiselle Magloire ». Un homme capable d'inspirer de semblables amitiés et de pareils dévouements n'est pas l'égoïste et insupportable vieux fou que d'aucuns (ils avaient sujet de lui garder rancune) ont dit. Ce n'est pas seulement l'attrait d'une étincelante conversation qui les amenait rue Rousselet et les retenait près de Barbey, mais bien les qualités de cœur devinées sous la rude écorce du vieux chouan de lettres. Les fusées, les fulgurations de son esprit payaient leurs attentions, mais aussi quelque chose de plus profond et de meilleur, ce qu'autrefois Trébutien avait eu et qu'il n'avait pas su garder. Quand on lit ce que Barbey, de-ci de-là, écrivit sur l'amitié, on comprend : « Vous parlez d'un peu de pitié qui vous ferait du bien. Ah! mon ami, mon frère et mon âme, vous avez mieux que cela. Vous avez un cœur à vous, un cœur où toutes les gouttes de sang qui passent sont à vous. Vous avez une pensée éternellement pleine de vous, éternellement préoccupée de vous... Mon cher Trébutien, songez à cela au milieu de vos affreuses douleurs. Nous sommes deux à vous aimer, à vous regarder vivre, à vous regarder souffrir. Nous vous aimons; et nous n'avons que cela à vous dire... On ne console pas; on partage. Eh bien, mon cher ami, est-ce que je ne partage pas ce que vous souffrez en ce moment? Oui, même les nuances de vos tortures. Je les ai là. Dieu m'a donné à vous pour remplacer ce qui vous manque. Appuyez-vous sur moi, et s'il y a des choses qui peuvent vous faire du bien, et que vous souhaitiez, ô mon cher Nâvré, dites-le-moi. Il n'y a point de *si*, Trébutien, n'ayez aucun doute. Vous me verrez à Caen au mois d'août. Que cela vous aide à vivre, mon ami. Vous vous apaiserez le cœur dans le mien alors. Nous nous exprimerons l'âme l'une dans l'autre, cela est certain. Je n'irais pas chez ma mère que j'irais encore pour vous à Caen, pour vous seul... » J'ai voulu citer longuement, et j'aurais pu citer plus longuement encore, dix, cent autres passages des lettres où s'épanche le même sentiment d'affection fraternelle...

Et quand il s'agit de se réconcilier avec son père, il accepte comme son frère Léon le lui demande — l'abbé Léon, l'Eudiste — d'écrire une lettre toute soumise : « Léon m'a mis à une rude épreuve : il m'a envoyé un modèle de lettre; il m'a fait demander pardon, *à moi qui n'ai pas de tort* et qui pourrais montrer des blessures. J'avoue que le vieil homme s'est cabré. J'ai pendant deux jours refusé d'écrire ces humilités, mais enfin je me suis mis au pied du Crucifix... » Il s'incline.

Il va à Saint-Sauveur s'agenouiller devant ce père qui fut injustement cruel, et il se réconcilie. L'orgueilleux s'est vaincu lui-même.

Singulière figure, en vérité, et toute en contradictions d'apparence, mais seulement d'apparence. Ses manies, ses soins de coquette vieillie, c'est le symbole trop visible d'une révolte permanente, du défi perpétuel d'une conscience exaspérée par la lâcheté des gens. Henri Bachelin conte cette anecdote : un jour qu'à Saint-Sauveur l'abbé Angers, ami de Barbey, parlait à celui-ci de son accoutrement antédiluvien, Barbey lui répondit : « Dites plutôt et mieux *antidiluvien.* Il ne date pas d'avant le déluge, mais il contraste et fait opposition avec le déluge de tous les dévergondages épileptiques des modes et du snobisme. » Pour mieux s'opposer à tout ce qui le blesse, il ne se borne pas à cette protestation vestimentaire. Il s'attache davantage au sol natal. Il y enfonce de puissantes racines qui le retiennent, lui Parisien familier de Tortoni et du boulevard de Gand, à sa Normandie, à son Cotentin. Pour en parler, il trouve des mots comme en ont les amoureux quand ils s'adressent à leur maîtresse. Il aime, il chérit jusqu'aux aspects les plus revêches, les plus maussades de ce coin de terre assez rude et farouche. Il aime le climat humide, le sempiternel « crachin » des jours de novembre, le vent qui souffle furieusement, les « pluies d'abat » qui changent en fondrières les fossés des routes et font des mares de chaque chemin creux. Il est fier d'appartenir à une race qui a conquis tant de terres et si loin. Il parle de sa main, « sa main de Normand, qui prend et qui garde, moitié serre d'aigle, moitié pince de crabe, faite pour étreindre une poignée d'épée, et qui ne tient qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier ». Il est fier de parler le patois comme les bouviers de Lessay qui jamais, eux, n'ont quitté le pays; il aime en émailler ses livres, mais seulement pour donner plus de vérité au récit, plus de couleur et plus de vie au dialogue. Il s'écrie : « Caen est ma Mecque à moi, ma Ville Sainte ! » et il veut dès sa jeunesse en devenir le Walter Scott. Il y a réussi.

Dans l'hommage que François Coppée rendit à Barbey, au bord de la tombe, il y a ces mots qui demeurent, au bout d'un demi-siècle, le plus juste jugement qu'on puisse porter sur son talent : « Il était né dans cette verte et pluvieuse presqu'île de la Manche qu'il a comparée — par une de ces trouvailles d'expression dont son style fourmille — à un beau visage inondé de larmes. Il semble que du fond de son berceau, ses

premiers regards aient vu, fixé par deux clous à la muraille, un vieux fusil des guerres de la Chouannerie, ayant fait « parler la poudre » dans les bandes de M. de Frotté et de Jambe-d'Argent. En effet, M. Barbey d'Aurevilly a été un chouan littéraire. La religion et la monarchie — une religion et une monarchie idéales, selon Bonald et Joseph de Maistre — étaient fixées à sa fidélité, comme le Sacré-Cœur de drap rouge à la limousine de Jean Cotterau. Polémiste intrépide et sans pitié, il a toute sa vie combattu pour ses croyances et pour ses convictions, et pareil aux héroïques soldats d'embuscades du bocage normand, il chargeait sa canardière avec les grains de son chapelet. Mais chez Barbey d'Aurevilly, le romancier surtout est grand. Le romancier? Disons mieux : le poète. Car il y a en lui du Balzac et du lord Byron; car sous sa plume, tout s'exalte et se magnifie; car il possède au plus haut degré la faculté maîtresse et suprême, l'imagination dans le style. »

On a souvent parlé de son romantisme; on pourrait tout aussi bien mettre en relief son réalisme. Au vrai il n'est d'aucune école. Il est lui-même, et c'est beaucoup mieux.

LES GRACES IMPRÉVUES

par RUDYARD KIPLING
Traduction de Jacques Vallette.

Le conte ci-dessous, comme ceux que le Mercure *a publiés depuis quelques années, est tiré de* Limits and Renewals (1932), *dernier recueil que devait faire paraître de son vivant Rudyard Kipling. On pourra bientôt lire le livre en français.*

A quelles limites, à quels renouveaux fait songer le titre? Limites du domaine que Kipling avait fait sien par tempérament, par prédilection, par génie. Renouveaux, non recommencements — un vieil arbre qui reverdit et qui s'en contente fièrement, un maître qui n'a pas changé de griffe et suggère seulement qu'elle n'est pas émoussée.

Rien de plus sot que le snobisme qui nous détourne d'un artiste encore dans sa force par dédain de qui, ne l'ayant pas connu vingt ans plus tôt, l'admire encore. Certes Kipling n'a jamais rien fait de mieux que Kim, la Jungle, les deux Puck. *Mais quand on l'aime, sans aveuglement, comment ne pas le suivre jusqu'au bout? Renouveaux du style : l'artiste a conservé son soin du détail, sa fraîcheur et son acuité de vision; souvent même, comme les vieux maîtres pour qui, à la longue, le métier devient presque un jeu importun, et qui trouvent dans un accent, dans une saccade, dans un faire plus heurté et noueux, de nouveaux effets saisissants, Kipling a trouvé moyen de se dépasser. Il a, dans les* Grâces imprévues, *réussi comme jamais autre part à fondre des traits jusqu'ici séparés, dans une de ces harmonies complètes auxquelles il aimait — lui-même l'a dit dans ses* Souvenirs *— à s'exercer. Il y a ici cette ironie sans pitié pour la suffisance, notamment la suffisance nationale (voyez l'archange des Anglais) et la prétention, notamment celle des idéologues novateurs (voyez les méthodes d'éducation du même archange, sa croyance béate au progrès). Il y a aussi un intérêt sympathique pour tout sentiment pur, une pitié sans cruauté pour toutes les faiblesses naïves de la*

créature. Souvent l'imagination de Kipling, volontiers curieux d'ésotérisme, s'était jouée à la frange de notre destinée et de la fatalité qui la mène; aux frontières de notre petite vie et du grand inconnu, dérobé derrière les symboles et les mythes des religions, des théologies, de la poésie. Ce qui fait la beauté évasive, irritante des Grâces imprévues *est justement le clair-obscur de ces ironies, de ces miséricordes, de ces interrogations accordées; ce subtil chatoiement d'humour sec, de doute et d'espoir, de drame vivifiant une quête de l'âme. Le lecteur amoureux de ses habitudes et de ses aises pourrait être agacé de n'y pas retrouver* son *Kipling. A y mieux réfléchir, peut-être sera-t-il heureusement surpris et pensera-t-il que, de toutes les nouvelles du recueil, celle-ci justifie le mieux le « Renouveau » du titre.* — J. V.

Si l'Ordre supérieur n'est que le reflet de l'Ordre d'En-bas, comme l'affirme cet Ancien qui a l'expérience des Ordres (1), il s'ensuit que dans le Gouvernement de l'Univers tous les Services doivent travailler ensemble.

Cela explique pourquoi Azrael, l'Ange de la Mort, et Gabriel, Premier Serviteur d'Adam et Courrier des Trônes, parlaient avec le Prince des Ténèbres dans le bureau de l'Archange des Anglais, lequel — le Ciel en est témoin — est plus anglais que son peuple.

On avait signalé à l'Archange deux Esprits Gardiens qui avaient permis aux humains qui leur étaient confiés de se rencontrer au défi des Ordres. L'affaire concernait Gabriel, chef officiel de tous les Esprits Gardiens, et aussi Satan, car les Esprits Gardiens sont d'ex-âmes humaines, révisées et rééditées par la Hiérarchie Infernale. Il y avait également lieu de décider si les Ordres enfreints par ce couple étaient absolus ou conditionnels. De plus, Ruya'il, l'esprit féminin, avait refusé de dire à l'Archange des Anglais ce qu'avait dit et pensé la femme qui lui était confiée, quand elle avait rencontré l'homme dont était chargé Kalka'il, l'Esprit Gardien mâle. Kalka'il avait été tout aussi obstiné. Les deux Esprits se retranchaient derrière l'antique Ordonnance : « Qui sait si le souffle des fils de l'homme monte en haut, et si le souffle de la bête descend en bas dans la terre? » (2).

(1) Voir le conte « On the Gate », dans le recueil *Debits and Credits.*
(2) Ecclésiaste, III, 21 (T.).

L'Archange des Anglais, toujours soucieux d'être juste, avait donc prié Azrael, qui départage la Chair et l'Esprit, d'assister à l'enquête.

Ces quatre Puissances récapitulaient l'affaire en détail.

— Je crois bien, dit enfin Gabriel, qu'un Esprit Gardien n'est jamais obligé de... heu... dénoncer, comme disent vos gens, l'homme ou la femme dont ils s'occupent. Mais, dit-il en se tournant vers l'Ange de la Mort, comment comprenez-vous cette décision?

— Ecclésiaste, Trois, Vingt et un, souffla Satan.

— Oh, merci, répondit Azrael. Je dirais que tout dépend de l'interprétation de ce *Qui*. Et il est certainement écrit que, Qui que soit ce *Qui* (son auréole pâlit tandis qu'il courbait la tête), il ne fait partie d'aucune des deux Hiérarchies.

— C'est ainsi que j'ai toujours compris la chose, dit Satan.

— A mon sens (l'Archange des Anglais parlait avec mauvaise humeur), ce manque de... heu... loyauté dans les rangs des E. G. vient de ce système pernicieux que nous avons d'employer à des travaux aussi délicats des âmes remises en état.

Ce trait s'adressait à Satan, qui l'accusa d'un sourire.

— Evidemment, répliqua-t-il, ils ont quelques faiblesses humaines. Au fait, où donc sur terre a-t-on laissé se rencontrer cet homme et cette femme?

— Sous l'horloge de la gare-terminus de X, si j'ai bien compris.

— Comme c'est intéressant! Un rendez-vous?

— Du tout. Ruya dit que sa femme s'était arrêtée pour chercher son billet dans son sac. Kalka'il dit que son homme s'est heurté à elle. Pur accident, mais encore violation des Ordres ...oh, vénielle, à mon sens, car...

— S'agit-il d'une violation des Ordres à Vie? demanda Azrael.

Il faisait allusion à cette phrase, écrite sur la suture frontale du crâne de tous les enfants de trois ans, mâles et femelles, et qui est censée, pour les Services les moins éclairés, figurer d'avance leur destinée.

— C'est un détail, dit l'Archange; mais il s'agit effectivement d'Ordres à Vie, identiques dans les deux cas. Voici le texte. Mais à présent nous nous fions à l'éducation et au milieu pour combattre ce genre d'auto-suggestion.

— Assurons-nous-en. Satan ramassa la feuille dactylographiée et lut tout haut : *Si Un-tel rencontre Une-telle, leur*

état finira par provoquer la pitié du Malin lui-même. Hum! Cela n'est pas absolument prohibitif. C'est conditionnel... Oui, n'est-ce pas? Avec des *Si*... D'ailleurs (marmonna-t-il à part lui), tout cela finira toujours chez moi.

— Sottises! répartit l'Archange. Je destine cet homme et cette femme à des fins bien plus hautes. De nos jours, les Ordres à Vie ne sont que fleurs de rhétorique orientale... n'est-ce pas?

Mais le sourcil serein de Gabriel, de qui relèvent ces bagatelles, demeurait énigmatique.

— J'espère que vous avez raison, dit Satan après un silence. Alors vous destinez ces deux-là à des fins plus hautes?

— Ou...i, l'Archange des Anglais s'éclaircit le gosier; c'était inquiétant. A tort ou à raison, je suis optimiste. Oui, je crois que la vie en général suit une marche ascendante. Ce qui implique naturellement une certaine disposition à l'agitation parmi mon peuple — les Anglais, vous savez?

— Les Anglais, je sais, dit Satan.

— Mais, à mon humble avis, ils évoluent dans des plans nouveaux. Ils ont besoin d'être traités et guidés selon de nouvelles méthodes. Dans vos rencontres avec les plus... heu... instables d'entre eux, vous avez sûrement remarqué cette nouvelle disposition à voir les choses plus largement.

— Ou...i, dans une certaine mesure, répondit Satan. Mais je me rappelle quelque choes de tout à fait semblable après l'invention de l'imprimerie. Vos gens, en ce temps-là, arrivaient chez moi tout fumants de mots; littéralement Caxtonisés (3). Quelques-uns étaient convaincus qu'ils avaient inventé de nouveaux péchés. Eh bien! une fois bouillis et pelés (évidemment il fallait que nous leur fassions un peu de ce traitement), leurs nouveautés n'étaient que des variations sur l'Octave Imparfaite : Orgueil, Envie, Colère, Paresse, Gourmandise, Avarice, Luxure. De la technique, je vous l'accorde. Mais, pour l'originalité, zéro. Vous verrez peut-être qu'il en est ainsi de leur fameux nouveau *Zeitgeist*.

— Ah! mais quel pessimiste vous faites! rétorqua l'Archange en souriant. Comme je voudrais que vous puissiez rencontrer ces deux que j'ai en vue. Des gens charmants. Cultivés, capables, fervents; la plus heureuse influence sur leurs entourages respectifs; pratiques, sérieux, et... heu... tout et tout... chacun dans sa sphère apportera cet élément précis dont Mon

(3) De Caxton, l'un des introducteurs de l'imprimerie en Angleterre (T.).

Peuple a besoin à l'heure actuelle pour se développer. Aussi leur donné-je à chacun toute facilité de s'exprimer et de s'accomplir. Cela implique un milieu impeccable, la richesse, la culture, la santé, la félicité (les gens malheureux ne peuvent pas rendre les autres heureux, bien sûr), et tout le reste à la mesure de la destinée pour laquelle je les... heu... destine.

L'Archange des Anglais se frotta ses mains lisses et adressa à ses collègues un sourire bienveillant.

— J'espère que vous êtes fondé à le faire, dit Satan. Mais êtes-vous bien sûr que votre manière de... dorloter les gens, si je puis dire, tire d'eux tout ce qu'ils peuvent donner?

— C'est assez ce que je pensais, dit Azrael. J'ai vu réaliser des choses étonnantes... quand je mettais Mon Epée autant dire à la gorge des gens... même s'il me fallait discutailler un peu. Ils sont quelquefois coriaces.

— Tenez, Job, par exemple, continua Satan, pour qu'il soit tout à fait en forme, comme on dit chez vous, il a fallu que je l'entreprenne un peu... non?

— Peut-être, suivant les normes de son époque. Mais nous, aujourd'hui, nous ne donnerions pas une note fameuse à cet homme du pays d'Uz. Déclamatoire du point de vue littéraire; du point de vue théologique, anthropomorphe et mal observé. Non...on, vous ne pouvez échapper au fait que des normes nouvelles demandent de nouvelles méthodes, de nouvelles perspectives, et, par-dessus tout, un accueil plus large... oui, un accueil plus large. Cela me fait penser... (l'Archange des Anglais se tourna vers Azrael) j'ai envoyé chez vous — peut-être n'est-ce pas encore arrivé jusqu'à vous — un Messager officieux pour demander si vous ne verriez pas la possibilité de tempérer un peu vos méthodes ministérielles, dans la mesure où elles affectent votre... heu... travail d'expédition définitive. Vous savez, le niveau de confort de mon peuple s'est relevé; et il se plaint du... du caractère sommaire de certains phénomènes vitaux qui sont de votre ressort.

Un instant, Azrael leva les yeux en plein vers la physionomie de l'Archange des Anglais, illuminée d'espoir; mais pas un muscle ne frémit autour de sa bouche tandis qu'il répondait :

— La Mort est effectivement un peu sommaire. La Naissance aussi, d'ailleurs; mais on dirait assez que toutes deux se tiennent. Que diriez-vous d'un Comité Interministériel...

— D'une Commission, plutôt... cela donne des pouvoirs plus étendus... pour explorer toutes les avenues possibles, en vue

d'une coordination pratique? poursuivit l'Archange. Voilà exactement ce qu'il nous faut. J'ai justement fait rédiger par mes Bureaux un avant-projet de mandat en vue d'une conférence de ce genre. Je pourrai le parcourir avec vous... si vous pouvez me donner quelques minutes.

— Rien ne me ferait plus de plaisir, s'écria Satan avec élan. Malheureusement je ne suis pas toujours maître de mon temps. Il se leva. Les autres suivirent son exemple et, ayant dûment pris congé, s'élancèrent dans le Vide sur lequel donnaient directement les fenêtres du Bureau.

. . . .

— Eh bien! remarqua Satan après un intervalle qui avait englouti trois Univers derrière eux, voilà un exemple parfait du teinturier qui n'arrive pas à se nettoyer les mains (4). *Nous ne donnerions pas une note fameuse à cet homme du pays d'Uz.* Vraiment? Je suis bien content d'avoir toujours loyalement donné leur dû aux maîtres d'école.

— Et monsieur n'est pas content de mes méthodes! grommela Azrael. Si, malheureusement, il n'était pas immortel, je... je pourrais lui apprendre une ou deux petites choses.

Cette idée les fit rire si fort que le Gouverneur d'une Galaxie restée à l'état primitif les héla de son trône. Satan aboya à demi un : « Non! Non! » et fit signe qu'ils étaient des Puissances en plein vol, et qui ne s'arrêtaient pas. L'autre leur répondit courtoisement : « La Bénédiction soit sur Vous. »

— Il a oublié : *et la Paix,* dit Azrael critique.

— Ce n'est pas nécessaire. On n'a jamais conçu Votre existence dans ces régions, expliqua Gabriel, chez lui dans toutes les Créations.

— Vraiment? Azrael semblait un peu démonté. Notre jeune ami anglais devrait demander qu'on le transfère ici. J'imagine qu'il me faudrait l'y suivre avant longtemps.

— Oh! non, dit Gabriel avec un petit rire. C'est vous qu'il éliminerait par l'éducation et le milieu. Vous n'êtes qu'une fleur de rhétorique orientale... comme les Ordres à Vie pour les âmes. Croyez-vous qu'il n'y ait personne dans ses Bureaux qui sache ce que le mot Kismet veut dire?

— Je dirais que non, gémit Satan, à voir la qualité du matériel qu'il nous envoie. Avez-vous remarqué sa pierre dans mon jardin, à propos de *notre système pernicieux* des

(4) Allusion à un passage d'un sonnet de Shakespeare (T.).

Esprits Gardiens? Je fais de mon mieux pour remettre ses âmes damnées en état d'être rééditées, mais...

— Et vous le faites très soigneusement, dit Gabriel. Je l'ai dit dans mon dernier Rapport sur Notre Personnel.

— Merci. C'est plus dur que vous n'imaginez. Si vous avez un instant de liberté, je voudrais vous montrer combien...

— Vous êtes sûr que cela ne...? commença poliment Gabriel.

— Du tout. Venez, alors!... Prenez l'Espace! Lâchez le Temps! Je m'excuse de passer le premier... Allons-y.

Tous Trois plongèrent en piqué vers ce point où l'Infini se replie sur lui-même. Ils fermèrent enfin leurs ailes sous les fondations du Temps et de l'Espace, dont ils sentaient sur eux le double poids à travers les Zéros absolus de la Nuit et du Silence.

Gabriel se sentit un peu oppressé : plus grande est la gloire, plus présentes sont les imperfections.

— C'est la pression, dit Satan rassurant. Nous sommes descendus trop vite. Avalez un peu, cela passera. En attendant, nous allons chercher quelque lumière sur les sujets qui nous intéressent.

L'éclat de l'auréole qu'il portait au Lieu qui est Sien luttait contre l'Horreur des Grandes Ténèbres.

— Sommes-nous au delà de La Merci? chuchota Azrael, terrifié de le voir gagner si peu de lumière.

— C'est entre Mes mains qu'ils sont remis à présent, répondit Satan.

— Est-ce qu'il n'y a pas par ici un avis priant les visiteurs de laisser derrière eux toutes leurs espérances? Tout en parlant, Gabriel scrutait l'Abîme du regard.

— Nous l'avons enlevé, répondit Satan. Nous nous servons de l'espoir ajourné. L'action en est plus certaine.

— Mais je n'ai pas conscience qu'il se passe rien, observa Azrael.

— Ces procès sont en très grande partie mentaux. Mais de temps en temps... Tenez, par exemple! Il y avait un bruit très faible, à peine plus fort que celui que font dans le délire des lèvres collées par la fièvre et qui se séparent; mais le Silence le multipliait comme des tonnerres de cauchemar. On est en train d'en remettre un en état, expliqua Satan.

— Durs à traiter. Ils m'effraient parfois, dit Azrael.

— Et moi toujours, ajouta Gabriel. Je pense que c'est parce que Nous sommes leurs serviteurs.

— Parmi lesquels je suis le plus surmené, insista Satan.

— Oh! mais maintenant, vous avez toute sorte de machines à économiser l'énergie, dit Gabriel d'un ton vague.

— Aucune qui élimine la responsabilité. Prenez le cas de cet homme et de cette femme dont nous parlions il y a un instant. Quelle conclusion avez-vous tiré de la déposition de leurs Esprits Gardiens?

— Il n'y avait qu'une conclusion possible... au cas où ils se rencontreraient, répartit Gabriel. Vous avez lu vous-même cet exemplaire de leurs Ordres à Vie.

— Et qu'a fait notre jeune ami? Le voilà parti sur des généralités brillantes, des histoires de moral élevé et d'idéalisme, et son fameux projet de les débaucher tous deux au moyen de tous les luxes, parce que *les gens malheureux ne peuvent pas rendre les autres heureux*. Vous le lui avez entendu dire? Il n'y a rien à faire de lui. Satan parlait avec indignation.

— Oh! je n'irais pas jusque-là. Il est Anglais. Gabriel sourit.

— Et alors, poursuivit Satan, l'avez-vous vu me regarder quand j'ai lu : *provoquer la pitié du Malin lui-même?* Cela veut dire que si les choses en viennent au pire, et quand elles y seront, c'est moi qui devrai tout arranger. C'est à moi qu'on s'en remettra de toute la sale partie de son travail, officieusement; c'est moi qui endosserai l'impopularité, officiellement. C'est moi qui devrai mener à ces deux-là une vie d'Enfer; et notre jeune ami s'attribuera le mérite de ma réussite.

— Cette attitude n'est pas inconnue autre part, dit Azrael. Il en faudrait bien peu, par exemple, pour persuader notre digne Michel que son Epée est aussi puissante que la mienne.

— Je vais prouver immédiatement ce que j'avance (Satan se tourna vers Gabriel), si vous voulez bien permettre — nous n'avons pas besoin de tous les deux — à Ruya'il, la gardienne de la femme, de se présenter à nous pour un instant. Il fait nuit en Angleterre à présent. Je puis bloquer tous les mauvais rêves pendant qu'elle ne sera pas de service. Il faudra que nous arrangions cette rencontre comme dans l'un de leurs cinémas, mais j'espère que vous me passerez cela.

Gabriel donna la permission sans laquelle aucun Esprit Gardien ne peut quitter son poste, fût-ce le temps d'un souffle. A l'instant, monstrueusement agrandie sur l'Espace, les yeux

fermés à la lumière aveuglante qui la révélait, se tint Ruya'il sous sa dernière forme humaine, celle d'une femme sur terre.

Azrael s'avança.

— Un instant, dit-il. Je crois avoir eu le plaisir de vous rencontrer, Mrs... (il lui donna son nom, son adresse, et la date de sa mort). A ce moment vous m'appeliez. Vous avez paru heureuse de me rencontrer. Pourquoi?

La réponse vint, sur le ton mat de l'hypnose.

— Parce que je voulais voir Gregory.

— Voilà, en un mot, ce qui nous gêne, dit Satan. Il poursuivit l'interrogatoire : Vous étiez entre Nos Mains pour être remise en état et rééditée, Mrs. XXX. Pour quelle raison?

— A cause de Gregory.

— Lequel a été réédité sous le nom de Kalka'il. Et lui à cause de vous?

— Oui.

— A quelles conditions avez-vous été rééditée en qualité d'Esprit Gardien, je vous prie?

— Il n'y avait pas de conditions. Gregory et moi étions libres de nous rencontrer dans l'accomplissement de nos devoirs, si nous pouvions. Alors nous nous sommes rencontrés. Ce n'est pas sa faute à lui.

— Entre parenthèses, chuchota Azrael à Gabriel, ces paroles-là sont les dernières qu'Eve m'ait jamais dites.

— Vraiment! reprit Satan. Ainsi vous vous êtes rencontrés, et, au fait, ceux qui vous étaient confiés se sont rencontrés aussi. Je crois que ce sera tout... Oh! encore un instant. Vous connaissez X? Il nomma une gare-terminus.

— Oui. Les paupières frémirent.

— Celle de Londres et... la Nôtre d'ici?

— Ah! non, je vous en supplie! Oui! Une larme se fraya un chemin, et scintilla horriblement sur la joue.

— Pardonnez-moi! Merci infiniment. Inutile de vous retenir plus longtemps.

— Et maintenant, vous voyez ma position, dit Satan aux autres. Notre jeune ami aurait dû avoir tous ces renseignements sur son bloc avant le début de son enquête. Lorsqu'il m'a appelé, il aurait dû me les communiquer. Alors j'aurais su où j'en étais. Mais il n'en a rien fait. Il me rend le travail dix fois plus difficile que de raison en en étouffant l'essentiel... il me poignarde dans le dos avec ses projets insensés d'amélioration... et il compte sur moi pour la suite!

— Je crains que mes Services ne soient responsables de l'erreur de détacher ces deux Esprits Gardiens à la surveillance de ces deux personnes-là, dit Gabriel. En tout cas, j'en accepte la responsabilité, et je vous prie de m'excuser.

Satan rit franchement.

— Inutile. Nous travaillons en attelage depuis Adam. Il arrive à tout le monde de se tromper. Je voulais seulement vous donner un aperçu de la nature loyale et serviable de notre jeune ami.

— En attendant, quelles mesures comptez-vous prendre à l'égard de cet homme et de cette femme? demanda Azrael.

— De simples expériences. Ecoutez!

Il éleva la main pour qu'on fît silence. Un chuchotement entrecoupé, qui semblait ne faire qu'un avec tout l'Espace, leur parvint comme à grand-peine :

— *Mon Dieu! Mon Dieu! Pourquoi m'as-Tu abandonné?*

— Etait-ce un écho? dit bientôt Gabriel. Ou une copie?

— Une copie. Mais nous n'attachons pas trop de valeur à ce genre d'expressions. Très souvent ce n'est que les nerfs; ou la vanité. On ne peut être sûr que beaucoup plus tard.

— Ces petits bruits secs et métalliques, après le message, qu'est-ce que c'était? demanda Azrael.

— Dans le cas de la femme, expliqua Satan, c'est l'une de ses bagues qui a heurté la tiare qu'elle mettait pour aller à la Cour. L'autre, c'était la plaque d'un ordre quelconque dont le décorait son souverain. Cela prouve combien ils sont heureux!

Une certaine quantité de temps humain passa.

— Il y a aussi de la musique, sûrement, continua Gabriel. Et des paroles?

L'une et les autres étaient très faibles, mais tout à fait claires :

Oh, je sais une chanson.
Oh, chante-nous ta chanson.

Une pause; des vers débités en grêle; puis — sur un mouvement presque insupportable qui semblait frôler les fibres du cœur :

Oh, l'affreux drame! Dieu ait son âme!
Il est mort pour l'amour d'une dame (5).

Pour finir, un corps qui tombe.

— Oh! cela, dit Satan, c'est sur une scène quelque part. Ils doivent être en ce moment au théâtre, à s'amuser. Tout

(5) Ce fragment et celui qui le précède sont tirés de *The Yeomen of the Guard* (1888), opérette de Gilbert et Sullivan (T.).

leur réussit. *Les gens malheureux ne peuvent pas rendre les autres heureux,* 'turellement. Eh bien! Maintenant que vous les avez entendus, je vous propose, si la chose ne vous assomme pas trop, de me retrouver ici... Quand? Azrael doit connaître les dates... Ils doivent se faire enregistrer; nous observerons le résultat.

Après un coup d'œil dans le futur, Azrael donna une date dans le temps comme on le calcule sur terre, et ils se séparèrent.

L'Ange de la Mort regagnait sa sphère en passant par cette Galaxie à qui il n'a pas été accordé de le connaître, quand son Gouverneur entendit sous les étoiles une voix former des paroles auxquelles il ne comprenait rien; par exemple :

Ses discours sont un feu brûlant,
Ses lèvres s'ouvrent dans l'angoisse.
Le désir aveugle son cœur,
Et ses yeux pressentent la Mort (6).

. . . .

L'Archange des Anglais, auquel, ainsi qu'à son peuple, les ans avaient apporté une éducation plus poussée, était plus optimiste que jamais. Cette fois, il confia aux Trois Archanges que, l'Epoque étant sous le signe de l'Action en Série, il avait découvert un bataillon entier d'âmes triées à la main, qu'il était en train de former; il comptait aider leurs efforts collectifs en vue du bien-être du monde au moyen d'appareils sanitaires et de transports publics gratuits et stérilisés.

— Quelle intelligence et quelle vision des choses sont les vôtres! dit Satan. Au fait, vous rappelez-vous un homme et une femme auxquels vous vous intéressiez assez, il y a quelque temps? *Il créa l'homme et la femme...* Pas vrai? Ruya'il, je crois, était l'Esprit Gardien de cette femme.

— Parfaitement, dit l'Archange des Anglais. Ils ont contribué dans une certaine mesure — peut-être pas tout à fait aussi grande qu'ils le croyaient, mais dans une certaine mesure — à ouvrir la voie de cette évolution actuelle, que j'ai l'honneur de diriger peut-être quelque peu, présent mais invisible, à l'arrière-plan.

— Bon! Je me rappelle que vous parliez d'eux en termes assez flatteurs.

— Néanmoins (l'Archange se joignit les mains sur un ventre qui s'affirmait un peu), néanmoins j'hésiterais à compter

(6) Extrait de *Atalanta in Calydon*, de Swinburne (T.).

décidément ces deux-là parmi les Sauveurs de la Société. Nous disons, au Ministère, que le service social peut se diviser en deux catégories : les Sauveurs et les Paveurs. Ha! Ha!

— Ah! çà, c'est très joli! Et Satan, lui aussi, se mit à rire.

— Vous comprenez? En fait, cette plaisanterie a pris naissance dans mes notes marginales à un Registre hiérarchique. Non! Je crois que je serais obligé de les classer tous deux dans la première classe des Paveurs de deuxième classe de la Société.

— Et que sont-ils devenus? continua Satan.

L'Archange des Anglais jeta un coup d'œil vers Azrael, qui répondit :

— Enregistrés tous deux.

— Je regrette... Je regrette, gazouilla l'Archange d'un ton alerte. Mais, bien entendu, je n'avais à m'occuper que de tirer d'eux le meilleur travail conciliable avec leurs imperfections. Et, sans vanter indûment mes méthodes, je crois y avoir réussi. Au fait, je viens de rédiger un petit projet de propagande à propos de l'Interdépendance du Vrai Bonheur et de l'Effort Vital. Cela ne prendra pas dix minutes...

Mais il sembla, une fois de plus, que ses auditeurs eussent affaire autre part. Et, de fait, ils se retrouvèrent, bientôt après, sur le Bord de l'Abîme.

— Si j'avais des nerfs, dit Satan, mon jeune ami leur donnerait de l'agrément, pour parler comme lui. Que vous disait-il donc au moment où nous sommes partis?

— Oh! dit Azrael, notre Commission Interministérielle n'a pas répondu à son attente. Nous n'avons pas pu nous entendre sur une formule de rédaction de *modus moriendi*.

— Et alors, ajouta Gabriel, il a dit qu'Azrael n'avait pas un tour d'esprit judiciaire.

— Comment l'aurais-je? dit Azrael simplement. Je suis strictement limité à l'Exécutif. J'ai pour instructions de les remettre aux soins de la Merci éternelle. A propos... qu'est-il advenu de ce couple dont vous parliez avec lui tout à l'heure?

— Je vous le montrerai dans un instant.

Satan jeta un regard circulaire. En réponse à la lumière de son auréole, il y eut d'un bout à l'autre des Enfers un pulsation de productivité accrue. Il donna forme, à travers l'Espace, à quelques questions muettes, et eut un signe de tête satisfait.

— Très bien, dit-il. Elle a passé dans un de nos ateliers où l'on a éprouvé sa Limite d'Endurance. Lui aussi va devoir subir la dernière épreuve. Nous avons, dit Satan parodiant l'Archange des Anglais, pris la liberté de penser qu'il y aurait encore un peu de travail à tirer de lui en qualité de Paveur, après que notre jeune ami de là-haut l'a eu laissé tomber. Nous le lui avons donc fait faire — un peu comme à Job — grâce à une rente servie par ses amis, dans ce qu'on appelle une maison de refuge Rowton, en proie à une maladie incurable. A notre humble opinion, le rendement de ses cinq dernières années vaut tous ses efforts constructifs.

— Le sait... l'a-t-il su? demanda Gabriel.

— Guère. Il était à fond de cale, comme disent les Anglais. Je vous les montrerai tous deux dans un instant. C'est bien à la gare-terminus de X qu'ils se sont rencontrés pour la première fois, n'est-ce pas?... Bon!... Suivez-moi jusqu'à ce que vous me voyiez m'arrêter!... Là!... Nous sommes arrivés!

— Mais c'est la gare même! Ligne pour ligne et (Gabriel désigna les affiches des journaux) lettre pour lettre!

— Naturellement. Nous ne parlons pas du Progrès; nous le suivons.

— Alors, pourquoi (Gabriel toussa tandis qu'une locomotive vomissait sa fumée vers le toit), pourquoi n'électrifiez-vous pas votre organisation? Je n'ai jamais rien respiré de pareil à ce combustible.

— Moi, si, dit Azrael, rompu aux opérations. C'est de l'éther (il renifla encore)... c'est du protoxyde d'azote... c'est... c'est un mélange de tous les anesthésiques.

— Mais oui, dit Satan. Les odeurs éveillent la mémoire.

— Quelle est donc votre idée? réclama Gabriel.

— Fort simple. Un grand nombre de personnes qui vivent dans le Temps ont une inclination déraisonnable à prendre l'engagement — sous serment, je regrette de devoir le dire — de retrouver d'autres personnes pendant toute l'Eternité. La plupart de ces rendez-vous sont oubliés, ou submergés par d'autres activités qui requièrent en première ligne notre attention. Mais le résidu — disons deux pour cent — arrive ici. Naturellement, cela représente un niveau élevé de caractère, de passion, de ténacité, qui, *ipso facto*, réagit généreusement à nos traitements. Au commencement, nous les mettions au pilori pour les taquiner. Après l'apparition des diligences, nous les avons logés dans des répliques d'auberges routières. Avec le progrès des transports, nous avons fait

des doubles de toutes les grandes gares de Londres. (Je voudrais que vous en voyiez quelques-unes un samedi soir!) Mais c'est un détail. L'essentiel de notre idée, c'est que toutes ces âmes attendent un train, qui peut amener ou non la personne avec qui elles se sont engagées par contrat à passer l'Eternité. Et, comme disent les Anglais, ce qu'ils doivent attendre ici, c'est rien de le dire.

Satan sourit vers le Terminus Infernal de X tel qu'il devait apparaître à des hommes et à des femmes à la fin d'une après-midi d'été brûlante, fripée, poisseuse, viciée d'odeurs d'essence, à l'heure d'été : six heures vingt comptant pour sept heures vingt.

Un train entra en gare. Des facteurs crièrent le numéro du quai. Une grande partie de la foule se groupa près des barrières, mais certains ne bougèrent pas de sous l'Horloge, eux ajustant leur cravate, elles tirant sur leur chapeau. Une femme mûre, qui portait un filet, dit à un inconnu :

— Moi, je trouve toujours qu'il vaut mieux rester là où vous avez promis. Comme ça on a moins d'chances de l'rater.

— Sûrement, répondit l'autre. Moi, je fais toujours ça.

Et puis tous deux se mirent en route vers la barrière comme tirés par des ficelles.

Les voyageurs défilèrent; eux et la foule en attente se dévoraient des yeux. Certains, trompés par une ressemblance ou par une voix mal entendue, se précipitaient en avant, criant un nom, ou même tendant les bras. Pour cacher leur erreur, ils feignaient de n'avoir fait aucun signe et se perdaient parmi leurs voisins indifférents. Comme sortait le dernier voyageur, un faible gémissement s'éleva de l'assemblée.

Un Juif gras se retourna soudain et revint, heurté de toutes parts, vers le contrôleur qui se préparait à gagner un autre quai.

— Il n'y a plus âme qui vive, monsieur, commença l'homme, mais... merci, monsieur... vous pouvez vous en assurer si vous voulez.

Déjà le Juif fouillait sous chaque banquette, ouvrait chaque porte fermée. Enfin il s'arrêta en pleurant, parvenu au fourgon vide. Un personnage dégingandé, en tenue de golf, le suivait dans cette visite, qui cherchait, disait-il, un sac de clubs, et jura rudement quand une femme demanda par derrière :

— Des fois que tu chercherais l'âme sœur, chéri?

Un autre train fut annoncé. La foule s'y porta... les uns avaient le pas et le maintien assurés; d'autres n'étaient soutenus que par une volonté farouche. Plusieurs, autour des bibliothèques, se plongeaient avec ostentation dans les journaux et les magazines. Mais leur attention ne durait pas; et, quand des gens passaient tout près d'eux, ils sursautaient.

— Ils sont tous à relativement haute tension, dit Satan. Entrons dans l'Hôtel — c'est moins fréquenté — pour le cas où il y en aurait à tomber pâles.

Les Archanges avancèrent lentement jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par un personnage à l'air vaseux qui tenait aux revers le Chef de gare entre deux charrettes de bagages sans adresses. Sa voix était pâteuse. Le fonctionnaire se dégagea avec l'ingéniosité d'un vieil habitué.

— C'est très bien, monsieur, disait-il. Mais oui, je comprends. Eh bien, si j'étais vous, je ferais un saut jusqu'à l'Hôtel pour m'asseoir et attendre un moment. Vous pouvez être sûr, monsieur, que dès que votre amie arrivera je ferai un saut pour aller vous le dire.

Marmonnant, le regard fixe, l'homme suivit le flot.

— C'est lui, dit Satan. *Et voici, il était entre mes mains...* oui, les miennes... et comment! L'avez-vous entendu décliner ses titres pour faire impression au Chef de gare?

— Que lui arrivera-t-il? dit Gabriel.

— On ne peut pas être sûr. Mes Chefs de Services sont indépendants, chacun dans sa sphère. Ils combinent toute sorte d'effets. Il y en a un là-bas, par exemple, qui ne passera jamais dans l'autre gare que vous voyez là-haut.

Une femme, qui avait un accordéon et une tasse de fer-blanc, se posta au bord du trottoir, près de la chaussée du quai n° 1, où la foule attendait un train. Après un rond de bras pitoyable, elle commença à chanter :

Le Soleil s'éternise au Ciel —
Tardent le soir et les étoiles.
Qui donc oublia d'ordonner
Qu'on égorge ce jour qui traîne?
Gloire et Pouvoir, les ai perdus,
Je n'ai gardé que mes tourments.
Ecoutez-moi. Ecoutez-moi.
Toute chose accompagne l'heure
Qui doit me rendre à mon destin.

Mais cette chanson paraissait impopulaire : peu de pièces tombèrent dans la tasse.

— On a payé n'importe quoi pour l'entendre... un jour, dit Satan en donnant son nom. A présent, elle économise les sous pour s'échapper.

— Cela leur arrive-t-il jamais? demanda Gabriel.

— Oh, oui; souvent. Ils nous faussent compagnie carrément, jusque... au tout dernier moment. Alors on les ramène. C'est un antique procédé de l'Inquisition, mais ils y réagissent infailliblement. Vous les verrez dans les Salons de lecture, qui font leurs plans et consultent des indicateurs continentaux. Entre parenthèses, nous avons pris quelques libertés avec la décoration de l'Hôtel lui-même. J'espère que cela vous plaira.

Il les introduisit dans un Hôtel Terminus énormément agrandi, plein de couloirs et d'enfilades de pièces communes qui donnaient sur une autre confusion de corridors et de salons. A travers ce labyrinthe erraient et chuchotaient des hommes et des femmes, ouvrant des portes de halls silencieux d'où des domestiques les reconduisaient poliment pousser plus loin le cycle de leur recherche sans espoir. D'autres, assis à de petits bureaux, dans ces enfilades de pièces surchauffées, prenaient des notes en vue de voyages de noces, comme l'avait dit Satan, sur les indicateurs et les dépliants de compagnies de navigation, ou bien écrivaient de longues lettres qu'ils mettaient furtivement à la boîte. Souvent l'un d'entre eux sortait brusquement dans la cour, avec la vague idée d'arrêter un taxi qui lui paraissait emporter un visage connu. Et il y avait des femmes qui pêchaient dans leur sac une correspondance effrangée et la lisaient, les yeux humides, tout contre les fenêtres.

— Tout est prévu... *selon l'imagination de chacun...* dit Satan assez fier. Voyons; je me demande quel genre d'épreuve notre homme va...

Le personnage à l'air vaseux écrivait activement; un chasseur lui tendit un télégramme. Il se retourna, le visage transfiguré par la joie, lut, dévisagea intensément le messager, et s'effondra évanoui. Satan ramassa le papier où l'on pouvait lire : *« Changé avis. Pardonne. Oublie. »*

— T't! dit Satan. Voilà qui n'est pas honnête. Mais nous allons voir comment il prend la chose.

Des domestiques bien stylés emportèrent dans une petite pièce adjacente le corps renâclant et inerte, et le déposèrent sur un divan. Satan et les autres, en entrant, trouvèrent un docteur à l'air compétent qui lui donnait ses soins.

— *Celui qui a péché... qu'il tombe aux mains du Médecin,* dit Satan. Je me demande quel choix il va faire?

— Lui en est-il laissé un? dit Gabriel.

— Toujours. C'est sa dernière épreuve. Je ne puis dire que j'approuve absolument ces moyens-là; mais, quand on gêne ses subordonnés, on affaiblit l'initiative.

— Vous voulez dire, alors, que ce télégramme était faux? s'écria Gabriel avec chaleur.

Il lui fut répondu d'un ton égal :

— *Il y a aussi des esprits menteurs.* Qui vivra verra.

On avait ranimé l'homme avec du cognac et des sels. En reprenant conscience, il geignit.

— Je me rappelle à présent, dit-il.

— Inutile (le docteur parlait lentement). Nous pouvons vous enlever la mémoire...

— S'il... s'il, dit Satan, comme on souffle la suite à un enfant peu courtois.

— S'il vous plaît, continua le docteur, regardant Satan dans les yeux, et ajoutant entre cuir et chair : Est-ce moi qui en suis chargé, ou si c'est Vous? *Qui sait...*

— S'il me plaît? balbutia l'homme.

— Oui. Si vous m'y autorisez, continua le docteur.

— Et moi, qu'est-ce qui m'arrivera?

— Vous serez délivré de cette souffrance-là, du moins. Vous m'autorisez?

— Mais non. Allez au diable.

Le visage du docteur s'éclaira, mais sa réponse n'était pas réjouissante :

— Alors vous feriez mieux de vous en aller.

— M'en aller? Où, de par le Diable?

— Ce n'est pas mon affaire. On a besoin de cette pièce pour d'autres patients.

— Eh bien, s'il en est ainsi, je crois que cela vaudra mieux.

Il reboutonna tout de travers sa chemise de flanelle défaite, se laissa glisser du divan, gagna la porte à tâtons; il s'y arrêta et dit d'une voix pâteuse :

— Ecoutez... J'ai quelque chose à dire... Je crois... Je... Je vous accuserai au Jour du Jugement... c'est bien entendu. Savez, c'est bien entendu... Vous accuse...

Mais, de quoi qu'il s'agît, son accusation se perdit en grommellements indistincts tandis qu'il sortait, le docteur

le suivant avec la bouteille d'alcool qui lui avait empâté la langue.

— Voilà! dit Satan. Vous venez d'assister à une épreuve complète des Limites Dernières de l'Endurance.

— Mais maintenant? réclama Gabriel.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce qu'il est écrit : *Provoquer la pitié du Malin lui-même.*

— Il y a longtemps que je vous l'ai dit, répondit Satan amèrement : c'est toujours à moi qu'on s'en prend en fin de compte.

Ici, Azrael s'interposa, glacial et resplendissant :

— J'ai ordre de les remettre aux mains de la Merci éternelle. Où est-elle?

Satan étendit une main évasive, mais ne dit rien.

Ils attendirent tous Trois dans cette salle des accidentés (lavabo de porcelaine sous la console de verre garnie de bouteilles, cylindres d'oxygène ramassés sous le divan de pégamoïd, odeur écœurante d'anesthésiques usés); ils attendirent, jusqu'à ce que l'angoisse de l'attente, qui traînait le pas et marmonnait au dehors, s'insinuât et les saisît; ternissant pour commencer le lustre de leurs plumes; courbant ensuite leurs épaules, tandis que les grains de poussière du rayon de soleil éternellement fixe filtraient à travers et se posaient sur eux; masquant pour finir le rayonnement des Robes, des Epées, et même des Auréoles, ne laissant de lumière que dans leurs yeux.

C'est des lèvres d'Azrael que s'échappa le premier gémissement.

— Jusques à quand? murmura-t-il. Jusques à quand? Mais Satan restait muet, encapuchonné de ses ailes jointes.

Ils perçurent l'agitation d'une crise de nerfs par la porte qui s'ouvrait. Moitié soutenue, moitié guidée, une femme fut amenée vers le divan par une infirmière en uniforme.

— Mais je ne peux pas! Je ne dois pas! protestait la femme, s'efforçant d'écarter ces mains qui la retenaient. Je... J'ai rendez-vous. Il faut que je sois au train de 7 h. 12. Je vous assure! C'est assez... vous ne pouvez pas savoir combien c'est important. Ne voulez-vous pas me laisser partir? Je vous en supplie, laissez-moi partir! Si vous me laissez partir, je vous donnerai tous mes diamants.

— Là, couchez-vous un petit peu et je vous donnerai une

bonne tasse de thé, roucoula l'infirmière. Je vais vous la chercher à l'instant.

— Du thé? Comment saurais-je s'il ne sera pas empoisonné? Eh oui, il sera empoisonné... je le sais. Laissez-moi partir! Je le dirai à la police si vous ne me laissez pas partir! Je le dirai... Je le dirai! Oh mon Dieu! A qui puis-je le dire?... Dick! Dick! On veut me faire prendre un narcotique! Viens m'aider! Au secours! C'est moi; moi, Dickie!

Bientôt ces cris effrénés s'épuisèrent et se changèrent en souffles étranglés, confidentiels, sanglotants :

— Ma petite infirmière! Je regrette tellement cette scène. Je ne recommencerai pas... je vous donne ma parole d'honneur... si seulement vous voulez... seulement me laisser faire un saut pour aller attendre le train de 7 h. 12. Je reviendrai dès qu'il sera en gare, et alors je serai sage. Enlevez votre bras, je vous en supplie!

Mais le bras l'entourait déjà. La tête de l'infirmière s'abaissa tandis qu'elle soufflait doucement sur le front de la femme. Les cheveux gris se séparèrent, et les Trois virent l'Ordre à Vie, là où il avait été écrit au commencement. Le corps se détendait, prêt au sommeil.

— Ne faites pas... ne faites pas la sotte, murmura la femme. Eh bien, rien que pour une minute alors. Il ne faut pas me mettre en retard pour le train de 7 h. 12, parce que... parce que... Oh! N'oubliez pas... *Je vous accuserai au Jour du Jugement c'est bien entendu... Je vous accuserai...*

Elle s'arrêta. L'infirmière planta les yeux, comme avait fait Kalka'il, droit dans ceux de Satan, et commanda :

— Allez-vous-en!

Satan courba la tête.

On frappa, il y eut un grattement à la porte, et l'homme à l'air vaseux entra en traînant la jambe.

— Excusez-moi, dit-il, mais je crois que j'ai laissé mon chapeau ici.

La femme étendue sur le divan s'éveilla et, tournée vers lui, le menton dans la main, dit avec un petit rire de délice :

— Qu'est-ce que ça peut faire à présent, chéri?

. . . .

Les Trois se retrouvèrent tourbillonnant dans le Vide, deux d'entre eux un peu ébouriffés, le troisième s'excusant vaguement.

Gabriel lissa ses plumes :

— Comment est-ce arrivé?

— Ma foi... pour tout dire, nous avons plutôt été mis à la porte, dit Satan.

— A la porte? Moi? s'écria Azrael.

— Sans compter votre ancien dans ce Service, répondit Satan. Je ne sais pas si vous avez remarqué que cette infirmière se trouvait être Ruya'il...

— Alors je la poursuivrai officiellement. Mais le visage d'Azrael démentait ses paroles.

— Je crois que vous vous apercevrez qu'elle est couverte par ce réglement que vous avez si lumineusement expliqué à notre jeune ami. Vous comprenez, toute l'affaire se réduit à l'interprétation de *Qui*.

— Même alors, dit Gabriel, cela n'excuse pas qu'on nous ait... expulsés avec un tel sans-gêne, et au moyen d'un... tour... digne du cinéma.

— J'ai grand peur, comme disait la petite fille qui avait craché sur sa bonne, que ce ne soit un tour de mon invention. Mais, mes Frères (le Prince des Ténèbres sourit), croyez-vous de toute façon que notre présence là-bas eût encore été longtemps nécessaire?

MERCVRIALE

LETTRES

PORTRAIT DE L'AVENTURIER. — Qu'est-ce qu'un aventurier? Roger Stéphane, en préliminaire à son excitant essai (1) aurait dû nous le dire. Rimbaud en était-il un? Et Lautréamont qui, à Paris, ne bougea guère d'entre les quatre murs de sa chambre d'hôtel? Et Byron qui partit se battre en Grèce? Et tant d'autres? En rapprochant les noms de T. E. Lawrence, André Malraux, Ernest von Salomon (accessoirement Louis Rossel), Roger Stéphane vise une sorte d'aventure qui est bien de l'esprit, qui, davantage, s'insinue dans le monde et entend le transformer par l'action.

A ce compte, Lénine ou Trotsky seraient des aventuriers? Non. L'aventurier, tel que le conçoit Stéphane, est un individualiste et il doit, en outre, laisser une importante trace littéraire. Il faut qu'à la limite on ne sache plus s'il était un homme d'action qui s'est adonné à la littérature, ou un homme de lettres qui a trouvé dans son activité extra-littéraire le sujet et la matière même de son œuvre.

Qui en décidera? Qui dira ce qui fut le plus important pour Lawrence : La Révolte arabe ou *Les Sept Piliers de la Sagesse?* Pour Malraux : la guerre d'Espagne ou *L'Espoir?* Pour Salomon : le meurtre de Rathenau ou *Les Réprouvés?* Et quand la course du héros n'est pas terminée, quand la mort n'est pas encore venue donner une signification à sa vie, n'est-il pas hasardeux de juger son aventure? Verra-t-on du même œil l'aventure et jusqu'à l'œuvre littéraire d'un homme qui meurt dans son lit, sur une barricade ou à la tête du gouvernement?

Il est des artifices pour tourner des difficultés quasi insurmontables. Je vois que Roger Stéphane en emploie au moins deux. Il fait d'abord de chaque individu considéré, de son œuvre

(1) Roger Stéphane : *Portrait de l'Aventurier.* T. E. Lawrence, Malraux, von Salomon, préface de Jean-Paul Sartre (Sagittaire).

littéraire et de son action dans le monde une seule entité close qu'il peut alors comparer à d'autres entités (pour Malraux, il prend de son existence la période communiste qui a par chance coïncidé avec une féconde période de création littéraire); il tient, ensuite, l'œuvre littéraire pour l'exact reflet de la personnalité de son auteur, davantage : pour un sismogramme de son aventure, pour une confession. Ainsi mêle-t-il l'imaginaire au réel, le romanesque à l'histoire sans se demander si les héros qu'il campe sont bien les individus nommés Lawrence, Malraux ou Salomon tels que le siècle les a connus. Le portrait qu'il trace de l'aventurier est un portrait idéal.

En outre, pour transcender les plans de la création littéraire et de l'activité historique, il fallait trouver un point de vue d'où ces plans s'établissent à la même hauteur, un point de vue d'où des existences dissemblables puissent se confondre dans les causes de leur apparition et dans leur courbe, porter les mêmes enseignements. L'aventure qu'il leur fait courir est une même aventure métaphysique. Et comme elle lui paraît avoir été vécue avec le plus de pureté et d'acuité par T. E. Lawrence, c'est à la figure de ce dernier que, surtout, il s'attache. Les remarques que lui suggèrent les autres servent à corroborer ou à illustrer son analyse du « cas Lawrence ».

Nous avons nous-même analysé ce cas, autrefois, dans le *Mercure*; nous n'y reviendrons pas. Roger Stéphane, d'ailleurs, ne nous apporte du nouveau qu'en deux endroits : à propos de « Lawrence et son corps », à propos, aussi, de la soi-disant homosexualité de son héros. La première étude est fine, profonde et convaincante, la seconde est passionnée en ses affirmations, mais fondée sur des conjectures. Comme Lawrence n'a confessé nulle part son homosexualité et que nul témoignage n'est venu prouver celle-ci, l'auteur se contente d'en marquer l'existence « en esprit » (ce qui semble, en effet, incontestable) pour en déduire, hardiment, l'existence en fait. Peu importe, dit-il, que Lawrence ait eu, effectivement, des rapports sexuels avec Sheik Ahmed. Il l'aimait. Cela suffit. A ce compte, qui ne serait pédéraste? Peut-être eût-il été plus intéressant de s'interroger sur une anomalie vraie, celle-là, du comportement de Lawrence : sa « chasteté ». Si les causes pouvaient en être découvertes, l'analyse y trouverait de féconds points de départ pour l'explication d'un comportement d'ensemble qui n'a pas cessé d'être étonnant.

Ce qui a marqué cette existence, comme à un degré moindre celles de Malraux et de Salomon, c'est d'abord son origine bourgeoise. Tous trois sont des fils de famille et tous trois naissent

à un moment où la civilisation bourgeoise commence à douter d'elle-même, de la valeur de ses fins. Elle ne se croit plus éternelle et elle ne pense plus représenter les intérêts généraux de l'humanité. Si elle n'offre plus à ses fils, comme trente ou quarante ans auparavant, des héritages à dilapider, elle trace néanmoins à leur existence un chemin tout fait. C'est d'abord ce chemin que nos trois héros refusent. Ils se sentent « différents » des membres de leur famille et de leurs condisciples; ils ne veulent pas être réduits comme eux à une spécialisation fonctionnelle à l'intérieur d'un ordre qu'ils réprouvent.

Peut-être, malgré tout, auraient-ils été des fils soumis si l'ébranlement causé par la guerre et la période révolutionnaire qui s'ensuivit ne les avait aidés à sortir de leurs cadres. Lawrence eût pu devenir archéologue ou romancier (avant la Révolte arabe il avait déjà écrit une première version des *Sept Piliers*), Malraux auteur frivole (il a commencé par publier *Lunes en papier* et *Royaume farfelu*), tandis que Salomon, s'il n'avait été si jeune, eût pu faire un soldat discipliné du Kaiser. Leur « aventure » à tous trois, si elle a commencé par un refus qui sauvegardait leur être, a attendu des circonstances historiques favorables pour se déployer. A Lawrence il a fallu la guerre, à Salomon la défaite de son pays, à Malraux une succession de mouvements révolutionnaires, pour qu'ils aient eu envie de jouer leur jeu propre dans ce qui devenait une remise en question de tout le système. Si celui-ci était demeuré stable, avec ses cadres rigides, ils auraient choisi de tout autres moyens de fuite : l'amour ou la littérature de cabinet.

Stéphane montre bien qu'ils ont choisi, en effet, de fuir, et ce qu'ils fuient, d'abord dans l'espace (Lawrence en Syrie, Malraux en Indochine), c'est leur isolement. Ils sont nés dans ce que Malraux a appelé une « civilisation de la solitude » qui les a parqués, chacun, comme le montre Sartre, dans des enceintes entourées de hauts murs difficiles, en temps normal, à escalader. La bourgeoisie aménage ces « abris » pour ses fils afin de les préserver des intempéries sociales et des tempêtes de l'intellect, mais ce sont des abris où chacun n'a que soi à regarder et se prend peu à peu en dégoût. La haine qu'ils contractent, un peu à la façon d'une maladie, à l'égard de la bourgeoisie, n'est nullement abstraite; c'est la haine d'eux-mêmes et de leur isolement. Il leur faut de l'air, il leur faut les autres hommes : des Arabes, des Chinois, des prolétaires, des despérados qui, à travers le monde, s'occupent précisément de faire crouler les murailles des civilisations sclérosées. Il n'est qu'une façon de les rejoindre : participer à leur lutte.

•

L'action devient ainsi « une fuite en avant » On ne peut la confondre avec une assomption. Le déserteur n'a pas surmonté ses contradictions, surtout s'il transporte avec lui et dans des milieux nouveaux où elle l'exacerbe cette précieuse « différence » que lui a appris à cultiver son ancien milieu. Il a beau se déguiser en Arabe, en Chinois, en Espagnol, en prolétaire, en putchiste, il demeure désespérément lui-même, désespérément *étranger* aux compagnons qu'il s'est choisis. La communion est impossible. Par un dramatique détour, il ne tarde pas à retomber sur sa solitude. La mort seule pourrait l'en délivrer : « On ne se tue jamais que pour exister », déclare l'un des héros de Malraux. Ces activistes, terroristes, chefs de bandes et guerriers sont des « suicidés » en sursis. « Entre la plus folle générosité et le suicide le plus égoïste, l'action de l'aventurier oscille sans jamais s'arrêter », écrit Sartre. Et la pire forme de suicide est celle qu'a découverte Lawrence : l'abêtissement dans des tâches inférieures.

La communion est impossible parce que le rallié ne peut s'empêcher d'être plus lucide que les hommes de foi tout entiers subjugués par leur entreprise. Il est venu à eux pour essayer de se transformer en transformant le monde et il les voit bander toutes leurs forces pour prendre Damas, ou Shangaï, ou Madrid. Quelle dérision! Faut-il leur crier qu'au regard de ce qu'ils poursuivaient, ces victoires sont vaines, qu'enregistrées par l'histoire, elles font simplement que cette histoire continue? Ne vaut-il pas mieux mourir? Quand il ne réussit pas à mourir, le héros en disponibilité se retrouve au bout du compte en face de lui-même, inchangé; il ne lui reste que des souvenirs.

N'a-t-il pas voulu, au fond, cet échec? Stéphane, Sartre surtout, montrent que son désir de se transformer était rien moins que sûr. Par contre, ce qu'il entend préserver, maintenant comme autrefois, c'est son essentielle singularité. Il en était le seul témoin. Pour qu'elle existe vraiment il faut qu'elle soit confirmée par autrui, qu'autrui constitue ce miroir capable de lui renvoyer son image multipliée. « Il n'y a pas de héros sans auditoire », écrit Malraux, mais il n'est pas non plus d'auditoire qu'on ne finisse par mépriser. Quoi, c'était cela la Révolte arabe? C'était cela les Révolutions chinoise et espagnole? C'était cela le relèvement de la patrie? Les fins étaient vaines et vaine l'action qui y conduisait. L'aventurier passe le reste de son existence à épuiser amèrement le suc de ses déceptions, dans la R. A. F., la politique au jour le jour ou la Wehrmacht. « Nous ne connaissons pas les motifs de l'action. Nous ne connaissons

pas l'action que nous accomplissons. Nous ne savons pas ce qu'il en adviendra. » Ces trois phrases d'une proposition de Nietzsche que Stéphane a placées en titre de ses chapitres sur « les problèmes de l'action » constituent les propos d'une sagesse désabusée que l'aventurier remâche au fond de sa retraite et qui permettent de donner encore à celle-ci des couleurs étonnantes. Après avoir été un héros, il devient une sorte de saint laïc.

L'aventurier est un négateur. Il s'est opposé aux valeurs de sa classe, il ne peut pas endosser celles des hommes qui, sous une forme ou une autre, combattent cette classe. Il est cruellement partagé et de ce partage naît son tragique particulier. C'est l'homme du double jeu érigé en raison de mourir. Au moment où la lutte s'exacerbe et où les transfuges se font mal voir, c'est le représentant d'une espèce qui tend à disparaître. « Voilà les derniers aventuriers, écrit Stéphane, après eux il n'y aura plus que des militants »; c'est ce que démontre en trente pages brillantes Jean-Paul Sartre.

Pourtant, le livre, pas plus que sa préface, ne peuvent être tenus pour une condamnation de l'aventurier, pour un *requiescat in pace* prononcé sur sa tombe. Il est le négateur mais aussi le démystificateur, celui qui incarne la mauvaise conscience d'un ordre quel qu'il soit et se présente comme un vivant rappel aux principes. Se préférant à tous et montrant son Moi du doigt, il montre en même temps ce que ce moi a d'irremplaçable et d'irréductible, d'unique. « Il témoigne à la fois, écrit Sartre, de l'existence absolue de l'homme et de son impossibilité absolue. » Il n'a certes plus sa place dans un monde qui se divise en armées de militants, mais ces militants ne seront que les robots du monde à refaire s'ils n'ont point l'esprit d'aventure. « Aventurier ou militant, je ne crois pas à ce dilemme », écrit encore Sartre, appelant la venue d'une époque où « la négativité, l'inquiétude et l'autocritique » feront partie des bagages de l'homme d'action, du révolutionnaire.

On regrette que Roger Stéphane, ramant sur une mer de citations, ne soit point tout à fait parvenu à placer ces quelques propositions sous un suffisant éclairage. Mais elles y sont toutes, dans une riche confusion d'idées qui multiplie les points de vue et les rapprochements. Nous n'avons fait que puiser dans ce vivier. Il serait ingrat de ne pas le reconnaître.

Maurice Nadeau.

L'homme de la scierie, par *André Dhôtel;* in-8 soleil, 410 p., 540 fr. (Gallimard). — Comment parler proprement de ce livre, qui est un des meilleurs d'André Dhôtel, ample, liquide, et chatoyant dans ses profondeurs? On songe à un univers qui *ressemblerait* parfois au nôtre, qui parfois le recoupe (croyez-vous aux fantômes?), mais qui demeure essentiellement différent pour ceux qui savent. Ceux-là s'y meuvent à l'aise et s'y reconnaissent entre eux, malgré le temps, l'espace, les barrières sociales. Les uns, dans notre monde, paraissent un peu fous, ou simples; les autres ne s'y montrent que trop adroits; mais entre eux ils *s'entendent,* et parfois quelque merveilleuse rémission concilie les inconciliables. Alors quelle paix se laisse concevoir. L'univers d'André Dhôtel a quelque chose d'héraclitéen et de fluviatile qui rappelle celui de René Char. Ce n'est pas hasard si le roman ici oscille entre deux thèmes et deux pôles, celui de la Rivière, celui de la Mer. Il y a des crimes, des vilenies, des déchirements, toute la dureté du réel; mais que peut un monde brutal sur des âmes pures, sinon en purifier encore la vraie pureté? Que l'auteur n'écrit-il comme Nerval... — S. P.

La mort du petit cheval, par *Hervé Bazin;* in-16, 320 p., 375 fr. (Grasset). — Hervin Bazin a contre lui qu'il écrit *bâclé;* non point mal (il a des réussites — et moins de ces images désordonnées qui maculaient *La Tête contre les Murs*), mais avec une complaisance excessive. Quelle complaisance aussi dans ces longues pages de rhétorique où il explique le coup sur le ton de Homais et de Prudhomme. Et puis cette « révolte » n'est jamais qu'un règlement de comptes. D'ailleurs l'ancêtre René n'a pas si mal servi à sa lignée. « Le mort saisit le vif, son hoir le plus proche et apte à lui succéder. »

A l'actif : une force créatrice, ce qui est rare aujourd'hui; une construction romanesque qui se tient fort bien. Une décantation certaine (malgré ce que dessus). Un portrait bien venu — par la vigueur, la sûreté, l'alacrité du trait — d'un industriel en bondieuserie; c'est un métier, que voulez-vous; ces pages, si réussies, annoncent peut-être une des directions futures du romancier. — Dans cette suite de *Vipère au poing* le héros se libère avec simplicité, c'est-à-dire avec naturel, c'est-à-dire biologiquement et non par discours, d'un vieux conflit qui menaçait de tourner soit au complexe, soit au rabâchage. Volte-face? Non : il surmonte. Je sais bien qu'à la saison des Prix cet apaisement a été exploité, sur le plan de l'opportunisme et de la tactique, d'une manière peu plaisante (peut-être l'auteur lui-même n'y était-il pour rien). Mais sur le plan romanesque ce *développement,* dans la mesure où il ne côtoie pas de trop près le sentimentalisme, est pleinement heureux, et apparaît comme un nouveau signe de puissance. — S. P.

La femme sans passé, par *Serge Groussard;* in-16, 344 p., 375 fr. (Gallimard). — Le chaland qui passe. La passante dans le chaland. La passante sans passé a un passé qui ne passe pas; c'est son mari, qu'elle vient de tuer. Pour le maître à bord, elle devient la femme de sa vie. Amours délicieuses et déchirantes. Puis elle se constitue prisonnière. Au total, cinq jours, mais 340 pages. Et c'est la faute à la Fatalité. Prix Fémina. — S. P.

Chef-Lieu, par *Jean Follain;*

in-16, 184 p., 245 fr. (Gallimard). — Pourquoi ce livre? Parce que le Temps va vite aujourd'hui, et que les souvenirs de notre enfance ont *déjà l'incroyable des choses* séculaires. Il s'agit d'un petit chef-lieu d'avant 14 : « Gardons, mon cher Jean Pellerin, — Que son souvenir ne périsse. » On aimerait, comment dire? un tout petit peu plus de préciosité. — S. P.

La porte des galions, par *Christian Murciaux;* in-16, 292 p., 360 fr. (Julliard). — Christian Murciaux est, dans sa génération (il a trente-cinq ans), l'un de ceux que l'on suit du coin de l'œil avec une sympathie vraie; il a le sens de la langue française, le sens du travail propre. Mais son dernier roman est tout à fait décevant. La sincérité a de ces pièges... Le récit rétrospectif à la première personne est un genre bien dangereux; il appelle tous les *chiqués;* il appelle la sentence morale sub-prudhommesque; il appelle cette suavité de ton très Quai d'Orsay : « Vous vous souviendrez, Irène, de ce soir... — Je me souviens de tout, Stéphane... » Une mesure pour rien. — S. P.

Tu récolteras la tempête, par *Jean Hougron;* in-16, 580 p. (Domat). — On dit que cela est construit; peut-être : et même selon une structure qui n'a rien à voir avec les dissertations de Paul Bourget. Et du rythme. Et de l'abatage. Et de la couleur. Oui. Et après? Dans cette bourgade laotienne, les personnages poncifs du roman colonial : le métis, le trafiquant, l'intoxiqué; et la suite. Peut-être tout *cela* est-il « vrai »; mais cette vérité-là ne serait-elle pas la vérité du pauvre? — S. P.

Au vent de l'hiver, par *Agnès Chabrier;* in-8° couronne, 270 p., 330 fr. (Ed. Grasset). — Une histoire très pure contée avec charme et simplicité : celle d'une jeune fille perdue au milieu des intrigues amoureuses d'une société dépravée et que sa candeur protège en lui évitant de se prendre au tragique. Le cadre de l'histoire sied : une grande propriété de Hongrie, de la neige, de l'espace. — A.-M. B.

La nuit du Rose-Hôtel, par *Maurice Fourré;* in-16, 308 p., 490 fr. (Gallimard, Coll. « Révélation »). — Ce livre qui ouvre la collection « Révélation » est, semble-t-il, une œuvre d'initiation. La préface, rédigée par André Breton, montre l'importance que le poète surréaliste y attache. Les mots, les *rythmes de phrases*, les titres de chapitre, les sonorités des noms sont autant de moyens pour conduire le lecteur « ailleurs », dans un monde mystérieux que l'on ne peut décrire que par résonance. — A.-M. B.

Le Demi-Siècle, par *Albert Keim;* in-16, 304 p., 390 fr. (Ed. Albin Michel). — Un pêle-mêle de souvenirs assez vivants contés par un homme que sa vie a mis en contact avec de nombreuses personnalités des milieux littéraires et politiques entre 1876 et 1940. — A.-M. B.

Denise retrouvée, par *André Wurmser* (Un homme vient au monde); in-16, 350 p. (Ed. français réunis). — Placé à la fois sous le signe de Gorki et sous celui de Balzac, ce roman veut nous montrer le monde « tel qu'il est et non tel que nous croyons qu'il est ». Aussi l'auteur nous présente-t-il son héros comme un être pris dans un lacis d'habitudes bourgeoises qu'il devra combattre pied à pied avant de pouvoir atteindre sa vérité intérieure, l'amour vrai et la vision vraie du monde (selon lui). Beaucoup de presonnages fastidieux, mais un caractère de femme assez charmant : Aurélie, dont l'amitié fraternelle colore l'amour : « Nous sommes partis d'une amitié que les autres n'atteignent qu'après l'amour. » — A.-M. B.

Le Hussard Bleu, par *Roger Nimier;* in-8° soleil, 336 p., 430 fr. (N. R. F.). — De l'adresse, de l'artifice, mais un talent indéniable. Composé d'une suite de monologues, ce roman a cependant de la continuité. La scène est en Allemagne pendant l'offensive, puis au début de l'occupation. Les personnages ont des caractères bien définis et variés comme leur langage, mais tous semblent avoir un respect instinctif du pouvoir qui les porte spontanément du côté du plus fort (milice ou Pétain pendant l'occupation, armée de la libération lorsque les Allemands reculent). — A.-M. B.

La jeune fille de Kachine, traduit du russe et présenté par *Elsa Triolet;* in-16, 255 p. (Les Ed. français réunis). — *Ce livre étonnant* de vie et d'ardeur nous permet de suivre une jeune fille russe à travers les années 40-44. Le journal d'Ina, comme ses lettres et les récits qui les accompagnent, nous

permet de découvrir une personnalité vibrante qui se donne à ses amis, à ses livres, à son école, comme à ses camarades de combat et au combat lui-même où elle finira par être tuée. A travers elle, vivent une école et une famille russe. Et si son âme de patriote est celle de toutes les patriotes du monde, on sent dans ses lettres combien la vie des partisans russes différait de celle des maquisards et des résistants d'autres pays aux voies de communication plus nombreuses, aux espaces moins immenses. — A.-M. B.

Hans, par *Michel Boutron;* in-8°, 208 p. (SEGEP). — Un prisonnier allemand (ancien chef d'orchestre célèbre) se trouve placé comme travailleur agricole chez un ancien maquisard. De l'esprit de vengeance le plus âpre à l'estime rendue dans la dignité, c'est tout le délicat problème de la haine à résorber au lendemain des conflits évoqué par un homme de bonne volonté en toute simplicité de cœur. — S. B.

Tahiti et sa couronne, par *A. t'Serstevens* (Albin Michel). Tome I, in-16 jésus, 400 p., 20 illustrations, 24 photographies, 1 carte, 600 fr. (Tahiti, Moorea, les Polynésiens). Tome II, in-16 jésus, 408 p., 22 illustrations, 24 photographies, 600 fr. (Marquises, Sous-le-Vent, Australes, Tuamotu). — Avec toute l'objectivité, le pittoresque et le piquant de rigueur, cet expert ès pérégrinations a réuni dans ces deux forts volumes les observations cueillies au long de trois années passées dans les îles merveilleuses. La durée de ce séjour dit assez le soin qu'il prit à connaître vraiment ce dont il parle, indigènes, flore et faune — et à remettre au point la fable. Tout cela de lecture facile, vu non pas en savant, mais en flâneur curieux. — S. B.

Le Temps des Merveilles, par *Marcel Maurette;* in-8°, 192 p., 210 fr. (La Tramontane). — Lorsque l'enfant paraît... Et ce sont autour de Lucile les mille petites scènes naïves, tendres et colorées d'une ferme languedocienne. Bon sens amène, souriante philosophie, fraîcheur et sobriété du style et de l'observation confirment Marcel Maurette, écrivain paysan, dans cette double qualité. — S. B.

La Souveraine, par *Gilbert Cesbron;* 320 p., 400 fr. (La Jeune Parque). — Vieillie solitaire dans ses deuils et ses souvenirs, la suzeraine diligente s'accroche au domaine qu'elle s'efforce de maintenir avec ses serviteurs du modèle ancien, savoureusement campés. Survient la petite fille, par hasard échouée là, qui apportera le renouveau et rêvera d'assurer la relève. Beaucoup de simple poésie dans ces pages honnêtes. A l'âge du réalisme, souvent outrancier, Cesbron ne craint pas d'employer le clavier romanesque qui, certes, a ses fidèles. — S. B.

Livres reçus. — *Pierre Loti, héroïque ami des Turcs*, par Réchid Saffet Atabinen (Association culturelle Franco-Turque, Istanbul); *La montée au mur*, par Hélène Parmelin (Les Editeurs français réunis); *Malacerta*, par Martine Monod (Les Editeurs français réunis); *L'île des vents*, par Robert Quemy (L'Amitié par le livre); *Contes de la nuit*, par Paul Trêve (Cahier du Nouvel Humanisme); *Journal d'un guérisseur*, par Georges Roux (Imprimerie Rullière frères, Avignon); *Le Fils du Pauvre*, par Mouloud Feraoun (Cahiers du Nouvel Humanisme); *Les Enfants du pain noir*, par Pierre Gamarra (Editeurs français réunis); *Les Amoureux d'un jour*, par P.-J. Groutsch (Regain, Monte-Carlo); *Bleuets*, par Guy Merciel (Regain, Monte-Carlo); *Rose-France*, par Jean Laffite (Editeurs français réunis).

POESIE

EMMANUEL SIGNORET, INCARNATION DU POETE par *Paul Souchon* (La Couronne Littéraire). — FRANCIS JAMMES par *Robert Mallet* (Editions Pierre Seghers). — OU DORT LE SOUVENIR par *Robert Houdelot* (Editions du Pigeonnier). — Le jour même où l'on inaugurait l'exposition Emmanuel Signoret

à la Bibliothèque Nationale, paraissait en librairie l'important volume attendu depuis bientôt deux ans et consacré par Paul Souchon au poète de la *Souffrance des Eaux*. Espérons que voici enfin venue pour le grand inspiré provençal, frère de Keats et de Rimbaud, l'heure de la vraie gloire qu'il a tant souhaitée de son vivant.

Souchon, qui fut et n'a jamais cessé d'être pour son compagnon de jeunesse un admirable ami, nous renseigne, avec un pur accent de vérité dans la ferveur, sur la vie et sur l'œuvre de Signoret comme aucun autre écrivain contemporain n'aurait pu le faire. La lecture de ce livre plein de souvenirs, de documents et de citations particulièrement bien choisies est à conseiller à tous ceux qui ne connaissent pas encore, et ils sont hélas! nombreux, l'éblouissant lyrisme de l'auteur de cette *Fontaine des Muses* dont André Gide a écrit dans sa longue préface aux *Poésies Complètes* de 1908 qu'elle est un des poèmes les plus parfaits et les plus beaux de notre langue.

Il est cependant permis de lui préférer, comme le fait Souchon, certaines pièces postérieures du *Livres des Elégies* où, pour la première fois, Signoret, jusqu'alors tendu de toute la force de son élan intérieur vers la lumière et la joie, semble atteint par la douleur. L'*Elégie* I, dédiée à Pierre Quillard, est d'une beauté puissament émouvante qui, au delà de tout verbalisme, nous laisse voir les mystérieux replis d'une âme avide d'azur et d'infini :

Le mélèze et le buis enlacent ton beau front;
Sur les peuples tes chants éclatants voleront!
Veux-tu ma vie, ô reine? elle créera ton être;
Aux bords où je naquis et que tu peux connaître
Les purs sanglots des vents animeront ta voix;
Le myrte et les lauriers y composent des bois;
Une épouse y cueillit la fleur de mes années;
Mes fils y grandiront; les Muses y sont nées!
Habitante des monts dont le cœur m'a parlé,
Reine au front de mélèze et de buis noir voilé,
Puisque ta belle lèvre à ma lèvre s'assemble,
Qu'en mes vers gémissants tout ton désespoir tremble!
Mon épouse!... mes fils!... ô tristes entretiens!...
Pleurons près des torrents!... mêle mes pleurs aux tiens!
Notre amour concevra quelque jeune harmonie,
O Nymphe pour jamais à ma douleur unie!

D'autres élégies où brûle je ne sais quelle inextinguible flamme sont aussi belles, et dans leur charme obscur et clair, aussi dignes de résister à l'oubli. Mais la plus étonnante est sans doute la dernière écrite : *Mélancolie sacrée* qui ne figure pas dans les *Poésies complètes* publiées par André Gide et dont les soixante-douze heptasyllabes nous entraînent en leur mouvement auda-

cieux vers un séjour olympien où le sublime, tout en conservant son pouvoir d'essence magique, garde un ton presque naturel.

•

Un choix remarquable des poèmes de Francis Jammes précédé d'un vivant essai de Robert Mallet où rien n'est livré au hasard, vient de paraître dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » dirigée par Pierre Seghers.

Après nous avoir montré l'exceptionnelle originalité de Jammes dès 1895 et sa position déjà nettement prise contre les artifices, les brouillards et les préciosités du symbolisme, Mallet étudie ses premiers contacts avec la poésie, ses inquiétudes et ses nervosités de provincial, sa légende en marche et l'influence d'amours déchirantes sur le cours profond de son œuvre. Puis c'est ensuite le retour à la foi, les fiançailles, le mariage, l'acheminement vers un nouveau classicisme et la recherche au soir d'une pureté de plus en plus rigoureuse et d'un dépouillement suprême au milieu de la nature et de sa nombreuse famille.

Mallet n'oublie pas non plus de s'attarder sur les thèmes les plus chers de l'inspiration jammiste : le scepticisme à l'égard de la science, la souffrance du cœur, l'amour de la campagne, des humbles et des animaux, le goût de la botanique et des jeunes filles en fleur, le culte d'un passé doux et charmant et la nostalgie des colonies lointaines. Dans les deux derniers chapitres il est question de simplicité de style et de versification instinctive, et l'étude finit sur ces lignes si compréhensives et si justes : « Si la préméditation de ne pas préméditer sa langue autrement que dans son inconscient poétique n'est pas sans danger et peut parfois faire confondre le naturel avec la négligence, elle comporte finalement plus d'avantages que d'inconvénients lorsque les risques sont pris par un poète tel que Francis Jammes, auquel il faut reconnaître le mérite d'avoir à sa manière précédé les Surréalistes dans la voie d'une émancipation spirituelle par l'automatisme. Cette passion de pureté verbale mise au service d'une inspiration limpide, se prête mal à la critique, mais se livre sans réserve à la lecture. Sa puissance d'incantation ne peut s'analyser, mais on la subit. Francis Jammes apparaît comme un « accident heureux » dans le courant de la poésie française. C'est une « réussite du Bon Dieu », a dit André Gide. Il ne se rattache à aucune lignée, il n'en provoque aucune. Son système ne vaut que pour lui. Très souvent copié, jamais prolongé, on le répète sans le

renouveler. Il captive les tempéraments littéraires les plus opposés par son absence de littérature. Il est en dehors des modes. C'est pourquoi il ne se démodera pas. »

Robert Mallet constate, avec la plupart des admirateurs de Francis Jammes, que la première partie de son œuvre est celle qui a les plus fortes chances de demeurer. Je pense qu'il est difficile de ne pas lui donner raison et qu'on doit mettre au-dessus de tout, en cette œuvre abondante et généreuse, l'*Angélus*, le *Deuil des Primevères* et *Tristesses*, bien qu'il y ait de réelles beauté dans les *Géorgiques chrétiennes*, dans la *Vierge et les Sonnets*, dans *Ma France Poétique* et dans *De tout Temps à Jamais* où les stances sur la mort d'Anna de Noailles s'imposent vraiment par leur accent de noblesse et de gravité robuste.

•

Dans un élégant volume, dont le titre est emprunté au dernier hémistiche de la célèbre *Apogée* de Pierre Louys, Robert Houdelot nous présente un florilège de ses meilleurs poèmes déjà publiés, augmenté de plusieurs inédits. On retrouve au début de cet ouvrage collectif le transparent et mystérieux *Temps Perdu* qui lui a valut le prix Moréas en 1938 et qui garde toujours la même fraîcheur d'inspiration, la même atmosphère de songe, la même lumière voilée de brume et la même musique enchanteresse. Il n'y a là des chansons d'un tendre sentiment souvent proche de la mélancolie, des confidences dites à mi-voix, des strophes où triomphe l'aventure et des vers fiévreux et sombres offerts comme une gerbe odorante de roses rouges à l'admirable Argentina.

Les *Poèmes de Guerre* témoignent d'un fervent lyrisme, qui sait unir au regret des belles amies la présence de la mort, et renferment deux pièces étrangement émouvantes : les *Vergers d'Hallencourt* et le *Souvenir*; mais c'est dans la dernière partie de son livre, *Toi qui dormais entre mes bras* qu'Houdelot a mis le plus de lui-même et de son cœur inquiet et bondissant. Cette suite passionnée, composée de vingt poèmes, n'est à la vérité, qu'un seul chant profond chanté pour un seul visage. Le vers s'y mêle à la prose, à une prose très harmonieuse et très savante dont il y a peu d'exemples dans la poésie contemporaine. Nous sommes ici en plein rêve et, cependant, plus que jamais dans la vie, dans une vie où tout se résume à l'essentiel, c'est-à-dire à l'amour et à la poésie :

Puisque la pluie sur la campagne, dans son souple voile de soie, emmêle tous les horizons et me rend un royaume plus beau que le

songe, je veux, comme autrefois, m'enfoncer au cœur des sous-bois humides, parmi la fraicheur des fougères. La mousse étouffera mes pas. Seul me guidera le prélude mélancolique et monotone d'un oiseau perdu et, ruisselant des feuilles et des branches, de larges gouttes tomberont, ainsi que des larmes glacées sur mes épaules.

Au fond mytérieux des forêts gisent par endroits de phosphorescentes ténèbres; mais l'eau du ciel y coule encore et glisse entre les herbes en rigoles d'argent. C'est là que je parviendrai sans doute, comme en un lieu de repos, lorsque, lavé par mille averses et frissonnant de fièvre, j'aurai cru voir une dernière fois luire dans l'ombre et me supplier, à travers les pleurs qui les noient, tes yeux, tes yeux liquides et verts.

Cette élégie rend un son pathétique; mais il faut être encore plus sensible au noir accent des *Violettes* et à la suprême espérance teintée de mysticisme du *Temps des Myrtes* sur lequel se termine ce recueil tantôt débordant de parfums matinaux et tantôt marqué par les signes cruels de la nuit.

Philippe Chabaneix.

Nouveaux poèmes, par *Antonine Coullet-Tessier* (éditions Salingarde). — Les nouveaux poèmes réunis sous ce titre par Mme Coullet-Tessier ne décevront point les lecteurs qui avaient pu apprécier déjà dans les « Poésies d'une enfant », «L'Envolée » et « Un visage à la fenêtre » les dons de sensibilité et d'émotion communicative de cet authentique poète du cœur. Mme Coullet-Tessier témoigne dans ce dernier recueil de la maîtrise qu'elle a acquise d'une technique savante et dont elle sait utiliser toutes les ressources en vue d'effets nettement concertés. C'est ainsi qu'elle joue avec bonheur de vers de mesures différentes dont l'apparente liberté ne consent jamais à la facilité. Ces combinaisons habiles de quantités diverses ne rompent jamais le rythme général du poème qui porte d'un mouvement sûr le chant jusqu'à sa résolution logique. Ce langage emprunté à la technique harmonique s'applique parfaitement à un art dont le caractère essentiel est d'abord musical. Le ton familier de cette poésie donne à l'expression de la confidence discrète une réserve, une pudeur, une décence qui en accusent la profondeur et la sincérité.

Apocalypse, par *Anne-Marie Goulinat* (Subervie éditeur à Rodez). — Cette belle paraphrase du texte de saint Jean nous restitue en vers bien frappés et qui obéissent avec aisance aux rigueurs de la prosodie classique, le ton prophétique et mystérieux du livre sacré et nous en donne la meilleure substance poétique. Anne-Marie Goulinat qui est un poète quelquefois un peu trop abondant est soutenue ici par les limites mêmes qu'elle a su s'imposer. C'est pourquoi ces poèmes marquent un réel progrès sur ceux dont nous avons rendu compte précédemment dans ces colonnes.

L'Oblation, par *François Ducaud-Bourget* (Cahiers poétiques de Matines). — La réédition de ce très beau livre s'imposait d'autant plus que le nom de l'abbé François Ducaud-Bourget vient d'être mis dans une lumière plus crue par l'article que ce prêtre a récemment publié dans la belle revue « Matines » sous ce titre : « Paul Claudel est-il un écrivain catholique ». Article de pure dogmatique où certains ont cru pouvoir dénoncer je ne sais quelle rancune personnelle du vrai poète qu'est François Ducaud-Bourget et que son caractère sacerdotal eût dû lui interdire. Ce livre démontre pleinement que le don poétique, d'expression très personnelle, met François Ducaud-Bourget très au-dessus de certaines querelles que nous pourrions appeler de boutiques. Comme l'a dit excellemment le bon maître André Fontainas dans le commentaire que l'abbé François Ducaud-Bourget a recueilli en guise de préface à la nouvelle édition de l'*Oblation :* « Il ne sied guère, je pense, de s'arrêter à la technique de ces vers. C'est une constante effusion dont l'élan rythmique se plie aux courbes et suspensions de l'idée profonde : forme d'art qui magnifiquement concorde aux exigences du sujet. » L'*Oblation* est celle que le prêtre fait de soi conformément à l'ordre

du Christ auquel il se joint dans la sublime communion d'amour et par laquelle, célébrant la grandeur du Dieu vivant, il obtient selon la promesse évangélique, « l'allègement des souffrances, la rémission des péchés, la miséricorde pour les fautes et les faiblesses terrestres ». On mesurera dès lors l'importance que prend actuellement ce livre dans un monde qui se décompose et s'effondre dans les divisions, les révolutions et les haines.

Créer le jour, par *Jacques Bibes* (Pierre Seghers, éditeur). — Les dons exceptionnels de ce poète qui nous avaient frappés dans son livre précédent dont nous avons rendu compte ici-même et qui avait obtenu des voix au prix Gérard de Nerval, se confirment dans cette nouvelle plaquette. Abandonnant pour un moment un certain ton où la fantaisie se jouait avec grâce, marquant d'ironie légère une émotion que l'on sentait cependant profonde et qui était souvent au bord des larmes, Jacques Bibes dans *Créer le Jour* dépouille encore l'expression poétique de tout ornement superflu jusqu'à ne conserver que la ligne pure d'une mélodie dont les accents, par la sobriété même des moyens, atteignent au maximum de l'intensité expressive. Le poète se confond avec la création même qui l'entoure et dont il est partie. Il sait la transposer dans des magies verbales dont la force incantatoire arrive à nous donner le sentiment d'une réalité palpable et parfaitement objective. Le côté cosmique de cette poésie nous touche particulièrement et ouvre en notre esprit toutes les avenues du rêve le plus hautement spéculatif. Si Jacques Bibes prend des libertés avec les rigueurs des lois traditionnelles de la prosodie française, celles-ci ne dépassent jamais la borne au delà de laquelle il n'est que confusion et balbutiement. Ici au contraire tout est concerté, volontaire, mûrement réfléchi. Et cependant le poète ne cesse jamais, tant son aisance est grande, de nous donner l'impression d'un jeu supérieur de l'esprit d'où l'âme profonde n'est jamais absente.

Instantanés nerveux, par *André Figueras* (Le Rebec). — Ce titre qui contient un pléonasme ne nous paraît pas heureux en ce qu'il ne nous donne pas une idée juste des poèmes contenus dans ce recueil. Certes les dix poèmes qui composent cette plaquette sont de mesure brève puisque les plus longs ne dépassent point quatre stances. Mais justement André Figueras à qui nous avions pu reprocher un ton un peu oratoire, se dépouille ici de toute emphase sonore, mais ses alexandrins d'une frappe très sûre et d'une musique pleine et nombreuse prolongent en nous longuement des échos riches d'harmonies profondes. Le ton direct de ces poèmes n'en exclut point la portée générale et l'aspect nouveau que nous donne André Figueras de son talent se fixe en ces pièces concises et d'un accent large et profond en des traits d'une netteté singulière.

Reflets sur ma route, par *Maurice Villion* (Editions Pierre de Ronsard, Paris). — Un livre entier de sonnets, jusqu'à Maurice Villion, seul Heredia, dans ce livre unique, *Les Trophées*, avait réussi à la perfection cette gageure. Si Maurice Villion écrit des sonnets réguliers selon le modèle classique et en respecte les lois rigoureuses, nous découvrant ainsi une science réelle du vers dont il se sert avec beaucoup d'art, ces cent dix-sept sonnets ne sont malheureusement pas tous parfaits et cette inégalité ne suffit pas à conjurer une certaine monotonie que l'on éprouve à la lecture de ce livre. Toutefois, cette réserve faite, nous reconnaissons volontiers à Maurice Villion un don poétique réel, une sensibilité très fine et une certaine virtuosité dans la forme qui compensent largement la faiblesse de quelques pièces et de temps en temps des redites et quelques banalités regrettables. Une plus grande sévérité dans le choix eut mieux servi cet auteur qui manifeste toutefois des dons heureux.

Poèmes, par *Georges Migot* (Siècle musical, Edouard Richlé, éditeur, Genève). — Georges Migot qui est un des musiciens les plus importants de ce temps parce qu'il a su, dans ses compositions inspirées, soutenues par une technique très savante mais toujours parfaitement adaptée à l'expression de ses sentiments profonds, retrouver les secrets merveilleux de l'harmonie contrapunctique des anciens luthistes et découvrir de nouveaux rapports sonores qui dans le plan orchestral et vocal, comme sur le plan pianistique ont renouvelé entièrement une conception à la fois religieuse et magique de l'art musical, publie aujourd'hui un recueil de poèmes. La lecture de ses psaumes et de ses prières nous ramène immanquablement à la pensée de ses œuvres musicales. Le rapport est évident, bien que ses

poèmes procèdent d'une technique admirablement appropriée à la musique particulière du langage. Même inspiration à la fois religieuse et magique. Les mots prennent ici leur pleine valeur sonore et leur sens, jamais forcé ni sollicité, n'en prend que plus de force persuasive et émouvante. Cette poésie, au même titre que sa musique a la portée d'un message venu des plus hautes régions de l'esprit. La douleur, l'angoisse, la solitude s'exaltent dans le sentiment d'une foi profonde et d'une espérance jamais démentie dans les promesses divines. Certes, Migot s'affranchit délibérément des règles traditionnelles de la prosodie. Mais toutefois le vers garde dans son rythme et la frappe de ses accents mobiles, les caractéristiques essentielles d'une autonomie féconde. Il y retrouve les cadences plagales du chant grégorien. Cette poésie robuste et haute garde un contact profond, à cause même de cette forme si proche de l'antienne liturgique, avec le chant populaire sacré et l'expression en acquiert une signification hautement universelle.

Sonnets pour l'aube, par *Armand Godoy* (Bernard Grasset, éditeur). — L'excellent poète Armand Godoy poursuit dans le silence d'une méditation toujours plus haute, le cycle d'une œuvre poétique à chaque livre plus dépouillée en son expression, plus essentielle en sa signification spirituelle. Les trente-trois sonnets qui forment ce nouveau recueil s'ils ne suivent pas le canon absolu des rimes embrassées dans les deux quatrains, n'en sont pas moins réguliers et selon la tradition classique. Ronsard et du Bellay ont en effet couramment employé cette disposition des rimes sans qu'on se fut avisé jamais de le leur reprocher. Cette liberté prise par Godoy était d'ailleurs, nous le pensons nécessaire pour éviter une certaine monotonie que n'eut pas manqué d'engendrer la répétition de pièces dont la forme eut été absolument identique dans toute la suite des pages. Il y a donc là une liberté légitime prise par le poète et dans le sens même de la tradition la plus classique, mais aucunement licence poétique.

Le souvenir du fils perdu hante l'âme du poète. Cet amour entraine toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les autres amours à se confondre dans le seul amour du Christ qui nous a promis la résurrection et la vie. L'homme traverse un désert où l'abandon de Dieu même se fait quelquefois durement éprouver. Mais l'espérance demeure avec la foi au cœur du poète et c'est dans le dernier admirable sonnet, le *noli me tangere* du Jardin des Oliviers qui nous est plus que la promesse de la résurrection éternelle. Ce livre si constamment émouvant et qui est une magnifique ascension de l'âme vers la connaissance intuitive d'un univers spirituel où la création tout entière est glorifiée par le poète, ayant paru peu de temps avant la proclamation du dogme de l'Assomption il nous a paru intéressant de noter aujourd'hui cette rencontre. Le poète est toujours un peu par sa nature même l'interprète d'une croyance et d'un culte universels.

Poèmes involontaires, par *André Berry* (Paris, Henri Lefebvre, éditeur). — Dans le curieux avertissement dont André Berry a cru bon de faire précéder ses poèmes, l'auteur déclare que pas une des pièces qui constituent le présent recueil n'a été composée autrement qu'en rêve ou sous l'influence d'un songe. Il en a trouvé à son réveil à l'aube griffonnés par une main de somnambule. Chacun sait que Berry est un prodigieux conteur en vers. Nul mieux que lui ne connait les ressources d'un art entre tous difficiles pour qui du moins s'attache à l'obédience des lois les plus strictes de la prosodie classique. Nous ne croyons pas pour notre part à cet automatisme à la limite de la veille et du sommeil. Mais l'étourdissante virtuosité d'André Berry a toujours masqué à la plupart des critiques, sauf à Edgar Valles dont le très beau livre récemment publié sur notre poète met justement l'accent sur le lyrisme secret et le sens mystique qui se voilent sous cette abondance et dans l'agencement vigoureux d'une technique parfaite. Il en est de même dans ces poèmes involontaires dont la forme est toujours si savante et si profondément concertée. Ne nous laissons pas distraire uniquement par cette verve qui vaut d'ailleurs par elle-même, mais dans ces sonnets du sommeil, comme dans ces poèmes de l'amour, du mal et de la mort découvrons, émerveillé le sens profond de ces vers qui témoignent d'une si pénétrante connaissance du cœur et de ses ressorts mystérieux, et derrière les mythes familiers la signification très haute d'une poésie qui nous introduit à la connaissance des sources mêmes d'un univers spirituel. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

THEATRE

***LA REPETITION OU L'AMOUR PUNI*, cinq actes de Jean Anouilh (*Théâtre Marigny*). — *LE FEU SUR LA TERRE OU LE PAYS SANS CHEMIN*, trois actes de François Mauriac (Théâtre Hébertot). — Quand le théâtre d'Anouilh sera matière à certificats de licence et à diplômes d'études supérieures, quelles belles fiches on pourra dresser touchant son goût des comédies montées par ses personnages. *Le Bal des Voleurs, le Rendez-vous de Senlis, Léocadia, l'Invitation au Château*, sont ainsi construits sur des travestissements... Mais il a cette fois poussé le jeu à l'extrême difficulté et à la réussite suprême, au moins dans la première moitié de la pièce.**

Une douairière originale a légué à la comtesse Eliane et à son mari un château démesuré, avec la charge d'y continuer l'entretien d'une colonie de douze orphelins. Eliane et le comte, que tout le monde nomme Tigre, sont fort peu tourmentés de philanthropie. Insouciants, inconscients aussi des duretés de la vie, ils ont abandonné le soin des orphelins à une jeune institutrice, et ils s'abandonnent avec une frivole gravité à leurs tâches mondaines. Tigre possède encore ces deux talents aristocratiques en voie de disparition : garder en toute circonstance, même irritante ou fâcheuse, le ton de bonne compagnie, et donner, à une centaine d'oisifs qui lui ressemblent et que guette l'ennui, d'admirables fêtes.

Le même Anouilh qui fut si féroce pour la douairière de l'Hermone ou pour les familiers riches de la *Sauvage* et du *Voyageur*, s'approche cette fois de son comte Tigre avec une ironie tempérée de tendresse. Tigre est un artiste à sa manière, et son art de donner des fêtes, n'est-ce pas en définitive quelque chose de l'art du théâtre, merveilleusement libéré des servitudes commerciales? Tigre aime le théâtre, et le meilleur : il prépare pour ses invités une représentation de la *Double Inconstance*. Il a recruté sa troupe parmi ses familiers les plus proches : sa belle maîtresse Hortensia sera l'experte Flaminia, et le jeune amant de la Comtesse portera l'habit de l'ingénu Arlequin (ce sont là liaisons officielles, décoratives, on pourrait presque dire protocolaires). Il s'est réservé bien évidemment le beau rôle du romanesque Prince Lélio, amoureux de la bergère Silvia. Un ami d'enfance, jaloux de lui par nature et alcoolique par vocation, s'est chargé du clairvoyant Trivelin, tandis que la

Comtesse elle-même — c'est Madeleine Renaud, en quelle splendide robe de tulle corsetée de velours! — a pris avec abnégation l'épisodique Lisette.

Quant au rôle essentiel de Silvia, Tigre n'a trouvé dans son monde nulle jeune fille ou jeune femme qui en eût l'authentique fraîcheur, et il a réquisitionné la petite institutrice-infirmière. Fine et fière, sensible et sur ses gardes, plus directe de ton que les coquettes mondaines, elle s'exprime tout aisément dans les révoltes de Silvia contre les faussetés de la vie de cour. Metteur en scène pris à son jeu, le comte Tigre s'éprend de l'institutrice. Eliane s'inquiète, car un comte Tigre ne doit pas déroger, fût-ce dans ses adultères, et elle noue alliance contre l'intruse avec Hortensia, tandis qu'Héro-Trivelin marque les coups...

Tout le monde est en costume dès le lever du rideau : Tigre veut accoutumer ses comédiens à vivre dans leurs habits — Tigre est le plus intelligent, le plus averti des animateurs; ses conseils aux comédiens, son explication de la pièce ont renouvelé, pour les professionnels de la générale, les joies de *l'Impromptu de Versailles.* Et Anouilh, qui le fait parler, est un maître d'art dramatique qui joue en virtuose de l'ambiguïté créée par ce déguisement général. Chaque personnage a son caractère, bien d'aujourd'hui certes, et pourtant trouve dans son rôle des échos de ses sentiments ou des équivalences de sa situation. Les uns et les autres, tour à tour, et rarement ensemble, glissent de la scène à la vie et de la vie à la scène sans que jamais nous puissions surprendre ni disparate ni arbitraire. Les proses d'Anouilh et de Marivaux s'entrelacent sans se blesser, l'amour naît et grandit, la jalousie s'éveille, la perfidie et même la cruauté surgissent, le drame s'indique... la fameuse répétition dix fois reprise et cessée se charge d'électricités adverses. Mais (nous sommes à la fin du 2e acte) Tigre interrompt le texte pour régler l'ordonnance du salut au public, et c'est sur ce salut, sur cette esquive de grâce suprême que tombe aussi pour nous le rideau, qui d'ailleurs se relève bien vite et à bien des reprises, sous nos acclamations.

Je n'ai pu me défendre de soupirer, avec quelque mélancolie mêlée à mon admiration : « Ce soir, c'est ici que vit la Comédie-Française... »

La suite de la pièce nous ramène l'Anouilh « noir » : les personnages se déforment quelque peu, comme dans certains cauchemars, et perdent leur densité en même temps qu'ils accentuent leurs contours. La petite institutrice amoureuse et aimée sera désespérée par les sombres manœuvres d'une Eliane

devenue presque Merteuil, qui la livrera sans défense aux entreprises dangereuses et aux discours démoralisants de l'ami traître et ivrogne; elle s'enfuira sans laisser d'adresse, et l'ivrogne saisi de remords se fera sans doute tuer en duel par le coquebin de la comtesse. Oui, nous pourrons regretter peut-être la pudeur et la discrétion qui régnaient aux deux premiers actes — mais nous aurons eu le plaisir de goûter une heure de plus une interprétation précise et caressante à la fois, qui nous a rappelé la perfection des *Fausses Confidences*, à cette même comédie Marigny. Nulle virtuosité de machinerie cette fois : un très beau décor de Malclès, d'un XVIII[e] légèrement touché de moderne romantisme, et des acteurs qui jouent à merveille, sans mimes ni danses. Jean-Louis Barrault est à la fois et tour à tour Tigre et le Prince avec la plus élégante intelligence, et la sensibilité la plus délicate et la plus vraie. Avec quel charme aussi nous a-t-il fait vivre les conseils du metteur en scène, assaisonnés, comme il convient, de quelques coups de patte aux confrères! C'était à postuler, tous, critiques et comédiens, quelque emploi dans sa troupe... J'ai dit les nuances « Laclos » du rôle de Madeleine Renaud — Elle réussit cette prouesse jamais réalisée, je pense, jusqu'ici, de mêler là, et à un égal degré d'excellence, les séductions de Célimène et les noirceurs d'Arsinoé. — Enfin la charmante Simone Valère, droite dans sa robe d'argent nacré, restera elle aussi longtemps dans nos mémoires, si nette dans sa jeune fierté méfiante et avertie, si discrètement désireuse d'un peu de bonheur, et, quand l'heure d'aimer et de souffrir est venue, si tendrement, et si pudiquement, donnée à la joie comme à la douleur...

●

La place me manque pour parler comme il convient et comme je le désire du *Feu sur la Terre*. Je remets à ma prochaine chronique l'étude que je voudrais consacrer à cette pièce qui a soulevé et soulèvera encore des discussions passionnées, et que je tiens pour la plus importante de François Mauriac, avec *Asmodée*. Elle nous offre deux caractères dont la complexité — comme celle d'Asmodée précisément — n'avait jamais été portée au théâtre, et quelques scènes qui compteront parmi celles où l'art de Mauriac aura le mieux mérité d'être comparé à celui de Racine.

Dussane.

CINEMA

ALAIN RESNAIS. — Le nom d'Alain Resnais est devenu comme celui d'une marque, ou celui d'un signe algébrique, qui voudraient dire film français sur un peintre possédé; où ne sont utilisés que les matériaux plastiques de l'œuvre; et qui exprime, avec une éloquente austérité, la tragédie d'un artiste. Ainsi, sans doute, pourrait être, en effet, défini *Van Gogh;* ainsi, de même, le sera *Gauguin*, quand, lors de sa projection commerciale, il entrera dans la conscience publique. Pour *Guernica* s'impose déjà une définition différente puisqu'il s'agit, d'une part, d'un film de guerre à la guerre; d'autre part, d'une introduction synthétique à l'œuvre de Picasso, où des éléments empruntés à des tableaux divers sont incorporés à la fresque, judicieusement décomposée, qui est le sommet de cette œuvre. Ces trois films composent un ensemble solide, attachant, homogène, qui fait plus grand honneur au cinéma d'un pays que la production de prise de vues directe accumulée pendant des mois. Or, par l'une de ces bizarreries qui tiennent du hasard absurde et du calcul commercial, et qui dénoncent la terrible ambiguïté du cinéma, ni *Guernica* — le meilleur des films sur l'art, selon moi, et pour répéter une note du *Mercure* —, ni *Gauguin* d'ailleurs, ne paraissent être sur le point de courir leur carrière commerciale, malgré l'espèce de tour du monde allégrement entrepris par *Van Gogh*, et l'Oscar dont les Américains l'ont distingué. D'où, entre autres paradoxes, que cet article ne pourrait pas être publié, faute de pouvoir trouver un écho public, dans une revue de cinéma. On s'y risque ici, au nom de la réflexion multiple que suscite le principe même du film sur la peinture, et pour présenter l'un des rares cinéastes dont l'inquiétude soit d'un artiste.

A l'abri du signe algébrique, se dissimule tenacement le jeune homme Alain Resnais, dans ce quatorzième des vrais amateurs de Paris. La vigilante curiosité des arts, et l'insignifiance de la cinémathèque spécialisée dont il eut l'évidence au temps où Nicole Védrès lui demanda d'être son assistant pour la réalisation de *Paris 1900*, le conduisirent à entreprendre ce qu'il nomme ses brouillons. A minimum de frais — et, singulièrement, sans bande sonore —, il entreprit ainsi sept à huit films, seul, avec des moyens artisanaux et le sûr instinct des techniques modernes. Deux ou trois ne furent jamais terminés. Les autres, il les projette, de loin en loin, pour des intimes, à domicile et sur petit écran. Pourquoi cette rétention, et pourquoi cette humilité?

L'humilité est le plus estimable trait qui puisse distinguer un cinéaste, et nul qui le cultive plus assidûment que celui-ci. Quand il sut qu'Hollywood lui décernait un Oscar, Alain Resnais subit l'une des plus sévères attaques de l'asthme dont il est affligé. Ses amis doutèrent que ce fût par coïncidence. Il n'est pas d'éloge qu'il ne trouve excessif, et c'est au point que le critique est, en face de lui, contraint de rogner sur les superlatifs, s'il le connaît et dans la crainte du choc en retour. On plaisante à peine. La justification objective que donne Alain Resnais à son refus de toute projection publique de ses premiers essais tient aux dangers de la vulgarisation des œuvres d'avant-garde. Ils sont certains, et ils sont à l'infini. Je crois qu'il devrait passer outre. L'effet de choc vaut par lui-même, et ce n'est pas tant l'approbation générale qui importe, mais de jeter le grain. L'un de ces films, le seul que j'aie vu, est consacré à Félix Labisse, l'un des trois surréalistes belges (les deux autres sont, je crois, Paul Delvaux et Magritte). C'est une farce débridée où l'œil intérieur recompose un univers fantasque qui doit autant à la jovialité d'un rapin bien né qu'aux théorèmes. Rien qui se prête mieux aux associations visuelles, à l'humour spécifiquement filmique, et la réussite de cette pochade est totale. J'ai pu arracher quelques autres titres à Alain Resnais. Ses autres principales victimes auraient été l'Allemand Hans Hartung, un abstrait; Domela, un Hollandais qui compose des tableaux en relief avec diverses matières, sortes de marquetteries; le peintre-décorateur-affichiste Lucien Coutaud; Henri Goetz, qui se situe entre abstraits et surréalistes. Dans ces divers cas, c'est à l'élaboration de l'œuvre que Resnais s'est particulièrement attaché. C'est dans la mesure où elle lui a échappé qu'il déclare avoir rencontré le point d'échec. D'une part, dit-il, la peinture de Domela et d'Hartung appelle surtout la contemplation, qui est le contraire du film. Remarque d'évidence, presque naïve même, et qui vaut pour presque toute la peinture. D'autre part, les peintres attachaient du prix au respect chronologique de leur œuvre, et à la reproduction intégrale de leurs tableaux. Ces contradictions n'auraient pas été surmontées. Elles confirment ce qu'il entrerait d'absurdité et de jobardise dans une tentative de multiplication des films sur l'art, par système et raison démonstrative, et fût-ce au saint nom de la culture populaire. Toute réussite revêt au contraire un caractère d'exception. Le maître mot n'est pas : tout se passe comme si; mais : il se trouve que. Il se trouve que Van Gogh a peint beaucoup de portraits de l'artiste par lui-même qui font la trame d'une tragédie, et de là d'abord le film (où se trouve exemplai-

rement confirmé qu'il y a, selon le mot d'André Bazin, un scénario dans tout documentaire, et inversement). Il se trouve que l'univers fantastique et concassé de Picasso se prête à la décomposition et au mouvement filmiques; il se trouve aussi que le pieux discernement des cinéastes a fait jaillir le merveilleux explosif de l'œuvre picturale. Ainsi de suite, et autant d'exceptions. C'est justement le mérite d'Alain Resnais d'avoir mis en lumière quelques-unes de ces éclatantes exceptions, du plus profond de son inquiétude, et peut-être de son sommeil.

Pour personnifier mieux encore le signe algébrique, il faut en revenir aux trois œuvres qui fondent la réputation de notre Alain Resnais, les trois qui sont destinées à la vision publique, et fixer à leur sujet ce qui est de lui et ce qui est des autres, autant qu'on le puisse déchiffrer à travers le rébus des génériques. Il est le réalisateur des trois. Le critique d'art Gaston Diehl et le peintre Robert Hessens (un peintre, on le dit sans ironie, qui garde sa peinture jalousement secrète) ont collaboré à l'élaboration de *Van Gogh*. On retrouve ensuite Gaston Diehl sur le générique de *Gauguin*, et Robert Hessens sur celui de *Guernica*, une œuvre qui paraît conçue selon une rare fermeté de propos, et qui résulte de deux conceptions antagonistes. La réussite est prestigieuse. Le crédit en soit partagé par Robert Hessens et Alain Resnais — dans l'ordre alphabétique, comme disent les affiches.

Jean Quéval.

Le printemps. — Gregori Alexandrov fut le disciple et le compagnon d'Eisenstein. Il l'accompagna dans son aventure américaine. Puis il signa, comme lui et comme Tissé, un manifeste contre le parlant. Il réalisa, en 1934, son meilleur film, *Joyeux garçons*. Il réapparaît. Tant mieux. Car voilà — chose de plus en plus rare, par l'effet de l'envahissement du cinéma parlant qui s'écoute penser — un film de metteur en scène. En outre, c'est le premier venu de Russie depuis des années qui offre un visage urbain et spirituel. Non que cette œuvrette — ballet, burlesque comédie — ait, d'autre part, beaucoup d'importance. Son démarrage est laborieux et pour tout dire interminable. Il s'agit d'une substitution de personnages — une savante devient cinéaste d'un jour, une comédienne se fait savante pour les besoins du cinéma, on les confond. Marivaux a fait mieux. Mais l'utilisation des décors et le montage sont habiles; les comédiens aimables; et il y a quelques silhouettes amusantes. Enfin tout du dernier tiers — le dialogue, selon les sous-titres, les gags, la musique, le jeu, et l'appareil scientifique à la Méliès — est spirituel.

Fleurs d'automne. — Sur des poésies de Prévert et sur une jolie musique appropriée de Kosma, un montage éloquent et discret. Le thème est simple. Un couple s'aimait, mais le sable efface les pas. Portes rouillées, appartements vides, le téléphone ne répond plus si d'autres mouettes s'envolent. L'un des bons courts métrages de l'année, et dont on regrette de n'avoir pas déchiffré tout le générique. L'apparition d'un corps sur le sable gâte la fin. Le cinéma gagne toujours à impliciter. A plus forte raison sur des paroles aussi transparentes, et qui exigent l'illustration indirecte.

Vulcano. — La prostituée napolitaine retourne à Vulcano, son île natale (l'une des éoliennes); sa petite sœur est courtisée par le gigolo qui veut l'engager à son tour sur la voie du déshonneur; il est en outre scaphandrier; la grande sœur le fait mourir en oubliant de tourner la roue qui lui permet de respirer dans l'eau; peine inutile, car la petite sœur est fiancée par correspondance et sur photographie à un vulcanien émigré en Amérique et qui va rentrer d'un bateau à l'autre; il y a encore une grand-mère illettrée, un trésor sous-marin, et vingt villageois dont un sage qui cause comme Giono et qui s'est trompé de film. Ce mélo, en outre, est lent, sans ligne dramatique et sans nerf. Il est comme pêché à l'image. Pourtant il n'est pas sans quelque intérêt secondaire. Il y a la Magnani. Et il faut bien répéter avec tout le monde qu'elle est pathétique, authentique, une force de la nature et l'anti-star. Elle est cette fois mieux à l'aise dans le comique que dans la tragédie; mais c'est sans doute par la faute d'un scénario absurde entre tous, — et Dieu sait! Avec tout cela, je ne crois pas que la Magnani soit mieux ou plus qu'une femme de ménage visitée. Il faudrait donc Claudel pour qu'on puisse la juger vraiment, dans un rôle qui joigne l'humilité de l'âme à la dignité de la tragédie. En second lieu, il y a le metteur en scène américain William Dieterlé. Curieux de voir comme son film se distingue peu, en ce qu'il a de bon, des autres films italiens similaires. Naturel des comédiens (un seul nom anglo-saxon, celui de Geraldine Brooks, la sœur cadette), tournage en extérieurs, qualité exceptionnelle de la photographie, dont le premier mérite appartient au paysage même, scénario italien qui, si détestable qu'il soit dans ses grandes lignes, fait souvent sa part au trait significatif. Enfin, il faut signaler une conquête du court métrage. Sans les inventions de Gaston Maudru, sans les films de Cousteau, nous n'aurions pas les scènes de pêche sous-marine, qui, avec les dix meilleures minutes de la Magnani, seraient l'acquit de ce film, si toutefois elles avaient raison d'être.

Le rosier de madame Husson. — Fallait-il adapter une seconde fois le *Rosier de madame Husson?* Les nouvelles de Maupassant sont trop ténues et trop littérales pour procurer une matière dramatique au cinéma. Alors il faut ruser. Faire une histoire avec deux, comme Henri Jeanson dans sa *Boule de suif*, ou ajouter un rebondissement, comme ici Marcel Pagnol. Tant que nous cherchons une rosière, avec Maupassant, madame Husson et les autres bonnes personnes, puis que nous couronnons le rosier, avec tout le conseil municipal, l'intérêt languit, entre autres raisons parce que nous ne croyons pas beaucoup au village du Neubourg, malgré un brin de figuration locale, les prairies et les maisons à pans de bois. La Normandie de Marcel Pagnol est à la Normandie ce que le Montmartre de l'agence Cook est à Montmartre. En outre, Pauline Carton s'agite comme une commère des Martigues. Le plus grave est que l'adaptateur n'a opté pour aucun ton, l'observation naturaliste est absente, la farce est pesante et prévisible dans son développement comme dans tout son détail. La banale mise en scène de Jean Boyer n'arrange rien. Enfin, presque toutes les plaisanteries sont dans les bons almanachs et calendriers. Et voici le rebondissement inventé par Pagnol. Après une grande scène de saoulographie où il découvre qu'il est la risée du village, le rosier est emmené à Paris par l'une des dames patronesses qui le déniaise dans son bel appartement. La conversion est subite, mais assez drôle. Le rosier rentre au Neubourg. C'est un troisième personnage. Il rabroue la maman qui guette l'argent du prix de vertu et comble d'aise la demoiselle qui l'agaçait naguère. La métamorphose est complète, le conte est bouclé. A être étalé de la sorte, il apparaît, malgré l'heureuse idée de conclusion, d'une terrible innocence. Je crois que les récits de Maupassant appellent une adaptation simple, qui fasse appel au paysage normand et à la mélancolique vérité des caractères. Il faut alors s'affranchir de la servitude du long métrage, et des qualités de peintre. Jean Renoir a superbement montré la voie dans la *Partie de campagne.* L'humour épique de Pagnol tombe à plat dans ce domaine. Rien qui sonne faux, par exemple, comme la fille de ferme qui a vu le rosier gagner le ciel, les mains jointes et des ailes à l'appui. Pagnol, en revanche, a vu juste en donnant une meilleure chance à Bourvil, Fernandel du Nord et, comme lui, comique dont le plus souvent les dons s'égarent. Il est tour à tour benêt naïf, benêt qui souffre, coqueluche d'une dame avertie et coq de village. Il est le film.

La maison du printemps. — Il y a, sinon un mot, un bon mot.

« Une surprise qui n'est plus une surprise, c'est une surprise partie ». Ah, ah! Il y a un gag. Un aspirateur aspire un tapis. On aimerait mieux voir un tapis aspirer un aspirateur. Enfin! Puis il y a trois starlettes qui piaillent. Il y a deux bons fantaisistes, Pierre Dudan et Henri Salvador. Il y a le bon Louvigny. Il y a la gentille Claudine Dupuis. Pour la dernière séquence, elle échange ses lunettes contre un soutien-gorge et ses jupons de laine contre une chevelure Dop. Tous ces personnages ne peuvent rien pour un film qu'on croirait écrit par le producteur, et qui est loufoque-zazou, avec dix ans de retard. En outre, n'est pas loufoque qui veut. Enfin vous savez ce que disent nos Français du burlesque. Ils rient, puis ils disent : « C'est idiot. » Ils ont tort: Ici. toutefois, ils ne rient pas, et ils ont raison. C'est inepte. Pourquoi mentionner ce film? C'est qu'il est la première expérience en *Gevacolor*, c'est-à-dire en *Agfacolor*, tirage *Gevaert*. C'est à regretter l'*Agfacolor*, tirage *Agfacolor*.

Le chant de la terre sibérienne. — « *Dis-le encore* », insiste naïvement l'un des personnages. C'est le mot qui pèse sur tout le film. Je n'en ai pas vu depuis plusieurs années de plus pléonastique, de plus pédestre, de plus étalé. Joignez l'épouvantable simplesse de l'argument, l'horrible *Agfacolor* sépia-caca d'oie ou jaune rosâtre, des mouvements d'appareil si solennellement concertés qu'on croit entendre la caméra, enfin que la chose dure deux heures, d'où une vingtaine de plans-paysages en synchronisation d'une symphonie lyrique se tirent seuls avec honneur. Thème : la Sibérie est décidément bien russe. Argument : le héros élimine son décadent rival en composant la musique russo-sibérienne qui lui gagne le cœur de la cantatrice, dont on a pris soin du reste de nous faire savoir après dix minutes qu'elle n'aimera jamais que lui. Pour de la contre-propagande, eh bien, c'en est.

« Cinéma, mythologie du XXe siècle ». — Un nouveau venu, Pierre Duvillars, écrit un livre qui est une prise de conscience du fonds commun. Petit avènement, petit événement. Le thème est dans le titre; le propos dans l'avant-propos : « Nous ne pensons pas apporter d'opinions ni de révélations sensationelles, mais nous avons l'ambition de donner une vue du Septième Art qui soit une synthèse, comme le cinéma est, en quelque sorte, une synthèse des autres arts. » Propos ambitieux, en effet, comme le dit naïvement l'auteur, et qui lui échappera sans doute encore, quand il aura achevé le livre qui doit suivre celui-ci, lequel sera consacré à « Théâtre et Cinéma ». Ce premier volume est maçonné de ferme rhétorique, peuplé des bonnes citations, et son auteur s'affirme du premier coup comme un critique averti et passablement universel. Il en est peu avec lesquels on soit pareillement d'accord, et c'est peut-être pourquoi l'on a l'envie injuste de reprocher à Pierre Duvillars d'être dépourvu d'originalité, de personnalité presque. Ce qu'il dit du pouvoir psychanalytique et de la relaxation du cinéma est relativement neuf, et ce qui concerne Michèle Morgan, « la jeune fille catastrophique ». Pour ainsi dire tout le reste, si pertinente qu'en soit l'expression, est pour ainsi dire partout, et c'est pourquoi ce livre demeurera surtout, je crois, comme le témoignage de la vue que prenait du cinéma le cinéphile français en 1950. Après tout, c'est quelque chose. Maintenant, pour ce qui est des poux dans la tête. On ne partage pas du tout l'admiration de Pierre Duvillars pour l'*Eternel retour*, pour la *Belle et la bête*, pour *Mitchourine* (!) On trouve aussi qu'il est bien superlatif, bien soucieux de saluer tous les dieux avec une habileté qui frise la ruse, qu'il est d'un lyrisme assez triste et qu'il manque d'humour. De même eût-on aimé qu'il marquât mieux que des chapitres entiers du cinéma révéré par la convention présente ne valent guère que par la re-création du spectateur (Stroheim particulièrement). Néanmoins, un livre efficace et bien venu. (*Editons de l'Ermite*, illustrations de Jan Mara.)

Mac Orlan. — Il est préfacé par Mac Orlan, dont voici les dernières lignes : « L'art cinématographique me paraît devoir devenir l'art littéraire d'imagination de notre temps. Le livre résiste à la vitesse. Il exige des appartements spacieux pour être logé. La crise du livre dépend provisoirement, peut-être, de la crise de l'habitation. Qui achète des livres pense naturellement qu'il pourra les ranger sur des rayons. Il n'y a plus de place dans nos mœurs pour les rayons où l'on range les livres. La vision cinématographique pénètre dans les mémoires les plus déficientes, qui en gardent l'empreinte. Elle ne tient pas plus de place qu'un corps humain. Elle fait son gîte où gîte l'homme. Elle le suit dans sa voiture ou dans sa course de

clochard à travers les rues vides. C'est une ombre mystérieuse, tenace, agressive parfois. Elle conduit celui qu'elle dirige vers des buts mal expliqués. Elle représente assez bien la domination des ombres savantes sur un monde encore inconnu. »

Eisenstein, Griffith, Dickens. — Sous le titre *Film form*, les Américains ont publié, et les Anglais vont suivre, un livre anthologique qui rassemble les écrits épars d'Eisenstein. Le metteur en scène a lu Dickens de près et fait l'étonnante découverte que celui-ci, en de nombreux passages, écrit comme directement pour le cinéma. Il avance et il prouve que le montage de scènes parallèles, et la progression descriptive, de plan à plan, par fondus successifs, si remarquables dans Griffith, et neufs alors au cinéma, sont déjà dans Dickens. En exemple, il cite notamment le début du chapitre XXI d'Olivier Twist. « C'est par un matin morne qu'ils sortirent dans la rue. » C'est convaincant. Retournant l'argument, on est tenté de se demander si le cinéma n'efface pas la littérature de description? D'une part, Gide déclarant qu'écrire — citation en substance — « il ouvrit la porte et entra » l'a retenu de s'intéresser plus au roman; Huxley pestant contre les mêmes servitudes (toutes notions acquises et donc dépassées, bien sûr). D'autre part, qui relirait la *Partie de campagne* de Maupassant après avoir vu la *Partie de campagne* tournée par Jean Renoir?

Gœbbels et le cinéma. — Le journal de Gœbbels paraît en Angleterre chez *Hamish Hamilton*. Naturellement, le cinéma nazi nationalisé y tient beaucoup de place. Il veut jouer aux Italiens le mauvais tour d'assurer leur distribution à l'étranger et ainsi ruiner leur industrie nationale. Il veut que les Français ne produisent que de méchants films et s'indigne qu'un de ses subordonnés de Paris veuille élever leur niveau (!) Il veut attirer nos meilleurs comédiens en Allemagne. Il veut que soit mise hors d'état de nuire la Russie, état non bourgeois, mais juif- prolétarien, et donc dangereux, comme en témoignent des films d'une « vitalité extraordinaire ». Il veut promouvoir des comédies musicales sur le folklore comme en font les Américains qui pourtant n'ont qu'un « petit fonds de culture ». D'un film « juif-polonais », il ne veut retenir que sa surprise « que les Juifs ne se rendent pas compte de ce qui est répugnant aux non Juifs et de ce qui ne l'est pas, et combien ils se connaissent peu eux-mêmes ». Il veut, il veut. Il veut beaucoup. Le plus admirable est encore qu'il consigne : « J'ai traité X avec une amitié et courtoisie particulières et je lui ai fait une profonde impression ». Gœbbels était un fou qui se prenait pour Gœbbels. Il avait raison.

Le film allemand sur le Titanic. — En 1912 — pour les jeunes, et quant aux autres, c'est question de leur rafraîchir la mémoire, comme on dit joliment — le paquebot anglais *Titanic* sombra, lors de son premier voyage transatlantique, sans doute pour avoir choisi sa route trop au nord, et par le fait d'icebergs dérivés. L'enquête prouva que les canots de sauvetage étaient trop peu nombreux. Quoi qu'il en soit, les femmes et les enfants furent sauvés, et la plupart des hommes périrent. L'un des faits divers, donc, qui témoignent en faveur de la noblesse de l'espèce humaine. Nul producteur de bonne foi, ou simplement de bon sens, n'eût donc songé à tirer de là un film de propagande anti-britannique, sauf à s'attacher aux responsabilités inutilement encourues, peut-être, par la faute du directeur de la compagnie (la *White Star line*), M. Joseph B. Ismay, qui, selon certains témoignages, aurait insisté pour que fût choisie la route fatale afin de gagner le ruban bleu. A l'enquête, toutefois, celui-ci nia fermement d'avoir exercé la moindre influence sur la conduite du capitaine. Quoi qu'il en soit, en 1943, les nazis entreprirent un film sur le sujet. Herbert Selpin, le premier metteur en scène désigné pour la tâche, renonça, ou fut contraint de renoncer; il se serait écarté des intentions de propagande et il aurait tenu des propos défaitistes. Il mourut peu de temps après, soit du fait de la Gestapo, soit qu'il se soit suicidé. Le film fut achevé par Werner Klinger. Il a été projeté en Allemagne, cet été, pour la première fois.

Lausanne et la cinémathèque suisse. — Quatre jours à Lausanne, pour l'inauguration de la cinémathèque suisse, et à son invitation. Une semaine de cinéma à cette occasion. Hospitalité somptueuse, organisation parfaite. Joie de découvrir un carrefour ethnique tout à fait curieux. Profit certain du critique à cette retraite parmi les classiques et les curiosités, loin de la névrose des premières et des jugements minutes. Quelques notes

ci-après sur des films, récents ou non, mais peu connus, ou dont on n'a pas eu l'occasion encore de rendre compte, et qui ne sont pas sans intérêt.

Cahors. — Le soleil sur les pierres, des mouches sur un rat, le café du Midi, les bigots et les pieux, ainsi de suite. Comme une litanie de poésie naturaliste. Il y a des cadrages admirables, s'il y a des panoramiques ostentatoires à X degrés (il y en a aussi dans *A propos de Nice*). Une œuvrette estimable, avec des moments admirables, gâchés par quelque littérature. Muet. Conteur anonyme.

Les charmes de l'existence. — Promenade parmi les peintres académiques, de 1866 à 1914 (environ), si l'on a la fidèle mémoire du générique. Idée et réalisation de Jean Grémillon, assisté de Pierre Kast. Le commentaire, en contrepoint ironique, est de Jean Grémillon lui-même, ainsi que le choix des motifs musicaux. La matière picturale est empruntée principalement, à ce qu'il m'a paru, aux disciples abâtardis de Greuze, de Delacroix et de Toulouse-Lautrec. On voit le double principe de l'entreprise. A travers une chronique amusée sur le temps perdu, dénoncer les mystifications bourgeoises (les frontières formelles entre le vice et la vertu, l'inspiration et le dévergondage; l'évasion par le chromo; l'insouciance des vrais problèmes, etc.). Soit. Cette entreprise rencontre l'adhésion intellectuelle de l'honnête homme du siècle. Pourquoi donc fait-elle grincer néanmoins? C'est peut-être qu'il entre quelque satisfaction simpliste dans l'ironie du commentaire. C'est peut-être que toutes ces œuvres fourrées en vrac dans le même sac sont loin d'être pareillement exécrables. Si tout le lyrique est à vomir, ce qui est des bains de mer et des brasseries appelle un jugement nuancé, dont il n'est pas question ici, bien entendu. Tout est sacrifié au montage et au thème, au détriment de l'équité critique. Telle est la loi du genre, et telle la nature des choses. On le regrette. Enfin, il se dégage du film comme un plaidoyer implicite contre le sujet dans la peinture. Cette fois, je donne au film mon adhésion sentimentale, et non plus intellectuelle. D'une part, on a l'œil et la sensibilité trop accoutumés à Matisse, Braque et Picasso pour ne pas se réjouir de voir moqués les néo-classiques ou néo-romantiques qui prolongent, au service d'ailleurs de la mystagogie bourgeoise, une esthétique du sujet, comme Nisard prolonge Racine. D'autre part, on ne peut qu'être de l'avis de Gide, Huxley et Valéry, qui déplorent, justement, l'appauvrissement pictural qu'engendre le renoncement au sujet — à l'allégorie et à la signification. Il est curieux, entre parenthèses, que la peinture tende au formalisme rigoureux, en même temps que la littérature est de plus en plus engagée, en attendant d'être de nouveau mythologique. On voit, en tout cas, l'importance, dans l'élaboration du langage cinématographique, d'un film qui suscite pareille réflexion, et qui est d'une intelligence et d'un goût rares. Formellement, il est presque irréprochable. En particulier, tout — cadrages, mouvements d'appareil, commentaire, musique, et surtout montage — anime ces vues fixes au point de faire « jouer » ces compositions inertes.

Destino d'amore. — Certainement l'un des tout premiers films de Luciano Emmer, puisqu'il fut réalisé en 1941. Peut-être jamais depuis René Clair n'avait-on vu un cinéaste acquérir si jeune une si haute réputation. Emmer, qui n'a pas trente ans, je crois, est l'un des chefs de file du film sur l'art, l'un des meilleurs documentaristes, l'un des pionniers qui affirment, au delà du néo-réalisme, le style néo-réaliste (*Dimanche d'août*). On éprouvait donc la curiosité de cet essai parmi ses premiers. En outre, alors qu'il entre parfois un atome de vulgarité dans ses œuvres sur les grands artistes, on pensait que, sur le sujet des cartes postales pour amoureux environ 1900, il trouverait le ton modeste et aérien de la chronique légère. Petite déception. Le récit est nourri d'idées ingénieuses, la rhétorique habile, le montage fluide, et la musique d'Enrico Gras emprunte joliment aux rengaines d'époque. Mais l'ensemble est longuet, répétitif, prévisible et, l'expérience faite, il ne me plaît pas trop que l'on déflore et moque la naïveté des autres. Evidemment, tout artiste a droit à quelques années de brouillons.

Guerrieri et le Paradis terrestre. — Deux autres films de l'équipe Emmer - Tatiana Grauding - Gras, mais de la série classique, et que l'on suppose déjà connus, bien qu'ils soient aussi de 1941. Ils sont parmi les meilleurs. *Guerrieri* — Pablo Uccello et della Francesca — a cette matière par excellence qui se prête admirablement à la dra-

matisation de la peinture. Montage de la bataille ultra-rapide qui gagnerait peut-être à plus de rapidité encore, c'est-à-dire à couper le souffle et à faire passer la gageure du mouvement imposé à l'inanimé. La musique est ici nécessaire. Le *Paradis terrestre* isole et grossit les détails fantasques et fantastiques des compositions de Jérôme Bosch.

Zuiderzée. — Le grand Joris Ivens, encadré de deux assistants de talent (John Fernhout et Eli Lotar) témoigne sur la lutte de l'homme hollandais contre l'eau. Une vaste symphonie sociale découpée en deux mouvements et thèmes successifs, précédés d'un sous-titre laconique. L'ensemble est lui-même précédé d'un schéma sommaire des travaux. On peut accepter ou rejeter le parti-pris symphonique, d'où tout projet d'exposé didactique est banni. Evidemment, il est sage de l'accepter, même si on le déplore. Dès lors, le film apparait admirable, qu'il s'agisse (premier temps) de la mise en place de l'appareillage, ou (deuxième temps) de la canalisation des eaux, ou de l'ensemble. Cadrages et montage sont parfaits. Le film comporte une troisième partie d'exégèse anti-capitaliste (l'économie folle, dite libre, engendre crise, chômage et guerre). Cette troisième partie a été censurée un peu partout. Elle n'a pas été projetée à Lausanne. Autre signe significatif : le film, tourné de 1931 à 1933, a des sous-titres muets, plutôt qu'un commentaire oral. Encore aujourd'hui, le cinéma de qualité a mauvaise conscience devant le parlant. Comme s'il n'y avait d'avant-garde que dans le muet, de rédemption que dans le passé. Finalement, une fois accepté le principe, un seul grief à *Zuiderzée :* c'est de négliger le visage, la silhouette et le geste de l'homme démécanisé, si l'on ose dire, par l'œil subjectif de la caméra. *Steel*, des Anglais, est à cet égard un exemple pour *Zuiderzée :* il est vrai que c'est un chef-d'œuvre à plusieurs dimensions. Le décalage de l'image du muet (16 images-seconde) et de la projection actuelle ne défigure le film qu'en quelques rares passages (effet de comique involontaire des ouvriers qui courent trop vite d'une démarche de pantins, etc.).

Sonorisation à la projection. — Nombre de « classiques » muets ont été post-synchronisés (Chaplin, Flaherty, etc.). Il arrive encore — comme ce fut le cas à Lausanne pour *Zuiderzée* et pour *A propos de Nice* — qu'ils soient sonorisés sur disques à la projection. Le même procédé est d'emploi courant à la télévision, où je l'ai utilisé moi-même. A la vérité, je commence à croire qu'il y entre plus d'ingéniosité que d'honnêteté et de sérieux. On peut se demander d'abord ce que le metteur en scène — qu'en bonne rigueur on devrait nommer le metteur en œuvre, ou peut-être encore le directeur, comme les Anglo-Saxons, ou le régisseur, comme les Allemands — penserait de cette intempestivité cinéphile. Quand, de plus, il s'agit de montage symphonique — c'est précisément le cas de *Zuiderzée* et d'*A propos de Nice* — il s'agit par là même d'une tentative de créer comme une musique visuelle, et la musique proprement dite n'a plus qu'une valeur de pléonasme. On dira que l'accoutumance à la bande sonore fait que l'absence de musique est ressentie comme un manque. Soit. Mais enfin, ce devrait être la mission des ciné-clubs, il me semble, que de respecter les œuvres, et non de les dénaturer par jeu, comme ce devrait être leur mission de mettre en valeur la musique des images, qui est le film même. Du moins aventure-t-on cette vue centrale, sans ignorer qu'elle pourrait être indéfiniment nuancée sur exemples.

The river. — Documentaire américain de moyen métrage réalisé en 1938 par Pare Lorentz et consacré au Mississipi dans le développement économique des Etats-Unis (l'érosion, la *Tennessee Valley Authority*, etc.). Thème politique du *New deal* rooseveltien, exposé avec une sincérité qui colle au concret. Chaque image est belle, et presque surchargée de compétence; le montage est impeccable, infaillible serait mieux dire, pour tout ce qui est des enchaînements et du rythme. Mais l'ensemble est ralenti et alourdi par une volonté d'être explicite à tout prix, et par le commentaire, honnête et qui ne s'égare pas, mais d'une abondance et d'une diction emphatiques.

Un film sur la cinémathèque italienne. — Impossible d'en retrouver le titre. Petit film sur la nécessité et l'histoire d'une cinémathèque. Simple, gentil, utile.

Finis terrae. — Pour finir, un film qui n'est ni méconnu ni neuf, mais que, dans ce cinéma qui gaspille malhonnêtement les milliards par centaines, en surproductions et fastueux auto-pourboires

de producteurs, nul n'a eu le souci de retirer, bien qu'il soit l'un des grands moments du muet, et digne de prendre place à côté des classiques russes. Je parle de *Finis terrae* de Jean Epstein. Il n'en est plus qu'une copie. Elle est à Lausanne. Seule la construction dramatique est un peu boiteuse, et l'on voit bien ce que peut être l'asservissement à l'image. Nul doute que le parlant apporta la libération. Il eût suffi de ne pas oublier l'usage de la seule image, et il faudrait aujourd'hui réhabiliter le silence. Pour Jean Epstein, dommage qu'il ne se soit guère renouvelé. Son histoire de gardiens de phare pour l'O. N. U. n'est pas un progrès sur *Finis terrae*. Il est vrai, tant de gens tournent n'importe quoi n'importe quand, qu'un artiste de cinéma un peu exclusif, de goût et de vision, a le droit à l'estime. Un dernier mot sur *Finis terrae*. Cette œuvre des premières années vingt fait pâlir le récent *Goémons*. C'est tout sur Lausanne. Au revoir, Lausanne.

MUSIQUE

WOZZECK, d'Alban Berg (*Orchestre National*), MISSA PRO DEFUNCTIS, de du Caurroy, et MISSA SACRI REGUM FRANCORUM, de Moulinié. — Il est difficile de juger objectivement l'ouvrage d'Alban Berg que la Radiodiffusion nous a permis d'entendre en l'inscrivant au programme de l'Orchestre National sous la direction de Jascha Horenstein — le chef sans doute le mieux qualifié pour nous le faire connaître. Peut-être, si nous ignorions tout du compositeur viennois et des théories de Schoenberg dont il se fit le propagateur dans son existenc trop courte, mais si remplie (1885-1935), serions-nous plus à l'aise. Le « dodécaphonisme », la « musique de douze sons », la *Reihenkomposition*, ont soulevé des discussions si passionnées dans le monde des musiciens, qu'on arrive au concert déjà tout influencé par ce que l'on en sait, par ce qu'on a lu et ce qu'on a entendu. Et il faut bien dire que *Wozzeck* est de ces sortes d'ouvrages dont la forme peut fort bien rebuter ou plaire pour des raisons qui tiennent au goût personnel, des raisons dont les arguments les meilleurs et les démonstrations les plus convaincantes ne sauraient triompher. Quoi qu'en pensent ceux qui regardent la musique comme une science objective, il existe d'irréductibles antipathies entre certains ouvrages et certains auditeurs, même les plus cultivés. *Wozzeck* est un de ceux dont l'originalité, l'étrangeté même, peut donc fort bien écarter quantité de gens que le compositeur n'aurait d'ailleurs point cherché à séduire. Il exige que l'on s'abandonne totalement à lui, en oubliant tout ce que l'on a pu connaître et aimer. Il nous offre une construction dont la forme et les matériaux sont sans analogue — presque toujours — avec ce qui nous vient du passé. Point de conventions entrées dans l'usage au point d'être devenues des lois; un vocabulaire neuf; tout ce qu'il faut, en somme, pour courir le risque de n'être pas compris.

Le miracle, c'est que l'on comprend quand même, et parfois jusqu'au point de se demander si le compositeur n'a pas soudain répudié ses théories, ou s'il a été assez souple pour écrire, tout en respectant les entraves que lui opposent les règles de l'école nouvelle, une musique point tellement différente de celle qu'eût faite un disciple de Wagner. Il y a dans *Wozzeck* moins de passages difficiles à faire entendre aux auditeurs « attardés » que dans maints ouvrages de Milhaud ou de Messiaen. Mais il y a aussi une certaine monotonie résultant des partis pris, des procédés, d'une méfiance des schoenbergiens pour tout ce qui peut rappeler l'*hédonisme*, le désir de plaire, dont ils se sont faits les ennemis.

Le drame de Georg Büchner dont Alban Berg a tiré son scénario en le réduisant à quinze scènes, est une simple histoire, qui serait même simpliste si on ne percevait ce qu'elle contient de douloureusement humain. Worreck est un pauvre soldat qui, avant d'entrer à la caserne, a eu d'une fille qu'il aime, un enfant et n'a pu le légitimer. Humilié par ses chefs, en butte aux vexations de ses camarades, trompé par le tambour-major du régiment, il tranche la gorge de la fille dans un sursaut de révolte. Et, halluciné, voyant partout du sang, Wozzeck va se noyer dans l'eau stagnante du marais près duquel il a tué Marie.

On ne saurait nier que Berg sut créer l'atmosphère déprimante qui convient à ce mélodrame tout voisin du vérisme. Il utilise avec habileté tous les moyens, et cette habileté même, si éloignée qu'elle soit des ressources ordinaires des véristes, les rappelle parfois. Pourtant nous savons — les gloses au moins nous en instruisent — que Berg a construit son ouvrage en s'imposant de donner à chaque scène une forme musicale définie : ainsi le premier acte est-il fait de la juxtaposition d'une *suite* (pavane, gigue, gavotte), d'une *rhapsodie*, d'une *marche*, d'une *berceuse*, d'une *passacaille* et d'un *andante*; le second d'un *mouvement de sonate*, d'une *fantaisie* et *fugue*, d'un *largo*, *scherzo* et *rondo*; le dernier d'une *suite d'inventions*. Mais qu'importe l'emploi de tel procédé, de tel artifice de composition? L'essentiel est d'émouvoir, puisque le compositeur a choisi d'écrire un drame, et qu'il a voulu nous intéresser au sort lamentable de son pauvre soldat. Il serait vain de reprocher à Berg d'avoir suivi des moyens d'expression si périlleux, si artificiels puisque ces moyens convenaient à sa nature. Mais il semble bien que ces voies-là conduiraient à un abîme la plupart de ceux qui, moins sûrs d'eux qu'Alban Berg (ou moins heureux), tenteraient de s'y engager.

Dix répétitions, un effort digne de toutes les louanges, ont été

nécessaires à l'Orchestre National pour mettre *Wozzeck* au point. Et Dieu sait pourtant la valeur des artistes qui le composent. Mais cela aussi ne porte-t-il pas implicitement la condamnation du système?

•

Nous devons au R. P. Martin la résurrection de deux grandes œuvres de l'école française : la *Messe des obsèques royales* d'Eustache du Caurroy, et la *Messe du Sacre des rois de France* d'Etienne Moulinié. Du Caurroy vécut à la fin du XVI[e] siècle; Moulinié au milieu du XVII[e]; les deux ouvrages montrent bien la marque du temps qui les sépare, encore que certaines parties du second — comme on le verra — viennent de bien plus loin que le règne de Charles IX, et que d'autres portent en germe ce qui caractérisera la musique du XVIII[e] siècle.

Eustache du Caurroy, né à Gerberoy, près de Beauvais, en février 1549, était le fils d'un médecin. Il entra dans les ordres et se consacra à la composition musicale, bien préparé par de bonnes études sous la direction d'Adrien Leviellard. Très vite, il fut reconnu pour un maître, et pourvu de titres, de charges et de dignités. En 1575, il est maître de la musique de la chapelle royale; en 1595, il est nommé surintendant de la musique, poste que l'on crée pour lui. Trois fois, il obtient les plus hautes récompenses au Puy d'Evreux, et ses contemporains le regardent comme l'émule de Claude Le Jeune. Ami de Henri IV, il passe pour avoir écrit la musique de la chanson *Charmante Gabrielle*, sur les vers que le roi envoie à Gabrielle d'Estrée; mais ce sont là ses moindres titres, et ses *Preces ecclesiasticae*, ses *Meslanges de musique*, lui assurent une place honorable parmi les compositeurs de ce temps. La *Missa pro defunctis* que le R. P. Martin a dirigée à Saint-Roch fut exécutée aux obsèques de Henri IV, et, depuis, elle servit aux funérailles des rois à Saint-Denis jusqu'à la Révolution. Elle était digne de ce choix : elle atteint dans le *Lux aeterna* la sérénité la plus émouvante. D'un bout à l'autre, comme ce sera le cas deux cent cinquante ans plus tard pour le *Requiem* de Fauré, la prière qui s'élève est toute de confiance et non de terreur. Les intonations grégoriennes alternent avec le chœur, et les thèmes polyphoniques confiés à celui-ci représentent une stylisation des thèmes liturgiques. L'ouvrage est d'une beauté que ne dément aucune de ses parties.

La biographie d'Etienne Moulinié est plus obscure. On sait qu'il appartenait à une famille du Languedoc, qu'il est proba-

blement né à Carcassonne dans les premières années du XVIIe siècle, et qu'il y retourna peu avant sa mort survenue vers 1670. Ce dont on est certain c'est qu'il jouit de la faveur de Gaston d'Orléans, qu'il devint maître de sa chapelle et prit une part active aux ballets donnés sous Louis XIII dans les résidences royales. Nous lui devons des *Airs de cour avec la tablature de luth*, publiés de 1624 à 1639, des cantiques, litanies, et motets, un *Requiem*, et cette *Messe du Sacre des rois de France* qui pose quelques problèmes de musicologie des plus intéressants. Il est certain — le privilège du roi de l'édition de 1640 les désigne expressément — que Moulinié est l'auteur des parties les plus développées de cette messe, l'*Offertoire* et l'*Agnus*, l'un et l'autre de toute beauté. Mais il semble bien aussi que d'autres parties viennent d'époques très différentes. L'intonation initiale et l'interlude instrumental de la dernière pièce, le *Vivat Rex in aeternum*, sonnent comme les « conduits » de Pérotin, dont ils ont la grandeur et la hardiesse encore barbares. L'analogie est frappante, et l'on peut, presque sûrement, les dater du XIIe, ou tout au moins du XIIIe siècle. Au contraire, le *Christe eleison* et le *Benedictus* sont d'une richesse polyphonique et d'une aisance contrapuntique qui les ferait attribuer à Josquin des Près ou à l'un des meilleurs parmi ses contemporains. Ce qui est merveilleux, c'est que, sans leur faire rien perdre de leur saveur particulière, Moulinié ait su fondre ces matériaux de provenance si diverse en un tout auquel il réussit à imprimer une unité de style extraordinaire. Sa messe est un monument grandiose, bien fait pour la cathédrale de Reims et les pompes du couronnement des rois. Mais tout cela qui est grand, garde une simplicité qui en rehausse encore la valeur. Et dans l'*Agnus* que Moulinié a développé au point d'en faire la pièce principale de sa messe, c'est la phrase implorante *dona nobis pacem* qui nous livre le meilleur de son art. Jamais prière n'a été traduite avec plus de ferveur que cette supplication de la foule au jour du sacre pour que le règne d'un souverain soit celui d'un prince pacifique, moins soucieux de conquêtes que du bonheur de son peuple.

On ne s'étonne point que cette messe ait été retenue pour le couronnement des rois : elle était digne de ce choix. Mais il est temps de réparer l'injuste oubli dont le nom de Moulinié demeure la victime.

René Dumesnil.

Jean-Sébastien Bach, par *André Fayol* (Editions du « Temps présent », Paris, 68, rue de Babylone, 80 p.). — Ce n'est qu'un tout petit volume, mais par cela même infiniment précieux, puisqu'il contient tout l'essentiel de ce que l'on doit savoir sur le *cantor*. Destiné à l'initiation de la jeunesse, il correspond exactement à cet objet, mais comme il est écrit par un artiste qui a su dominer cet immense sujet, il est d'une lecture profitable à ceux qui n'ont à en attendre que des vues originales, des réflexions toujours judicieuses et souvent profondes sur un maître dont le génie ne peut cesser de susciter des remarques propres à mieux le faire admirer.

Serge Lifar et le ballet contemporain, par *A. Schaikevitch*, préface de *Jean-Louis Vaudoyer* (Corrêa, 198 p., avec une sanguine d'Aristide Mayol). — Jean-Louis Vaudoyer présente l'auteur de ce volume, Anatole Schaïkevitch, comme un descendant de ces romantiques allemands pour lesquels, selon l'expression d'Edmond Jaloux «tout ce qui est visible n'est vrai qu'en fonction de l'invisible ». Et c'est bien ce qui ressort de l'étude que Schaïkevitch a consacrée à Serge Lifar et au ballet contemporain : certes Lifar y apparaît bien vivant, tel que le connaissent tous ceux qui l'ont approché; mais c'est aussi un personnage de conte fantastique qui circule dans ces pages, qui les anime. Il est vrai que l'existence de Lifar semble faite de réincarnations telles que les avatars de Vichnou. Romancer une telle vie est inutile : il suffit de la conter. Et il ne faut y ajouter que peu de chose pour faire de cette histoire une légende, puisque Lifar s'identifie à ses créations, à ses rôles.

Albert Roussel, by *Norman Demuth* (London, United Music Publishers, in-8°, 154 p.). — M. Norman Demuth, professeur de composition à la Royal Academy de Londres, s'est donné pour tâche de faire mieux connaître les musiciens français outre-Manche, et nous lui devons déjà de substantielles études sur Gounod, sur César Franck, sur Ravel. A celles-ci, qui font autorité, il vient d'ajouter un *Albert Roussel* dont on peut dire qu'il est un des meilleurs livres consacrés au compositeur de *Padmâvati*. Les analyses, illustrées d'exemples musicaux bien choisis, font de ce volume un guide précieux pour qui veut comprendre l'art de Roussel et ce qu'il a apporté de nouveau à la musique française.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

DEGUSTATION D'UN COCKTAIL. — On dirait que, depuis *Murder in the Cathedral*, T. S. Eliot a voulu mettre de plus en plus son théâtre à la portée du spectateur moyen. *The Family Reunion* contenait une donnée digne de l'antique et des passages de poésie encore très abstruse, mais dont le décor et les acteurs sont de notre temps. *The Cocktail Party*, comédie de salon jouée en 1949 à Edimbourg et à Brighton, puis à New York, et qui sort enfin en volume (à Londres, chez Faber), est écrite en vers tellement transparents, dans une langue tellement proche de la conversation; elle présente des personnages eux aussi tellement proches de nous, des problèmes nôtres à tel point, qu'on est d'abord de plain-pied avec l'œuvre et que, parti d'une scène de bavardage frivole, on est conduit par des degrés aisés vers des sommets qu'on est ravi de découvrir accessibles. Trop accessibles? Il faudrait être déformé par l'Eliot antérieur pour s'inquiéter de le voir devenu plus facile. Il y a d'ailleurs des obscurités dans

ces trois actes; mais dans le dessein, non dans le style, qui supporte les plus souples tensions du sentiment et de la pensée. Et la faveur qu'ils ont trouvée auprès d'un public américain qui n'avait pu tolérer la *Marguerite* d'Anouilh ne suffit pas à prouver que l'auteur soit en baisse.

Lavinia Chamberlayne a planté là son mari, Edward, aux prises avec des invités dont un inconnu qui, resté après le départ des autres, l'aide à comprendre qu'il ne peut se passer de sa femme et promet de la lui ramener. Edward, y voyant plus clair, choisit entre Lavinia et Celia, la jeune fille qui est sa maîtresse et dont il se sépare vers la fin du premier acte. L'intrigue, soutenue jusqu'ici par une surprise continuelle, l'est encore au second acte où l'hôte mystérieux, Sir Henry Harcourt-Reilly, reçoit successivement le ménage Chamberlayne et Celia dans son cabinet de grand médecin. Edward et Lavinia, confrontés ainsi à l'improviste chez l'homme dont ils attendaient la solution de leurs crises morales respectives, comprennent qu'elles n'en forment qu'une et qu'ils la résoudront en reprenant sans illusion, mais avec tolérance, la vie commune qu'ils allaient interrompre à nouveau. Celia, après son entretien avec Reilly, va se réorienter dans la retraite d'où elle sortira pour aller, membre d'un ordre hospitalier, mourir d'une mort terrible chez les sauvages. On apprend son martyre au cours du troisième acte où l'on voit Edward et Lavinia solidement réunis à hauteur d'existence moyenne. Ainsi les crises qui font l'objet de la pièce sont diversement dénouées.

Sur cette donnée quotidienne, la comédie reste dans le registre élevé d'une angoisse spirituelle éclaircie grâce à l'invention des deux consultations médico-morales. Cet éclaircissement, cette mise en ordre de consciences troublées, cette cure d'âmes qui mène tout vers une conclusion optimiste (apprendre à trouver sa place dans la vie et à se supporter soi-même) a dû séduire le public américain friand de traitements psychanalytiques, de religion pragmatique et de thaumaturgie, laquelle, disait Renan, entendue à la façon vulgaire, est synonyme de Providence. Il y a en Angleterre un précédent : *Dear Brutus* de James Barrie, où des ménages malheureux sont raccommodés grâce à l'intervention d'une espèce de sorcier. Barrie aurait pu écrire *The Cocktail Party* s'il avait eu les dons d'Eliot. Cette comédie est, si l'on peut dire, la plus « barrique » — ou barrienne? — du théâtre d'Eliot. Elle suppose comme celle de Barrie deux postulats. L'un psychologique : la capacité, chez l'homme moyen, de se convertir et de reprendre en main sa destinée. L'autre tech-

nique : la médiation d'un ou plusieurs meneurs de jeu, non tant *dii ex machina* que *managers*. *The Cocktail Party*, c'est la pièce de théâtre conduite par des directeurs comme doivent l'être, à en croire J. Burnham, les sociétés humaines de demain. Reilly est le Socrate d'une maïeutique d'âmes et d'intelligences; un Socrate plus dictateur, plus professeur et plus confesseur que le vrai, et qui fait prendre conscience à ses clients des différentes vocations où ils trouveront la paix.

C'est ici le côté indéniablement religieux de la pièce. Faut-il voir chez Reilly et les auxiliaires de son stratagème nécessaire une figure déguisée du prêtre? Je ne le pense pas. Néanmoins Reilly use de formules sacramentelles : « Allez en paix. Et faites votre salut avec diligence ». Même intention religieuse dans les toasts à répons qui tiennent lieu de prière pour les âmes malades (avant Eliot, le poète Auden avait eu récemment recours au même procédé). Même teinte religieuse dans l'optimisme sans dureté de cœur ni indifférence de la conclusion et dans la paix conquise par chacun selon sa vocation.

Vocation du bonheur terrestre pour les Chamberlayne, du martyre pour Celia, mais qui dans leur sincérité se valent et contribuent, sans distinction de mérite, à l'harmonie d'un monde divers. Dira-t-on que la crucifixion de Celia sur une fourmilière suscite chez les autres une édification un peu facile? Telles sont les voies de la Providence.

En revanche je ne vois nullement chez Celia, comme d'aucuns l'ont fait, de sens du péché. Elle est à certains égards d'une amoralité très franche : signe d'un appétit de vivre qui ne saurait se consommer que dans le don de soi le plus héroïque. Ce manque de moralité convenue est vitalité, donc gage de succès pour la pièce, ainsi que les passages comiques dont elle regorge : par exemple les deux époux découvrant que chacun est au courant de sa liaison dissimulée à l'autre avec une maladresse désarmante. Cette comédie de salon supérieure atteint, par la légèreté que l'auteur a su lui laisser sur un fond sérieux, le but qu'il assignait un jour à la poésie : « un amusement *pour distraire les honnêtes gens* ».

Jacques Vallette.

LIVRES.

Les fous du roi, par *R. P. Warren*, trad. Singer (Paris, Stock, 1950, 559 p., 630 fr.). — Il y a aux Etats-Unis un groupe d'universitaires du Sud qui sont en même temps écrivains, et dont Warren fait partie. Le présent roman mérite pleinement le prix Pulitzer, fort envié, qu'il reçut en 1947. C'est, vue par un collaborateur fidèle, l'histoire d'un aventurier politique sans scrupules, auquel le célèbre Huey Long, qui fut maître en Louisiane, a dû servir

de modèle. Œuvre puissante, et juste psychologiquement, car l'aventurier Stark n'est pas tout haïssable, et les dévouements qu'il suscite, même chez ceux qu'il trahit, s'expliquent. L'autre attrait principal du roman réside dans une excellente peinture de mœurs.

Le roman américain au XXe siècle, par *J. Simon* (Paris, Boivin, 1950, 200 p., 225 fr.). — Mise au point de toute sûreté sur un sujet à la mode. L'auteur, pour reconnaître ses dettes, n'en a pas moins fait œuvre personnelle. Plusieurs index utiles, dont un des titres français et des traductions des livres cités, et une bibliographie sommaire.

Formes du roman anglais de Dickens à Joyce, par *I. Simon* (Liége, Faculté de philosophie, 1949, 463 p., 200 fr. belges). — Cette étude considérable part de théories récentes sur la critique objective et subjective où les Français sont à l'honneur. Mme I. Simon distingue la forme organique et la forme abstraite du roman, et montre leurs combinaisons variées chez chacun des auteurs décrits. Elle distingue, au cours de plusieurs périodes, une forme générale de la fiction et la part de l'écrivain. Les critiques qu'elle a lus sont fondus dans son travail, non plaqués. Ses abondantes analyses ajoutent, par leur attrait, aux mérites de son livre.

Oscar Wilde et le clan Douglas, par *Lord Queensberry* et *P. Colson*, trad. Castier (Paris, Arts et métiers graphiques, 1950, 207 p.). — Tous ceux qu'intéresse la tragédie de Wilde trouveront de nouvelles lumières dans cet exposé dont le corps est fait de documents, surtout des lettres, inédits ou difficilement accessibles.

Les orages du cœur, par *E. Brontë*, trad. Best (Paris, Seghers, 1950, 50 p.). — Pour traduire en vers mesurés ce choix de poèmes, il fallait une parfaite pratique des poésies anglaise et française, des dons de styliste puisés à cette dernière source, une sympathie profonde avec l'auteur, et un labeur d'une exigence exceptionnelle. Toutes ces qualités doivent attirer à Mrs. Best de nombreux lecteurs et susciter leur gratitude.

Poems of R. Burns, ed. *Brander* (Oxford Univ. Press, 1950, 356 p., 4/). — On sera heureux de lire en un volume de poche et bon marché ce choix abondant d'œuvres d'un grand poète, précédé d'une introduction et accompagné de copieuses notes explicatives.

England in the 18th Century, by *J. H. Plumb* (224 p.). **England in the 19th Century**, by *D. Thomson* (251 p.). Chac. : Pelican, 1950, 1/6. — Ces second et troisième volumes de la Pelican History of England en suivent le dessein général : l'économie, la culture, la société y tiennent plus de place que la politique. Chacun divisé en trois phases, ils sont pleins de faits et d'idées et se lisent agréablement.

In the Midst of Life, by *A. Bierce* (London, Chatto, 1950, 250 p., 5/). — Longtemps épuisées, voici en édition bon marché ces nouvelles d'un réalisme minutieux, brutal même, et dont beaucoup sont des tours de force littéraires. On s'étonne que, divertissantes et écrites comme elles le sont, elles ne soient pas mieux connues.

The Winslow Boy, etc., by *T. Rattigan* (*Ib.*, Pan, 1950, 252 p., 2/). — Trois pièces, dont *Le français sans larmes* joué à Paris. Du *grand* théâtre? Non, mais « théâtre » quand même : amusant, parfois émouvant, rebondissant à l'improviste. Et de quoi enrichir votre argot R.A.F. le plus récent.

Ezra Pound, ed. by *P. Russell* (*Ib.*, Nevill, 1950, 268 p., 12/6). — Le jeune animateur de la revue *Nine* a écrit une pertinente introduction à ce volume pour lequel il a réuni deux générations de critiques anglais et américains. Voici, pour ses soixante-cinq ans, Pound examiné sous toutes les coutures, dans des essais parfois réimprimés, parfois inédits. Cela est commode, et convenable aussi : avant de juger Pound, il faut le connaître; ce livre, espérons-le, va le faire lire.

John Keats, by *E. Blunden* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1950, 37 p., 1/). — Excellente addition à la série signalée récemment : la biographie y est traitée dans ses rapports avec l'œuvre de façon à enclore une matière surprenante de densité dans ce petit volume.

Printed English, by *H. Jacob* (*Ib.*, Sylvan Press, 1950, 140 p., 8/6). — Causeries familières, agréables à lire, destinées aux étrangers comme aux Anglais, sur les principaux problèmes d'orthographe, de prononciation et de style. Méthode : examen de l'usage,

et conclusion par une règle autant que possible.

Everyman's Encyclopaedia, Vol. 9 and 10 (*Ib.*, Dent, 1950, chac. 822 p., 12/). — J'ai vagabondé avec grand plaisir dans ces derniers parus de la série déjà signalée, et dont il ne reste à paraître que deux volumes. Illustration parfois un peu pâle, mais à elle seule instructive. Diversité ingénieuse des articles, évidemment : c'est le rôle d'une encyclopédie. Des critiques? On peut toujours en faire; mais pareille entreprise ne se juge équitablement qu'en son tout, et celle-ci est remarquable. Je n'ai pas trouvé, sous *Marlowe*, l'hypothèse selon laquelle le poète aurait fait partie des services secrets. Les termes français sont parfois estropiés. Broutilles. Observons plutôt quelle place tient notre pays dans ces pages, et avec quelle sympathie il est traité.

Shakespeare's Tragedies, by *C. Leech* (*Ib.*, Chatto, 1950, 239 p., 12/6). — Le grand défaut de ces études sur le théâtre de la Renaissance anglaise est extérieur : il faut les lire très attentivement pour en discerner le propos de base, lequel n'est pas clairement annoncé. Mais il vaut la peine de les lire : elles font travailler l'esprit et suscitent la discussion comme tout ce qui est nouveau en pareille matière. Par exemple, on n'admettra pas sans résister l'idée du puritanisme de Shakespeare. Ce que dit l'auteur de la peinture, du style et de l'effet tragiques, du public sous les Stuart, du drame catholique et protestant, doit intéresser, de même que sa substitution de l'orgueil à la pitié d'Aristote.

Leinster, Munster and Connaught, by *F. O'Connor* (296 p.). **Derbyshire**, by *C. Porteous* (318 p.). (Chac. : *Ib.*, Hale, 1950, 49 phot., 1 carte, 15/). — Voici les deux derniers « County Books », toujours parfaitement présentés. Bonne surprise que d'y voir comprise l'Irlande du Sud, traitée avec sympathie; je n'ai pas trouvé d'omis un de ses fils, plus ou moins célèbres, sauf Burke — pourquoi? et pourquoi ne pas parler des Quakers de Castletown Roche? Ces reproches veulent donner du prix au reste. Le Derbyshire est raconté, encore plus que décrit, de façon à piquer notre curiosité de ses paysages (le nord est très beau), de ses habitants, de son esprit.

Adler's Place in Psychology, by *L. Way* (*Ib.*, Allen-Unwin, 1950, 334 p., 18/). — Sans être spécialiste, on peut éprouver beaucoup de sympathie pour les idées de ce grand dissident du freudisme, surtout parce qu'il ne donne pas toujours, plausiblement semble-t-il, un substratum organique à la psychologie, mais lui assigne aussi des racines familiales et sociales. Ses thèses sont présentées ici de façon claire et systématique, en deux parties où dominent respectivement la théorie et la pratique, et — ce pourrait être le plus grand mérite du livre — détachées sur un fond cohérent d'histoire des idées, de manière à faire comprendre comment Adler concilie et dépasse l'attitude mécaniste et l'attitude téléologique.

The Cambridge History of English Literature, Vol. II (*The End of the Middle Ages*, 439 p.) and III (*Renascence and Reformation*, 473 p.). Cambridge Univ. Press, 1949. — Le premier volume de cette réédition bon marché, sous petit format, texte sans appareil critique, de la plus ample et autorisée des histoires de la littérature anglaise, a été signalé. Voici les suivants, qui seront également bienvenus.

Law and Custom, by *Lord MacMillan* (Edinburgh, Nelson, 1949, 29 p.). — Admirable conférence qui place le profane au centre de l'esprit du droit anglais, avec un point de comparaison pris en Écosse. L'auteur illumine ainsi le tempérament d'une nation, et le montre qui évolue, puisqu'à son avis le droit écrit gagne actuellement en Angleterre autant que perd la coutume.

The Permanence of Yeats, ed. by *J. Hall* and *M. Steinmann* (New-York, Macmillan, 1950, 421 p., 5 dollars). — Très utile collection d'essais où Yeats est présenté sous tous ses aspects, et où sont examinés ses poèmes, ses pièces, ses autobiographies, et son livre ésotérique, *The Vision*. Les poètes et critiques illustres de notre âge se sont donné là rendez-vous. Si le *Mercure* avait reçu ce beau recueil un peu plus tôt, il aurait eu une place éminente dans notre chronique de novembre : qu'on l'y replace mentalement.

Livres reçus. — *Mildred Pierce*, par J. M. Cain, trad. Berritz (Paris, Gallimard, 1950, 372 p., 390 fr.).

REVUES.

L'Age nouveau, mai 1950. — Numéro spécial sur la Grande-Bretagne. Textes d'auteurs anglais connus. Plusieurs articles, dont un de G. A. Astre sur « les révélations de la jeune poésie ».

The New Statesman and Nation, 28.10-18.11.50. — Séries : En Italie (28.10 et 4.11). Etat de la France (4 et 18.11). Critiques de Mac Arthur; G. B. Shaw (11 et 18.11). — 28.10 : En Allemagne. L'avenir de Truman. En Autriche. G. Orwell. 4.11 : Savants et police. Travaillisme américain. Films pour enfants. Les héros de 48. 11.11 : Tyrannie du Pentagone. A Dublin. Tories et logement. Au Vietnam. Allemagne et réarmement. Anouilh. De Quincey. 18.11 : Le charbon. Elections aux E.-U. Fin de l'empire hollandais. En Alsace. Stevenson.

The Listener, 2-16.11. — Séries : Shaw; La nature de l'univers (2 et 9.11). « Reith Lectures »; L'esprit humain (2-16.11). — 2.11 : Avenir économique de l'Asie du S.-E. En Italie. Pour les études classiques. Les Seychelles. Emissions politiques. G. Moore. G. Orwell. 9.11 : En Chine. En Hollande. Un village français. La musique en Russie. Les oiseaux. Le romancier moderne. 16.11 : Elections aux E.-U. L'Indo-Chine. Relations humaines dans la société industrielle. Stevenson. La famille en U. R. S. S. L'homme sans Dieu? Uccello. Euripide.

The Poetry Review, Nov.-Déc. 1950. — Poèmes de Durrell, Gibson, Heath-Stubbs, L. Johnson, etc. Pèlerinage wordsworthien. Un poète canadien.

The Penguin New Writing, N° 40. — Poèmes, dont un de E. Sitwell. Nouvelles. Essais sur Hopkins, Orwell, Empson. On note avec regret que c'est la fin de cette revue d'une si belle tenue, et qui a rendu grand service aux lettres.

The Cornhill, Autumn 1950. — Une nouvelle. Poètes réhabilités. Une amitié victorienne (ill.). Au Sahara. Breughel le Vieux (ill.).

Nine, Summer 1950. — Poèmes, dont plusieurs traduits. Questionnaire poétique. Lettres d'Eliot, Pound, T. E. Lawrence. Le peintre Ayrton (ill.). Le langage du drame moderne. Une nouvelle. Poésie et freudisme.

The Dublin Magazine, Oct.-Dec. 1950. — Poèmes, dont un de P. Colum. Darley. L'Irlande et Blake. Pasternak.

Janus, N° 3, et *Id.*, N° 2. — Curieuse réunion de deux jeunes revues franco-américaines. Une nouvelle de Maupassant.

Mood, N° 24. — Consacré à Pound. Une lettre de Gourmont : le *Mercure*, d'après lui, veut permettre à ceux qui en valent la peine de dire franchement ce qu'ils pensent.

The Sewanee Review, Autumn 1950. — « Mon credo », par quatre critiques. Joyce et Yeats. Poèmes. Une nouvelle. Philosophie américaine d'aujourd'hui. Politique et puissance. Hommage à Matthiessen (récemment suicidé). Italie et E.-U.

The Sewanee review, Autumn 1950. — La philosophie de Wordsworth. La religion et les intellectuels. Un poème. Une nouvelle. La dernière comédie d'Eliot. Symbole, métaphore, mythe. L'âge de Proust.

The Hudson Review, Autumn 1950. — Les Indiens de Californie. Poèmes, dont un de D. Thomas, et un essai sur lui. La dernière comédie d'Eliot. Lettres brésiliennes.

Scottish Art and Letters, N° 5. — Congrès du Pen Club. Festival d'Edimbourg. Reproductions de peintres modernes, dont une très belle de D. Bain.

Music and Drama, 1950. — Consacré au festival d'Edimbourg.

J. V.

ITALIE

VITTORINI OU LA RECHERCHE D'UN STYLE. — Du groupe d'écrivains qui tiennent le haut du pavé, et de qui la maturation s'est produite entre 1938 et 1944, soit à l'un des moments les plus pathétiques de l'histoire de l'Italie (et ce disant j'essaie de définir des auteurs tels que Piovene, Pavese ou Vittorini, par opposition à un Moravia, leur contemporain, venu pourtant à maturité dix ans plus tôt, et de qui l'œuvre ne s'appareille pas à la leur), de ces écrivains, Elio Vittorini est le plus traduit, le plus apprécié en France. Non sans quelque injustice, estime-t-on dans son pays. En fait, il semble bien être celui qui convient le plus au goût français : mieux même que Piovene, le psychologue et le moraliste, mieux que Pavese, le conteur et le romancier, lui Vittorini, le styliste et l'artiste (en dépit de ses attitudes politiques).

Avec la publication de *l'Œillet rouge*, — chez Gallimard, dans une brillante traduction de Michel Arnaud, ainsi que *Conversation en Sicile*, *Les hommes et les autres*, *Le Simplon fait un clin d'œil au Fréjus*, — le lecteur dispose de toutes les clefs de la personnalité de Vittorini. Ce roman de jeunesse (1933-1935) est important; plus encore l'est sa postface, sorte de point fait par l'auteur à la fin de 1947, et où il esquisse une perspective de son œuvre des débuts à aujourd'hui. De fait, on y trouve déjà une allusion à son dernier livre, *Le Donne di Messina*, paru voilà un an (édit. Bompiani, à Milan).

Plus que ses autres œuvres de début, — les contes de *Petite bourgeoisie* (1931 : en français aux Editions Marin) ou le récit d'un voyage en Sardaigne (1934), — *l'Œillet rouge* est donc révélateur du Vittorini de base, si je puis dire, et de sa matière première. Il s'agit des amours et débats de quelques lycéens vers 1924, en Sicile, au temps de l'assassinat de Matteotti et des vrais commencements de la dictature mussolinienne. A travers ce que ce livre a de juvénilement filandreux, on distingue les composantes originelles de l'écrivain : sicilianisme, c'est-à-dire sensualité et sentimentalité mêlées; paradis enfantins auxquels s'oppose l'aspiration vers la virilité; et cette aspiration s'exprime déjà par le thème du meurtre qui *fait* l'homme. Malgré cette volonté de puissance, on croit comprendre que la victoire demeurera au poète enfant, par delà ses accès d'enfant technicien, d'enfant juge, d'enfant assassin...

Tel étant Vittorini au départ, — et, faut-il ajouter, un romancier de peu de relief, inégal et prolixe, rappelant dans ses meilleurs moments les féeries sexuelles d'un Quarantotti-Gambini, peut-être hanté par des souvenirs de Larbaud : détail curieux, une comparse de l'*Œillet rouge* s'appelle Fermina, prénom nullement en usage en Italie... — la lecture de la postface nous éclaire sur l'évolution de l'écrivain, et le rôle tenu dans cette évolution par un voyage à Milan (d'où date peut-être l'adhésion de Vittorini à l'idéal communiste, ainsi que par l'attraction exercée par cette ville ouvrière et industrielle, son snobisme polytechnicien), ses difficultés avec la censure fasciste (qui se trouvent à l'origine de son style allusif : dire sans dire est un principe qui vaut aussi bien à l'égard des censures que de l'expression artistique), son souci de retrouver le vrai *tempo* du roman (et le rapprochement qu'il établit entre roman et opéra est ingénieux : ici, superstructure de la musique, là, superstructure de la poésie; sauf qu'on pourrait soutenir le contraire, et d'ailleurs que Vittorini lui-même, quoi qu'il prétende, n'a rien du romancier, comme on le dira plus loin).

Si l'on ajoute à ces composantes déjà nombreuses et diverses, d'autres faits purement extérieurs, la fréquentation assidue d'écrivains américains du genre Faulkner ou Dos Passos, ou une influence latente et peut-être indéfinie du cinématographe (le recours constant au dialogue est typique), on arrivera à cerner cette personnalité singulièrement originale, mais qui est surtout de forme, de tension, de comportement, comme eût dit jadis Benjamin Crémieux: l'auteur de *Conversation en Sicile* (1937), épopée du mécontentement et de la pauvreté dans l'île, premier essai d'un style pré-fabriqué, *Les hommes et les autres* (1945), épopée de la résistance à Milan, *Le Simplon fait un clin d'œil au Fréjus* (1947), épopée de la misère ouvrière, enfin *Le Donne di Messina*, épopée de la reconstruction, du rachat, du désaxement, entre 1944 et 1946, dans les campagnes.

Ce mot d'épopée n'est pas mis là par goût de la pompe : il permet d'insister sur le caractère absolument poétique du prosateur qu'est Vittorini. Poésie épique et chorale : pas de personnages concrets, individuels, vivants, mais des héros théoriques, des interprètes sans visage, des entités sans chair, — si bien que les interventions de l'auteur lui-même dans *Les hommes et les autres* ne détruisent pas une « illusion romanesque » qui n'existe pas... Cela vient sans doute de certaine difficulté à sortir de soi et à toucher le monde extérieur; et son œuvre témoigne d'une lutte constante pour éveiller une inspiration généreuse, qui

nourrit le sentiment de la réussite, et que Vittorini ne semble reconnaître que dans *Conversation en Sicile* et *Le Simplon cligne de l'œil au Fréjus*, effectivement ses meilleures œuvres.

Autres remarques significatives : *Conversation en Sicile* et *le Simplon* sont les livres de Vittorini où tient la plus grande place son curieux mythe du père faiblard et du grand-père fabuleux et puissant, mais où n'apparaît guère son complexe du meurtre, du meurtre qui *fait* les hommes; ils sont par ailleurs les plus courts, du format des longues nouvelles, et les plus centrés, — or Vittorini n'est bon que dans le ramassé, le schématique. Témoin son dernier *Donne di Messina*, roman composé de trois beaux récits mal amalgamés (le village ressuscité, le fasciste repenti, le vieillard errant à la recherche de sa fille), en cinq cents pages où l'on en trouve au moins une centaine de trop...

Ecrivain quand même passionnant. Sa création d'un langage coïncidant à la fois avec sa volonté de poésie et le parler des classes qu'il s'efforce d'interpréter rappelle la tentative analogue de C. F. Ramuz : comme chez ce dernier, des répétitions constantes, l'incantation par le rythme et la phrase, la rumination. Mais, pas plus que Ramuz n'avait pour lecteurs les paysans vaudois de qui il stylisait le débit, Vittorini n'a pour lecteurs les cheminots italiens; son public est fait de connaisseurs, sensibles à un art raffiné, un art de forme, un art aussi peu prolétarien ou américain que possible, — ou même sartrien, car cette hantise du style, caractéristique des jeunes littérateurs italiens, ne se retrouve certes pas chez la plupart de leurs contemporains et confrères français.

Nino Frank.

Pour l'amour d'un samouraï, par *Pierre Pascal* (Editions Diamante, à Rome). — Soixante-dix-huit outas et haï-kaïs accouplés et rimés, qu'inspire le hara-kiri d'un ami japonais. L'auteur a failli les intituler « Soixante-dix-huit gouttes de rosée pour la soif d'un samouraï détruit », — voilà pour le style — et il les fait suivre de cent pages de commentaire, et d'un commentaire de ce commentaire, en français et en traduction italienne, — voilà pour l'importance qu'il attache à ses écrits. Cette poésie témoignant de la récurrence du vieux paludisme d'annunzien est au demeurant parfaitement inoffensive, — sauf pour les mouches, si l'on en croit ce haï-kaï :

Que sais-je de toi,
Mouche que guette mon doigt?
Que sais-je de moi?

Le quadrille des masques, par *Alberto Moravia* (Gallimard). — Cette fantaisie passablement cruelle ne ressemble guère à ce que Moravia publie d'ordinaire : il s'agit d'une « américo-latinade » — sorte de journée des dupes dans un pays de convention, où figurent un dictateur timide et honnête, une vieille duchesse et une jeune marquise, aussi garces l'une que l'autre, un agent provocateur trop rusé et d'autres comparses, parmi lesquels le seul personnage un peu honnête de l'affaire, qui est l'idiot du village... Composée d'une série d'épisodes se succédant par des enchaînements presque cinémato-

graphiques, cette noire bluette ne présente qu'un intérêt : écrite au temps de Mussolini, elle a failli coûter cher à Moravia. La traduction de Viviana Pâques et Armand Pierhal enjolive bougrement le style du texte original.

Le grain sous la neige, par *Ignazio Silone* (Grasset). — Voici, dans une édition définitive et intégrale (et dans l'excellente traduction de Jean-Paul Samson), la suite et la fin dramatique des aventures en l'Italie mussolinienne — et plus exactement dans les montagnes des Abruzzes — de Pietro Spina, le héros de *Le pain et le vin*. Facile et diffus, parfois trop, ce roman est peut-être le plus riche des ouvrages antifascistes de Silone : c'est que l'on y retrouve bien la verve satirique de *Fontamara*, la plénitude morale de *Le pain et le vin*, mais aussi quelque chose qui dépasse la polémique politique, et qui permet de parler de l'*écrivain* Silone, romancier par moments tolstoïen de l'antique pays des *cafoni*.

Racine, par *Italo Siciliano* (Edit. Cedam, à Padoue). — Une étude cursive, mais extrêmement sérieuse, sur la vie et les œuvres de Racine. L'auteur n'est pas toujours d'accord avec François Mauriac ou avec Jean Giraudoux, entre autres devanciers, mais il sait bien (et le dit) que chacun voit à sa manière le plus psychologique et musical — donc changeant — des poètes tragiques... Le *Racine* de M. Siciliano nous vient de l'université, il n'en est pas moins plausible.

La culture italienne, par *Maria Brandon-Albini* (André Bonne). — Bien ambitieux, ce panorama en moins de quatre cents pages de l'histoire et des lettres italiennes, depuis les invasions barbares jusqu'à aujourd'hui. C'est trop (et d'ailleurs bien flou) pour une vue cavalière; pas assez pour une étude complète, où musique, arts plastiques, droit, vie pontificale eussent dû trouver leur place. Mais si l'on tient ce livre pour un aide-mémoire, il sera précieux : l'information de l'auteur est en effet vaste, ses résumés précis et sensés. Du moins en ce qui concerne le passé — un passé imposant, il est vrai. Pour le présent, c'est autre chose; l'on y mélange vraiment trop, et bien prolixement, serviettes et torchons.

Vita di mio marito (Vie de mon mari), par *Livia Veneziani-Svevo* (Edit. Zibaldone, Trieste). — Mme Svevo a rassemblé en ce petit livre (rédigé avec l'aide de Lina Galli), d'émouvants souvenirs sur son mari, Italo Svevo, le dernier grand écrivain italien. Tous ceux qui ont aimé *Zéno* et ses autres livres, retrouveront à travers ce simple récit d'une vie conjugale l'extraordinaire qualité humaine qui caractérisait Svevo. Aux nombreuses (et savoureuses) lettres inédites de ce dernier, sont joints des messages de Valery Larbaud, de Benjamin Crémieux, et surtout de James Joyce, de qui Mme Svevo rappelle la jeunesse passée à Trieste.

La luna e i falò (La lune et les feux), par *Cesare Pavese* (Edit. Einaudi, à Turin). — Le dernier livre publié par l'écrivain italien de qui il a été parlé ici-même en juillet passé, et qui s'est tué récemment en des circonstances qui amènent à évoquer les suicides d'Essenine et de Majakovski. (Cesare Pavese était communiste.) Ce récit n'est pas ce que Pavese a écrit de meilleur, admirable par la forme mais flottant par son contenu : il s'agit d'un émigrant qui revient d'Amérique, enrichi, et s'efforce en vain de retrouver dans son village natal — et dans l'Italie foncièrement troublée de nos jours — les vérités de sa jeunesse, et de la vie... Or la fin de Pavese donne à ce livre imparfait une signification bouleversante, et peut-être son éclairage secret.

Letterature Moderne (Edit. Malfasi, à Milan). — Dirigée par Francesco Flora, critique italien des plus distingués, cette revue de littératures comparées est publiée par les soins de la plus importante école de hautes études commerciales de la Péninsule... Ce qui tend à prouver que l'Italie demeure la patrie des Muses. Le premier numéro s'ouvre par une courte étude de Benedetto Croce sur *Le songe de Poliphile*, étude qui s'accompagne de souvenirs de Fausto Niccolini sur l'illustre philosophe napolitain. Mais on y trouvera aussi d'autres auteurs et sujets, notamment un essai de Fernand Baldensperger sur le concept de « bourgeois » à travers les âges, et un texte discutable mais attachant de Mario Bonfantini sur Stendhal — Stendhal vu comme poète plutôt que romancier, et audacieusement rapproché de Leopardi.

Les purs de cœur, par *Marino Moretti* (Albin Michel). — Voici la Romagne douceâtre et tératologique de Moretti, espèce d'Henry Bor-

deaux italien, un Henry Bordeaux qui se souviendrait d'avoir écrit à ses débuts, il y a une quarantaine d'années, des poèmes à la manière de *Toi et moi...* Pourquoi traduire à la lettre le titre italien et ne pas se contenter d'un plus correct « les cœurs purs »? Pourquoi rester fidèle à la fadeur, à la pauvreté même du style original, l'accentuer par des *...sans s'attendre à ce que celle-ci l'invitât à s'asseoir?* Pourquoi écrire, dans la préface, à propos de ce livre, que *Moretti peut être très grand*, alors que cet écrivain fait figure, depuis cinq ou six lustres, d'Henry Bordeaux ou même de Delly italien? Tout cela dit, reconnaissons que Moretti est un narrateur consciencieux; l'histoire de sa Mme Fortunée et fils, fort typique de sa manière; et la traduction de Juliette Bertrand, indiscutablement honnête.

Le bel Antonio, par *Vitaliano Brancati* (Laffont). — *Il mit une cravate noire dont la pâleur de son visage prit un sérieux d'un autre temps...* Singulière ellipse. Et encore : *Les lorgnettes des jeunes filles mettaient au point sur la tête du jeune homme...* De ce qu'une traduction quelque peu hâtive (par Armand Pierhal) aggrave le cas d'une écriture savoureuse mais lâche, volontiers copieuse, il ne faut pas conclure que ce roman manque de qualité. Bien au contraire, c'est une « sotie » fort pittoresque. On y expose un cas de babilanisme, comme disait Stendhal, en même temps que l'on y décrit la vie de province, au temps du fascisme. Les deux sujets paraissent souvent mal amalgamés, et il arrive que les changements de ton surprennent, car l'auteur passe avec une brusquerie extraordinaire du cocasse au psychologique, de la polémique politique au lyrisme. N'empêche que ce livre est des plus phosphorescents qu'on ait faits depuis dix ans en Italie, et qu'un Pirandello eût aimé cette Sicile volcanique, excentrique et pathétique.

L'orologio (La montre), par *Carlo Levi* (Edit. Einaudi, à Turin). — L'ennemi de Carlo Levi est l'épithète : au troisième alinéa de son livre, on en compte une vingtaine en dix lignes... C'est un défaut de peintre, et de peintre italien. A part cela, ce gros livre, — récit picaresque, vide-poches, poème épique en prose, ce qu'on voudra — n'est guère indigne du *Christ s'est arrêté à Eboli.* Par la description minutieuse de trois journées quelconques de sa vie, à Rome et à Naples, en 1945, Levi trouve le moyen de fixer l'image du pays, encore à l'époque des décombres, mais passant déjà des grands espoirs de la Libération aux déceptions d'une révolution manquée. Savoureux et poignant, inégal aussi, ce livre vaut par sa générosité ainsi que par ses références à une période déterminée, mais surtout par les peintures que l'auteur donne d'une ville figée dans une sorte de vérité mythique. On reconnait là une des qualités du *Christ s'est arrêté à Eboli;* ce qui tendrait à prouver que — captivité ou liberté, village primitif ou ville capitale — peu importent le cadre et l'époque, seule compte la vision de Carlo Levi...

Civiltà delle lettere, par *Luciano Anceschi* (Instituto Editoriale Italiano, à Milan). — Trois essais d'une rigueur et d'une densite rares sur le sentiment actuel de Pétrarque, sur Domenico Bartoli et sa conception du style, sur la formation de G. B. Vico et de sa doctrine. La manière de Luciano Anceschi est celle d'un épigone de « La Ronda », au reste parfaitement au courant des mouvements de pensée les plus récents. De ces études, il se dégage une foi communicative en la permanence d'un humanisme ailé. — N. F.

HISTOIRE

LE CABINET NOIR (1). — Tout le monde sait et admet — depuis l'expérience récente de deux guerres — que pendant les périodes d'hostilités, le courrier privé est soumis à la censure dans l'intérêt supérieur de la Défense Nationale. Mais, en dehors

(1) Eugène Vaillé, conservateur du Musée postal, *Le Cabinet Noir*, 1 vol. in-8° de 411 pages (Presses universitaires de France).

de ces circonstances exceptionnelles, tout le monde admet aussi que le secret de la correspondance doit rester inviolé. En supposant qu'il en soit ainsi, on doit reconnaître qu'il en fut différemment pendant tout le cours de l'histoire. Tous les régimes autoritaires eurent un bureau du secret, un cabinet noir.

M. Eugène Vaillé, historien des postes et conservateur du musée postal, a entrepris l'histoire détaillée du *Cabinet noir*. Il y avait à cela deux difficultés primordiales, c'est que les divers régimes qui eurent un « bureau du secret » ne l'avouèrent jamais et proclamèrent toujours l'inviolabilité des courriers. Le système fonctionnait donc en fait, mais non en droit; aucun texte n'en définissait l'organisation et la marche; tout y était empirique et les archives sur ce point ne peuvent donc nous être d'aucun secours (d'ailleurs les papiers du bureau du secret furent très vraisemblablement brûlés au début de la Révolution). Faute d'une documentation de principe sur l'affaire et dans l'impossibilité où il était d'établir l'histoire du cabinet noir du dedans, M. Eugène Vaillé devait l'entreprendre par le dehors, c'est-à-dire relever dans les témoignages, mémoires et correspondances d'une part, dans les archives d'autre part, toutes les traces, toutes les plaintes qui subsistent à propos de la surveillance des lettres et éventuellement les noms des responsables et l'histoire de leurs méthodes.

Mais alors, se dressait la seconde difficulté, heureusement surmontable, à l'encontre de la première : il fallait, pour que l'enquête fût probante, qu'elle fût extrêmement étendue dans le temps et dans l'espace. Il fallait, en un mot, consulter, sinon toutes, du moins une grande partie des archives locales, étendre les recherches sur tout le cours de l'histoire de France. Cette enquête minutieuse et quasi infinie, c'est le succès de M. Eugène Vaillé de l'avoir menée à bien. Les trois quarts des milliers de documents qu'il produit sont inédits et se recoupent entre eux et avec les témoignages privés. On ne peut qu'admirer ce patient et intelligent travail de documentation qui renouvelle d'un seul coup le sujet.

De cet amas de fiches, M. Eugène Vaillé a tiré un gros volume qui est d'abord un répertoire chronologique de la question, à propos de laquelle on ne pourra plus se dispenser de le consulter. Pour le lecteur curieux, le livre n'échappe pas à quelque monotonie; ces milliers d'exemples de lettres interceptées, qu'il était, je le veux bien, indispensable de citer pour montrer la pérennité du système, sont tellement semblables, sous tous les régimes successifs, que l'attention finit par se lasser. D'autant plus que

M. E. Vaillé n'a nullement cherché les agréments du style. Quelques incorrections répétées provoquent même un certain agacement : pourquoi notre historien utilise-t-il à maintes reprises la locution vicieuse *malgré que?* Vétilles, je le veux bien et qui n'enlèvent rien à l'importance de l'ouvrage, mais qui ne contribuent pas à en rendre la lecture aisée et agréable.

Ces réserves faites, on ne peut que louer encore une fois la richesse de renseignements nouveaux fournis par l'auteur. Il est remonté bien au delà de l'institution du service public des postes, et même jusqu'à l'antiquité. Cicéron se plaignait déjà de l'insécurité du courrier. Par la ruse ou par la force, on saisissait les papiers dont on soupçonnait l'importance. Pendant tout le moyen âge, il en fut de même.

La surveillance devint systématique dès que Richelieu créa la poste aux lettres et en confia la surintendance à Arnoul de Nouveau. Plus besoin désormais de guetter et de poursuivre les courriers sur toutes les routes de France, l'administration avait en main tout le courrier des personnes privées et publiques. Couverts par la raison d'Etat, les ministres n'avaient plus qu'à y puiser. C'est ce qu'ils continuèrent de faire toujours, tout en proclamant le principe sacrosaint de l'inviolabilité des lettres. C'est Voltaire qui, une fois de plus, exprima la vérité dans une boutade. Selon lui, le ministre « qui a eu le département des postes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu besoin de savoir ce qu'elles contenaient ». Louvois ne fut pas, quoiqu'en dise Saint-Simon, l'inventeur du cabinet noir, mais il le perfectionna, en le mettant d'ailleurs au service du roi. Quand il en était besoin, il faisait encore voler les courriers sur les routes ou, s'il estimait qu'un retard était suffisant, il envoyait à Lyon le paquet de Dijon et réciproquement. Les lettres de la princesse Palatine et de Mme de Sévigné sont remplies de plaintes à cet égard; plus d'une fois la marquise supplie dans ses missives le bureau du secret de les recacheter et de les réexpédier après lecture. Par d'habiles recoupements, M. Eugène Vaillé arrive à établir comment fonctionnait ce service qu'on appelait pudiquement le « bureau du dedans ». C'est au ministre Dubois que revient, semble-t-il, le triste mérite d'avoir étendu le champ d'activité du cabinet noir et d'avoir ajouté à la prospection du domaine politique une injustifiable curiosité à l'égard des affaires personnelles ou des scandales particuliers. Ainsi, tous les jours, le Régent, puis Louis XV, eurent-ils leur ration de ragots et de potins. Un service dont la justification était l'intérêt du pays se transformait en une officine de basse police.

La Révolution condamna solennellement cette institution des tyrans, supprima le cabinet noir, inscrivit la liberté de communication des pensées dans la Déclaration des droits de l'homme et continua, toujours dans l'intérêt supérieur du pays, à décacheter les lettres, pour découvrir les desseins secrets des émigrés ou des suspects. Des comités de surveillance des lettres furent institués en province. C'était multiplier à l'infini les droits des autorités locales constituées « et quelquefois non constituées », dit sévèrement Carnot dans un de ses rapports.

Le Directoire reconstitue officiellement le bureau du secret et l'on n'est guère étonné d'y voir travailler Restif de la Bretonne. Napoléon en confie la direction à Lavalette, qui viole tout le courrier de la famille impériale, des opposants, telle Mme de Staël, et naturellement des souverains et ambassadeurs étrangers. La Restauration utilise le même organisme, confié au comte Beugnot : les papiers du cabinet noir de cette époque ont fourni de savoureuses chroniques à Ernest Daudet. Après une brève éclipse sous la IIe République, le bureau du secret redevient florissant sous le Second Empire. Il faut bien savoir ce que pense et dit l'opposition. Victor Hugo, en exil, avait fait imprimer sur ses enveloppes le texte de l'article du code pénal qui punit la violation des correspondances. Parfois, il portait sur ses adresses la mention : « Affaires de famille, inutile de lire », ce qui, bien entendu, n'empêchait pas les décacheteurs officiels de poursuivre leur besogne.

Tous les régimes ont donc accusé leurs prédécesseurs et ont agi comme eux. M. Eugène Vaillé, pudiquement, arrête son enquête à 1870 et, pour l'époque suivante se défend d'y aller voir de trop près. Il signale cependant aux archives nationales, qui contiennent tant de lettres saisies aux diverses époques, une copie de lettres interceptées de l'évêque d'Angers au Recteur des facultés catholiques d'Angers (1875-1882) et une lettre-circulaire du comte de Paris en 1888. Faute de documents, jetons donc un voile pudique sur les indiscrétions de la police postale, sous les IIIe et IVe Républiques. Mais ne nous faisons pas trop d'illusion et ne traitons pas de visionnaires les gens qui parlent naïvement des tables d'écoute...

Georges Mongrédien.

A travers l'Histoire du Moyen Age, par *Louis Halphen*, 1 vol. gr. in-8° de 352 p., 800 fr. (Presses universitaires de France). — Les amis et disciples de L. Halphen se proposaient d'offrir au maître un volume de *Mélanges* en témoignage de leur affectueuse admiration, à l'occasion de sa mise à la retraite après une belle carrière de professeur aux Facultés de Bordeaux et de Paris et de directeur

à l'Ecole des Hautes Etudes à la Sorbonne. Ils l'avaient averti de leur dessein et il s'en était montré très touché. Il n'aura pas eu la joie de tenir entre ses mains ce volume, encore sous presse. Une mort subite nous l'a enlevé le 7 octobre dernier. Il a eu du moins la satisfaction de voir paraître, à la veille de sa fin, sous le titre *A travers l'Histoire du Moyen Age*, un recueil d'une trentaine de mémoires publiés par lui en divers périodiques français et étrangers, mémoires dont beaucoup étaient devenus introuvables. Ce n'est pas sans danger qu'un auteur laisse paraître un ouvrage de ce genre, surtout quand sa carrière scientifique a été de longue durée. Les plus anciens travaux risquent de paraître périmés quand ils reparaissent en volume. Rien de pareil n'était à craindre. L. Halphen a fait preuve d'un esprit critique si avisé que rien ne semble vieilli.

Quelle que soit la variété des sujets et leur importance, ils ne sauraient à eux seuls rendre compte de la fécondité du maître. Laissant de côté les travaux de pure érudition, tels que les éditions d'annales et de diplômes de rois carolingiens, il importe de rappeler qu'il s'intéressa tout d'abord à l'histoire de Paris (*Paris sous les premiers Capétiens*), à l'histoire de Rome — il fut membre de l'Ecole française, d'où son livre sur l'*Organisation municipale de Rome*. L'histoire de la période carolingienne retint son attention pendant toute sa carrière. Son ouvrage *Charlemagne et la dissolution de l'Empire* a été apprécié ici même (*Mercure de France*, juillet 1947). Mais sa notoriété auprès du public cultivé est due aux deux ouvrages qu'il fit paraître dans la collection qu'il avait fondée avec Ph. Sagnac, *Peuples et Civilisations*. Le premier, intitulé *Les Barbares*, met en lumière une idée qui lui était chère, l'influence de l'Asie sur l'Europe, dont l'histoire lui apparaît à certains moments comme un prolongement de l'histoire de l'Asie. Le second, *L'Essor de l'Europe*, peut-être supérieur encore, traite de la période qui s'étend du XIIe au XVe siècle. Il fonda également, sous le titre *Les Classiques de l'Histoire de France*, une collection de documents d'ordre annalistique accompagnés d'une traduction française. La conscience de sa responsabilité lui faisait revoir de très près textes, traduction, notes, etc. Il déployait dans sa tâche de professeur les mêmes qualités d'acribie qui formaient la caractéristique de son enseignement. Enfin il eut à cœur d'éclairer les débutants dans les études historiques en leur signalant les grands recueils et répertoires, sans la connaissance desquels ils risqueraient de s'égarer et de perdre leur temps; ce fut le *Guide de l'étudiant d'histoire du Moyen Age* (pour lequel son disciple préféré J.-B. Mahn lui avait prêté son concours).

En la personne de L. Halphen, les études historiques perdent un érudit et un historien de grande classe. — FERDINAND LOT.

Camisards et dragons du Roi, par *Agnès de la Gorse*, 1 vol. in-8° de 363 pages (Albin Michel). — Tout d'abord, un livre excellemment écrit, ce qui vaut d'être signalé; mais aussi une histoire détaillée de la persécution contre les huguenots, de la rébellion, de la répression, des scènes affreuses où, pour leur foi divergente, catholiques et protestants se muèrent en bourreaux et en martyrs. L'auteur a dépouillé les archives locales et les livres de raison qui lui ont permis d'ajouter à la documentation générale fournie par les sources imprimées, mille détails pris sur le vif. Jean Cavalier et bien d'autres fanatiques sont évoqués, dans le décor rougeoyant des incendies et des meurtres. La dernière des guerres de religion est ici restituée dans toute son horreur. — G. M.

Louis XIV et l'Europe, par *Louis André*, 1 vol. in-8°, de XXIX-395 p. (L'Evolution de l'Humanité, n° 64, Albin Michel). — C'est le regretté Georges Pagès qui devait écrire ce livre; confié par M. Henri Berr à M. Louis André, auteur de l'admirable recueil des *Sources de l'Histoire de France au XVIIe siècle*, il paraît après la mort de son auteur. Son nom dispense de louer la prodigieuse connaissance des sources les plus variées; c'est à une étude serrée de la psychologie du roi que M. Louis André a demandé l'explication de sa politique étrangère. Le plan, qui ne pouvait être que chronologique, assure une très grande clarté à l'ouvrage, qui se présente dans l'ensemble comme une justification de l'action de Louis XIV. Si l'amour de la gloire et du faste militaire l'entraîne trop souvent à la guerre — il en exprimera le regret sur son lit de mort — il ne cesse de négocier, même pendant les hostilités, voulant toujours, à l'imitation des grands esprits de son siècle, « se laisser guider par la raison ». — G. M.

Napoléon, publication de la nouvelle Académie Napoléon. — Cette nouvelle académie, qui prend la suite de la société des Etudes Napoléoniennes, dont la revue a disparu en 1940, publie des fascicules mensuels sur Napoléon et son époque, dont certains sont consacrés à un sujet particulier, tel Napoléon à Malmaison. C'est une revue agréablement illustrée, destinée au grand public et qui publie de courts articles variés. Espérons qu'elle en viendra bientôt à la publication de documents inédits ou peu connus et examinera quelques-uns des mille problèmes de la vie et de l'histoire de Napoléon qui restent encore sans solution. — G. M.

Les Grandes heures de Saint-Germain-en-Laye, par *Bernard Nabonne*, 1 vol. in-8° de 260 pages (Sfelt). — Ce n'est point une histoire du château, mais une véritable chronique de ses « Grandes heures »; les plus brillantes se placent sous les règnes de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV qui, avant Versailles, marqua toujours une préférence pour Saint-Germain et son admirable terrasse, dont Le Nôtre recréa les pentes. Parsemé d'anecdotes, riche en citations contemporaines, l'ouvrage se lit agréablement; la conscience de l'auteur en fait en même temps un très exact exposé où l'on peut, d'une manière agréable, repasser son histoire de France. — G. M.

La curieuse aventure des boulevards extérieurs, par *Jean Valmy-Baysse*, 1 vol. in-8° de 522 pages (Albin Michel). — Il y a dans ce livre deux parties et deux manières; la première est consacrée à l'histoire de la construction de l'enceinte des Fermiers Généraux. M. Jean Valmy-Baysse l'a étudiée très consciencieusement et la conte très minutieusement, non sans parfois quelque longueur; mais la seconde partie, qui évoque les différents aspects de la vie des boulevards qui n'ont plus d'« extérieurs » que le nom, déborde de vie; c'est une chronique animée où l'auteur a su mêler les sources livresques à ses souvenirs personnels de vieux parisien. Théâtre, réjouissances populaires, tableaux d'histoire, scènes de la vie galante, misère de la pègre, vie de bohème des artistes, tout cela est évoqué avec un foisonnement de détails, de précisions et d'anecdotes qui étonnent et ravissent l'amateur d'histoire parisienne. — G. M.

Histoire des ordres religieux, par *Henry-Marc Bonnet*, 1 vol. in-16 de 136 p. (Presses universitaires de France, collection « Que sais-je? »). — Survoler vingt siècles d'histoire, c'est un peu une gageure. Si beaucoup de détails sont délibérément sacrifiés, les grandes lignes sont bien dégagées : jusqu'au XIIIe siècle, prédominance dans le monachisme de l'idée de retraite; du XIIIe au XVe siècle, de l'idée de pauvreté; à partir du XVe siècle, du souci de l'apostolat. Au point de vue organisation, substitution à l'époque moderne de la congrégation à l'ordre, au sens strict du mot, pour les nouvelles fondations religieuses. La mise au point, même dans le détail, est faite avec clarté et exactitude. Renvois à une très sommaire bibliographie (où il eût été bon de citer l'ouvrage de J.-B. Mahn sur l'*Ordre cistercien*).

En fin de volume, un utile tableau de la situation actuelle des ordres, d'après l'*Annuaire pontifical* de 1948. — M. MAHN.

Le Prince Jules de Polignac, ministre de Charles X (1780-1847), par *P. Robin-Harmel*, 1 vol. in-8° carré de 295 p., 485 fr. (Aubanel. En dépôt à la Librairie Paillard, 1, place Alphonse-Deville, Paris). — Livre posthume qui représente un loyal essai de réhabilitation de celui qu'on a souvent rendu responsable de la Révolution de 1830. La personnalité de Polignac apparaît comme plus complexe que le portrait un peu ridicule qu'en ont tracé ses adversaires (ainsi la légende des apparitions de la Sainte Vierge, alors que, sincère converti, le Prince reste un esprit de tournure rationaliste; il était aussi, nous dit-on — et ses *Etudes* en font foi — un partisan résolu de la monarchie constitutionnelle).

En tout cas, il restera à l'actif de Polignac d'avoir poussé à l'expédition d'Alger, — dernier cadeau des Bourbons au peuple français.

L'ouvrage manque malheureusement d'une bibliographie. — M. M.

Les Dominicains de Paris. Histoire et Préhistoire du Club des Jacobins, par *Michel Gasnier, O.P.* 1 vol. in-16 de 343 p., avec 14 hors-texte, 380 fr. (Les Editions du Cerf). — Cet épisode de la renaissance religieuse du début du XVIIe siècle n'avait pas encore été conté : fondation en 1613 d'un couvent de Dominicains qui reprennent l'observance traditionnelle; succès éclatant de la nouvelle maison au cours du XVIIe siècle; série de prieurs brillants, parfois

agités (contestations avce le Maître Général ou avec les autres Dominicains de Paris). La Révolution trouva le couvent dans un état de profonde décadence religieuse. A la demande du prieur lui-même, les « Amis de la Constitution » s'y installèrent, d'où le nom de « Jacobins » qu'on leur donna (appliqué alors à tous les Dominicains de Paris). En 1873, le P. Chocarne, disciple de Lacordaire, fit revivre rue du Faubourg Saint-Honoré le couvent disparu.

L'auteur utilise de nombreux documents d'archives, entre autres les innombrables libelles par lesquels les religieux de cette époque faisaient appel de leurs différends au pouvoir civil. D'où la vraie couleur historique de l'ouvrage. — M. M.

Marie d'Agoult. Son mari. Ses amis. Documents inédits, par *Jacques Vier*. 1 vol. in-16 de 143 p. (Les Editions du Cèdre, « Collection Jules Lemaître »). — L'auteur, qui prépare un livre sur « La Comtesse d'Agoult et son temps », a eu le privilège de pouvoir puiser dans les archives familiales de la Comtesse (par Mme Daniel Ollivier) et du Comte d'Agoult (par Mme de Saint-Priest). D'où des lettres inédites très intéressantes du Comte lui-même (que la postérité avait calomnié), de Théophile de Ferrière (qui se fait l'intermédiaire entre la Comtesse et Liszt), de Sainte-Beuve (qui retracent joliment l'histoire d'une amitié amoureuse muée en direction littéraire), de Mme Ackermann.

Tout ceci très savamment commenté par des recoupements avec les documents déjà connus. — M. M.

Saint Benoît et son temps, par le *Cardinal Schuster*. Traduction française de Dom J.-B. Gai. 1 vol. in-8° carré de 418 p., 780 fr. (Robert Laffont, « Bibliothèque chrétienne d'Histoire »). — L'excellente collection de R. Laffont s'enrichit là d'un ouvrage précieux, mais nullement « grand public ». Bénédictin, le cardinal Schuster est un liturgiste éminent et un connaisseur incomparable du Haut Moyen Age monastique. Pour éclairer la seule source que nous ayons sur saint Benoît : le livre II des « Dialogues » de saint Grégoire (d'où l'on peut tirer surtout des « fioretti » bénédictins) — l'auteur farcit son texte de citations de formulaires romains, d'inscriptions cémétériales, de recueils liturgiques, etc. La vie de saint Benoît retrouve ainsi son cadre, et son action sa portée. Des exposés très nouveaux : le rapprochement minutieux de la Règle du patriarche du Mont-Cassin et de l'*Ordo Monasterii* appelé vulgairement « Règle de saint Augustin »; l'identification avec saint Benoît lui-même du moine dont Cassiodore fait le portrait dans le *De Anima*. L'idée dominante du livre est l'insistance sur les liens étroits entre le grand abbé et le Saint-Siège.

Le récit de ces temps troublés où s'élabore la règle monastique est passionnant.

On aimerait un peu plus d'ordre dans la mise au point, et que les références aux travaux de Dom Morin, de Dom Genestout, du P. Faber, etc., qui sont discutés, s'accompagnent du titre de leurs ouvrages. — M. M.

Itinéraires Romains, par *Jean Maury* et *René Percheron*. 1 vol. in-16 de 664 p., 2 plans h. t. (P. Lethielleux). — Ouvrage admirablement informé au point de vue historique, ce guide perfectionné découpe la visite de Rome (de l'Antiquité à la fin du XVIIIe siècle), en six tranches chronologiques. Pour respecter ce plan, tout en rendant compte de l'enchevêtrement des époques dans un même monument, des caractères typographiques différents signalent ce qui est anticipation (ou rappel), lors d'une visite. Chaque période est précédée d'une introduction destinée à « orienter la réflexion vers une synthèse entre les faits d'Histoire, les courants artistiques généraux et leur expression particulière dans la Ville ». On regrette un peu l'absence de notices sur les saints personnages qui ont donné son « âme » à la Ville (et qui font le charme de *Romée*). Les chapitres que les auteurs consacrent à la Renaissance — période de tâtonnement à Rome — et au Baroque, « vrai classique » de la Ville, sont fort intéressants.

Signalons des broutilles. « Le Cardinal Turrecramata » (p. 316); pourquoi ne pas dire « Torquemada »? P. 344, il est bien d'indiquer l'existence des peintures de l'hôpital San Spirito; mais un tel ensemble de fresques mériterait plus qu'une mention.

L'ouvrage se termine par un « tour d'horizon italien » : il semble que les auteurs, grisés par leurs connaissances, n'aient pas pu s'arrêter à Rome seule... — M. M.

Guide de Rome, centre de la Chrétienté, par *Rev. Prof. N. Turchi* et *Mgr P. Pfister*. Avec 5 plans et 64 illustrations originales par des Grands Prix de Rome. 1 vol.

in-16 de 342 p. (Editions du Témoignage Chrétien, en collaboration avec les Editions pour l'Année Sainte, Paris-Rome, 1950). — D'un format pratique, pourvu d'un bon cartonnage, ce guide comporte un rapide exposé historique et une description détaillée des organismes de la Curie romaine. Comme l'indique le titre, c'est la Rome chrétienne qui en est le principal objet. La visite est divisée en dix journées, qui prennent pour point de départ une des sept collines où se pressent les « titres » stationaux. Les Musées sont brièvement mentionnés; on s'étonne de n'y voir pas figurer la Farnésine ni la Galerie Corsini. Omission presque complète de l'hôpital San Spirito, qui joua un rôle si important au Moyen Age et à la Renaissance, et dont l'ensemble, intact sans qu'il ait changé de destination, est si imposant. — M. M.

Marseille Angevine. Recherches sur son évolution économique, administrative et urbaine, de la victoire de Charles d'Anjou à l'arrivée de Jeanne Ire (1264-1348), par *Georges Lesage*. 1 vol. in-8° carré de 196 p. (E. de Boccard, « Bibliothèque des Ecoles françaises de Rome et d'Athènes »). — Ancien membre de l'Ecole française de Rome, Georges Lesage, qui vient de disparaître prématurément, était un jeune historien plein d'avenir. Ce volume, qui retrace un siècle de vie économique, est le type de l'excellente monographie, insérant le sujet dans l'histoire générale des échanges commerciaux, montrant, dans un exposé parfaitement clair et fermement écrit, les étapes de la prospérité et de la décadence d'une ville. Un beau portrait équitable de Charles Ier d'Anjou. Le travail s'appuie principalement sur le dépouillement des archives municipales et départementales de Marseille (celles de Naples, on le sait, ont été détruites en 1944). — MARIANNE MAHN.

Histoire des peuples et des états islamiques, par *Brockelmann*, trad. M. Tazerant, in-8° de 477 p., 8 cartes (Paris, Payot, 1949). — Cinq parties : 1° Les Arabes et l'Empire arabe; 2° L'Empire islamique mondial et sa décadence; 3° Les Ottomans à l'avant-garde de l'Islam; 4° L'Islam au XIXe siècle. Il convient de signaler tout particulièrement la 5e partie : La réorganisation des Etats islamiques après la guerre 1914-1918, la Turquie, l'Egypte, 'lArabie, Syrie, Palestine, Iraq, Transjordanie, Perse et Afghanistan, et ce, jusqu'en 1948. Les dernières pages sont consacrées à un tableau des événements survenus dans les états musulmans de 1939 à 1948. On trouvera là un exposé extrêmement précis et très commode, une table chronologique, ainsi qu'une bibliographie que les historiens et les journalistes auront intérêt à utiliser. — A. V.

L'Islam et l'Occident, in-8° de 393 p. (Edition des Cahiers du Sud, Paris, 1947). — Après avoir étudié les positions actuelles de l'Islam, les différents auteurs apportent leur témoignage sur les rapports possibles entre l'Orient et l'Occident, les cultures chrétiennes et musulmanes et l'évolution des populations arabes. Je n'aime pas beaucoup que l'on accuse les Occidentaux d'une incompréhension totale à l'égard de l'Islam. Les meilleurs travaux, les plus scientifiques, et souvent même les plus sympathiques à l'Islam, à son histoire et à sa théologie, sont l'œuvre de savants occidentaux. Je ne connais pas d'ouvrages musulmans dignes de ce nom qui aient cherché à comprendre le christianisme. Nous étudions les confréries musulmanes et leur mystique. La réciproque n'existe pas. Ce n'est pas chez nous que l'on constate ces explosions de fanatisme et de xénophobie qui aboutissent à des assassinats. — A. V.

Le Mémorial de Roosevelt d'après les papiers de H. Hopkins, *I, De la « drôle de guerre » à Pearl-Harbour*, par *R. E. Sherwood* (in-8, 389 p., Plon, 1950). — Ecrits pour les Américains, ces souvenirs sur les relations entre Roosevelt et son homme de confiance et sur l'action de ces deux hommes de 1939 à 1941 ne seront pas moins utiles aux lecteurs français. Ceux-ci y apprendront à mieux connaître les U. S. A., à apprécier plus justement Roosevelt — et aussi à mieux connaître Churchill et Staline, puisque Roosevelt fit de Harry Hopkins son intermédiaire direct entre lui et ses grands partenaires. — G. LESTIEN.

J'étais là, par l'*Amiral W. D. Leahy* (in-8, 580 p., Plon, 1950, 690 fr.). — Le lecteur français sera sans doute déçu par ce témoignage, surtout s'il a lu les principaux ouvrages déjà publiés sur la 2e Guerre Mondiale. Intéressant certes pour qui veut se rendre compte de l'action des présidents Roosevelt et Truman, ce livre, s'il ne nous apporte que peu de révélations, a du moins l'avantage de nous rendre sensibles les préjugés et les erreurs de jugement de certains dirigeants

américains, qu'il s'agisse de la politique et de la stratégie britanniques, de Staline avant la Conférence de Postdam — ou de la France! Ne voit-on pas, par exemple, cet ancien ambassadeur en France hésiter, deux mois après le débarquement d'Alger, à faire armer nos troupes d'Afrique par crainte de « n'avoir pas assez de soldats américains en Afrique pour pouvoir garder les Français sous le contrôle américain par la force des armes », et le même Leahy, que nous pouvions croire notre ami, estimer en 1945 que la France eût dû être exclue du groupe des « Grandes Puissances » !... — G. L.

Le Drame de Vichy. I, Face à l'ennemi, face à l'allié, par *Y. Bouthillier* (in-8, 320 p., Plon, 1950, 420 fr.). — Le livre de l'ancien ministre du Gouvernement de Vichy est à la fois un témoignage et un essai d'explication, sinon même de justification de l'attitude et des décisions gouvernementales depuis mai 1940 jusqu'au remplacement de M. Flandin par Darlan en février 1941. Sur l'Armistice, son analyse très serrée des faits est sévère pour M. P. Raynaud. Sur les débuts du Gouvernement de Vichy, il n'ajoute rien au livre de M. Charles-Roux. Sur la période postérieure, et notamment sur l'élimination provisoire de Laval en décembre 1940, il donne des précisions intéressantes sans supprimer toute obscurité. — G. L.

Deux ans d'alliance germano-soviétique (août 39-juin 41), par *A. Rossi* (in-16, 225 p., Fayard, 1949, 250 fr.). — Une étude sommaire des documents diplomatiques allemands actuellement connus tend à prouver le rôle capital des initiatives soviétiques dans la conclusion de l'accord germano-russe d'août 1939 et dans le partage de la Pologne, ainsi que l'importance des services rendus à l'Allemagne en 1940 par l'U. R. S. S. L'auteur examine ensuite les conditions de la rupture et s'efforce de démontrer que Staline ne se trouva intégré que malgré lui dans le bloc anti-allemand. — G. L.

Le viol de la Pologne, par *St. Mikolajczyck* (in-12, V-371 p., Plon, 1949, 420 fr.). — L'ancien premier Ministre de Pologne a donné ce sous-titre à ses souvenirs de la période 1939-1947 : « un modèle d'agression soviétique ». C'est parce qu'un modèle appelle l'imitation et pour mettre en garde les nations qui pourraient être victimes d'une telle agression qu'il a exposé en détail les méthodes de bolchévisation. Mais son réquisitoire n'est pas moins sévère pour les hommes politiques anglo-saxons qui autorisèrent, plus ou moins tacitement, cette main-mise sur la Pologne. — G. L.

Livres reçus. — *La princesse Mathilde,* par A. Augustin-Thierry (A. Michel); *Putigny, grognard d'Empire,* par Miot-Putigny (Gallimard); *Du Quesne et la marine royale,* par le L.-Colonel Henri Carré (Sfelt); *Les quatre âges de l'Humanité,* par Gaston Georgel (Pro Libro); *Kropotkine,* par F. Planche et J. Delphy (Edit. S. L. I. M.).

HISTOIRE LITTERAIRE

BALZAC PARTOUT. — Le finale a été à l'échelle. Juste auparavant, en rappel du thème initial, avait paru le recueil *Balzac en Touraine :* actes et paroles du congrès qui, à Tours, en mai 1950, ouvrait le cycle que devait clore à Paris en novembre 1950 la « Semaine Balzac » organisée par la Direction générale des Arts et des Lettres. Le 14 novembre, inauguration à la Nationale de l'exposition Balzac (avec un catalogue dans la grande tradition, dû à MM. Roger Pierrot, Jean Adhémar et Jacques Lethève). Du 13 au 17, conférences à la Sorbonne d'André Maurois, Denis Saurat, Philippe Berthault, Georges

Jamati, Charles Samaran, Jean Pommier, Fernand Lotte, André Chamson, Fernand Baldensperger, Albert Béguin, Mario Roques, Bernard Guyon, Marie-Jeanne Durry. Puis, le 17 au soir, à la Sorbonne encore, séance très solennelle d'hommage très officiel, suivie à Royaumont de deux journées d'entretiens publics et privés beaucoup plus libres. En même temps paraissait au *Mercure* un *Hommage à Balzac*, recueil international formé par les soins de l'Unesco, réplique des initiatives de la *Revue de Littérature comparée* et d'*Europe* d'une part, de celles du ministère de l'Education nationale d'autre part.

Après dix-huit mois fort chargés de manifestations diverses, la commémoration de Balzac a pris fin aux antipodes de la lassitude et de l'indifférence. C'est un fait étonnant. Le public a répondu aux appels avec un élan qui a dû surprendre les balzaciens les plus optimistes. Pendant la même période sont survenus le troisième centenaire de la mort de Descartes et le centenaire de la naissance de Maupassant et de Loti; seule la presse communiste a célébré le premier avec quelque ampleur; quant aux deux autres, les efforts tentés ici et là pour leur donner de l'éclat sont tombés à plat. Tout pour Balzac. La réaction du public, extraordinairement amplificatrice, est pleine de sens. Il y a encore un quart de siècle, on le trouvait volontiers défraîchi; le voici tout brillant de jeunesse.

Autre fait notable : érudits et essayistes, mêlés pour la circonstance, ont coopéré fraternellement. On voit plus souvent les premiers reprocher aux seconds, non sans raisons, la liberté de leurs extrapolations, qu'un peu plus d'information réfrénerait singulièrement; et les seconds, non sans raisons, accuser les premiers de se complaire à embaumer des écrivains dont la mort ne suffit pas à faire des cadavres. Remarquons cette fois leur entente. Peut-être l'orientation présente des travaux balzaciens suffisait-elle, par un effet de convergence, à les rapprocher. Peut-être aussi l'érudition française commence-t-elle aujourd'hui, après de longues années occupées dans l'ombre par la mise au point de ses méthodes, à cueillir les fruits de sa patience, et les offre-t-elle à des esprits plus capables de les goûter.

L'explication est donc allée de pair avec l'interprétation, et l'examen critique d'une œuvre désormais classique de pair avec les questions posées au plus vivant de nos morts par des hommes soucieux des problèmes humains, intellectuels, moraux, sociologiques, les plus actuels. D'où un foisonnement inimaginable de la bibliographie; on peut s'en faire une idée en feuilletant les relevés du *Courrier balzacien*. Rééditions, publication d'iné-

dits, révélation de faits ignorés, exhumation de documents, éclairages nouveaux jetés sur l'homme et sur son œuvre par des rapprochements inhabituels, par un effort de pénétration revivifié... Bientôt s'y ajouteront encore des ouvrages attendus — de Jean Pommier, de Bernard Guyon, de P.-G. Castex, de Henri Evans par exemple —, dont on sait déjà qu'à des titres divers ils seront fort importants.

On prête à plusieurs spécialistes l'intention de se réunir dans quelques mois pour mettre de l'ordre dans cette masse. Non seulement pour classer, mais pour trier et clarifier. Il s'agirait de constater ce qui demeure de cette fermentation, quels points de vue ont été confirmés, quelles orientations communes ont révélées les exposés de recherches particulières, quelles voies s'ouvrent ou s'imposent maintenant à la pénétration. Ira-t-on jusqu'à coordonner les recherches futures, jusqu'à dresser un plan collectif de travaux?

S'il est trop tard pour qu'on puisse désormais se contenter de vues cavalières, il est trop tôt pour entreprendre un ouvrage de synthèse. La plupart des grandes études qui font foi aujourd'hui, arrêtées aux alentours de 1834 (l'exception-type est la *Vie de Balzac* d'André Billy), appellent une suite. Et il reste à approfondir ou à mettre au point quelques questions essentielles : l'occultisme de Balzac, la philosophie de Balzac, l'attitude de Balzac devant les sciences et la science, ses relations avec tels de ses contemporains (Stendhal notamment), etc., — et la plus délicate peut-être, et elle est capitale : comment et dans quelle mesure Balzac se documentait.

Du moins est-il grand temps d'établir une édition critique de la *Comédie humaine*. Chose irréalisable sans doute dans son ensemble si l'on voulait tenir compte des manuscrits et des jeux d'épreuves (d'ailleurs les fameuses épreuves de Balzac n'étaient pour lui que ce que sont pour nos contemporains les copies dactylographiées : des états prénatals de l'œuvre); mais non si l'on se borne, selon l'usage le plus courant, aux éditions successives. En réalité, le problème est d'ordre financier : quel éditeur pourrait en ce moment investir sinon immobiliser, comme il le faudrait, plusieurs dizaines de millions? L'Etat ne serait-il pas cette fois dans son vrai rôle en finançant une entreprise non rentable d'intérêt national? Des personnalités autorisées l'ont demandé.

Dès maintenant aussi, et peut-être sur le modèle du *Calendrier de Stendhal* d'Henri Martineau, pourrait se dresser une chronologie minutieuse de Balzac, accompagnée d'un répertoire

de documents. Beaucoup de précisions sont acquises, mais demeurent éparses. Faut-il que les chercheurs continuent à reprendre chacun pour soi tant de travaux de base et tant d'enquêtes de détail? N'y a-t-il pas un moyen de capitaliser l'acquis de leurs prédécesseurs? et de fondre ensemble tous ces dossiers? Que de temps et de labeur perdus! Et qui sait si cette confrontation ne suffirait pas à révéler des obscurités jusqu'ici négligées, et dont nous ne savons même pas mesurer l'importance?

S. de Sacy.

Marot, l'homme et l'œuvre, par *Pierre Jourda;* in-16 (11×17 cm.), 168 p., 190 fr. (Coll. « Le Livre de l'Etudiant », Boivin). — C'est un beau succès que d'avoir, en si peu de pages, fait un livre si plein, si dense et si vivant. Biographie et étude de l'œuvre, cet ouvrage rendra beaucoup plus de services encore que ceux en vue desquels il a été conçu. — S.

La Réforme de Port-Royal, 1591-1618, par *Louis Cognet,* 1 vol. in-8° de 273 pages, 510 fr. (Editions Sulliver). — Le titre du livre se comprend mieux si l'on sait qu'il inaugure une série qui s'appellera *La Mère Angélique et son temps.* D'ailleurs l'année 1591, qui est celle de la naissance de la future Mère Angélique, ne saurait marquer les débuts de la Réforme de Port-Royal, qui ne commença qu'en 1608, au moment de la « conversion » de la jeune abbesse. Si le sujet central avait été vraiment le retour à l'observance de saint Bernard, quelques considérations sur l'état de l'ordre cistercien en cette fin du XVIe siècle auraient été nécessaires. Au contraire, on entre *in medias res* dans le récit de la vie d'Angélique Arnauld, et cela est captivant : outre qu'il y avait pour ces années de prime jeunesse une lacune à combler dans l'ouvrage de Sainte-Beuve, le procédé de rédaction de l'auteur qui consiste à fusionner en un récit continu des pièces prises à des sources multiples, dont certaines inédites (en particulier les lettres des premiers « directeurs » de Port-Royal) procure au lecteur l'impression d'assister aux événements en contemporain, lui permet de suivre pas à pas la courbe naissante de cette existence exceptionnelle.

M. Louis Cognet vient de publier la ***Relation écrite sur Port-Royal** par la **Mère Angélique.*** — M. M.

La Tragédie de Port-Royal. La Mère Angélique et la reine de Pologne, par *Mme Saint-René Taillandier;* 1 vol. in-8° soleil de 233 p., 270 fr. (Plon). — « Dans ces pages, sont entremêlées des soies disparates », nous avertit Mme Saint-René Taillandier, qui regardera la « tragédie de Port-Royal » à travers la correspondance de la Mère Angélique et de son ancienne élève, la reine de Pologne, — d'où d'aimables digressions, des promenades pittoresques à la cour de Varsovie. Quand on entre dans la fameuse querelle de l'*Augustinus,* le ton s'élève, sans que pourtant les questions doctrinales soient abordées directement. — M. M.

Le véritable Casanova, par *Joseph Le Gras;* in-8° (14×21), 240 p., 390 fr. (Albin Michel). — L'auteur avait publié en 1922 *L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, chevalier d'industrie :* le nouveau livre n'est pas une simple réimpression de l'ancien, mais une mise au point tenant compte des nombreux travaux plus récents. Deux parties : une biographie, une suite d'études sur les aspects marquants du héros. Un livre alerte et pénétrant. — S.

Marivaux, par *Marcel Arland;* in-16, 272 p., 390 fr. (Coll. « Les Essais », XL, Gallimard). — Une affinité destinait Marcel Arland à écrire ce livre, auquel — à en juger par ses publications en revues — il songeait depuis de longues années. Et l'ouvrage, dans sa finesse sensible et sa pénétration, est ce qu'on en attendait. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'auteur dramatique seulement, ni même du romancier, mais de l'essayiste aussi, et de l'homme tout entier. Si d'ailleurs le romancier est moins inconnu et l'auteur dramatique mieux connu qu'autre-

fois, n'est-ce pas à Marcel Arland précisément qu'il le doit?

Chamfort, sa vie, son œuvre, sa pensée, par *Julien Teppe*, préface de Jean Rostand; in-8 (16,5×25 cm.), 168 p. (Pierre Clairac). — Etude d'ensemble, agréable et documentée, et d'autant plus opportune que la bibliographie utile de Chamfort n'est pas riche. Le livre vaut qu'on surmonte la défiance suscitée par des phrases comme celle-ci : « Chamfort, qui taquina un peu toutes les Muses, ne laissa pas d'avoir un certain goût pour Clio... ».

Le Marquis de Sade, par *Maurice Heine*, texte établi et préfacé par Gilbert Lély; in-8 soleil (14×21 cm.), 384 p., 490 fr. (Gallimard); **Les crimes de l'amour, historiettes, contes et fabliaux**, par le *Marquis de Sade;* in-16 (14×19 cm.), 320 p., 390 fr. (Sagittaire). — On sait que Maurice Heine, mort en 1940 à 56 ans, avait consacré sa vie à des travaux sur Sade. M. G. Lély a réuni ici ce qui subsiste de ces recherches, soit : 1° les essais, études et préfaces publiés par Maurice Heine lui-même; 2° le texte d'une conférence prononcée en 1923, mais restée inédite; 3° les notes et les fragments d'une biographie de Sade qu'il avait entreprise. — Quant aux *Crimes de l'Amour*, livre publié sans notes, avertissement ni référence quelconque, on y trouve plus de gauloiserie ou de polissonnerie que le moindre sadisme.

Benjamin Constant ou Le libertin sentimental, par *Arnold de Kerchove;* in-8° (14×21), 366 p., 510 fr. (Albin Michel). — Biographie élégante, un peu verbeuse peut-être, où les faits servent de support à l'interprétation et au commentaire psychologiques.

Une sœur aînée d'Atala : Odérahi, histoire américaine, avec une introduction et des notes par *Gilbert Chinard;* in-16 (14×19 cm.), 232 p., ill. (Raymond Clavreuil). — Chateaubriand, en écrivant *Atala*, s'est-il inspiré d'*Odérahi?* Quoi qu'il en soit, c'est une idée heureuse que d'avoir réédité ce petit roman ridicule et charmant. La longue introduction de M. Gilbert Chinard marque la place du livre et de son auteur présumé, Palisot Beauvois, dans les débuts d'un certain exotisme — non sans discuter de fort près les thèses avancées à ce sujet par Paul Hazard.

Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827, par *Stendhal*, texte établi avec introduction, bibliographie, notes et variantes par Henri Martineau; in-16, xxx-316 p., 260 fr. (Classiques Garnier). — Comparés à ceux de l'édition de la Pléiade par exemple, les éclaircissements d'Henri Martineau sont considérablement développés. Les notes sont au nombre de 421. Les réflexions jetées par Stendhal dans les blancs de l'exemplaire Bucci sont reproduites dans leur ampleur. Enfin l'introduction pose à neuf le cas d'Octave, que le « babilanisme » ne suffit pas à élucider, puisqu'Armance après son mariage est une jeune femme comblée. Les « extases » subsidiaires auxquelles songeait Stendhal sont assez clairement exposées dans sa lettre à Mérimée du 23 décembre 1826 (reproduite ici en appendice). Mais Henri Martineau, se souvenant de sa médecine, et discutant de fort près toutes les interprétations, propose enfin une explication qui renouvelle peut-être tout le problème : « Octave serait un inverti qui s'ignore. Hypothèse à laquelle Stendhal n'a certainement pas dû penser, mais que rien, dans le tableau brossé par lui, n'exclut. »

Souvenirs d'Egotisme, par *Stendhal;* nouvelle édition revue, établie et commentée par Henri Martineau; in-16 (14×20 cm.), XVIII-250 p., tirage limité à 3.000 ex. numérotés, 570 fr. (Le Divan). — Cette nouvelle édition critique représente encore une amélioration sur celle que M. Henri Martineau avait déjà publiée en 1941. Le texte, qui a sa place à la pointe du stendhalisme, est servi avec un dévouement et une déférence habituels chez l'éditeur, mais ici particulièrement admirables (précisons qu'on trouve en bas de page les corrections ou additions du manuscrit, qui permettent de suivre de très près Stendhal écrivant, — et que les éclaircissements occupent plus de la moitié du volume).

Histoire de ma vie, par *George Sand;* adaptation de Noelle Roubaud, préface de J. et J. Tharaud; in-16, 352 p., 360 fr. (Stock). — Les souvenirs de Sand sont un très beau livre, fort méconnu. Cette « adaptation » semble être, en effet, une édition allégée; remercions tous ceux qui l'ont faite de nous l'avoir donnée.

Léon Bloy, ses débuts littéraires du « Chat Noir » au « Mendiant

Ingrat », **1882-1892,** par *Joseph Bollery;* in-8° (14×21), 16 h.-t. hélio, 472 p., 660 fr. (Albin Michel). — Le tome I de cet « essai de biographie » (1846-1882) a paru en 1947; l'ouvrage sera probablement complet en trois volumes. Ce n'est pas une étude interprétative, mais, sur la vie de Bloy, le travail le plus complet et le plus approfondi qui existe. L'auteur qui, on le sait, a consacré sa vie à ces recherches, publie ici un nombre considérable de documents rares ou inédits.

SUR BALZAC

Honoré de Balzac : Lettres à sa famille, introduction et notes de *Walter Scott Hastings;* in-8°, XL-560 p., 840 fr. (Albin Michel). — La seule bonne édition de ces lettres était américaine; la voici heureusement francisée. L'avant-propos est daté de 1933; c'est aussi la date où s'arrête la bibliographie. Au total (y compris diverses lettres de la mère de Balzac), 190 lettres, dont 71 jusque-là inédites, la plupart des autres ayant été publiées incorrectement. Beau, précieux et sûr travail, présenté agréablement et sous la forme la plus propre à faciliter les recherches.

Hommage à Balzac, textes écrits pour l'*Unesco* par Alain, Mulk Raj Anand (Bombay), Albert Béguin, Marcel Bouteron, Francis Bull (Oslo), Ventura Garcia Calderon, Ezequiel Martinez Estrada (Buenos-Aires), Gustaf Freden (Göteborg), Jaroslaw Iwaszlciewicz (Varsovie), Harry Levin (Cambridge, Mass.), Mahmoud Teymour Bey (Le Caire), François Mauriac, Raymond Mortimer (Londres), Pedro Salinas (Baltimore), Wladimir Weidlé; in-16, 456 p., 480 fr. (Mercure de France). — Cet *Hommage*, qui consacre sur le plan mondial la commémoration de Balzac, n'est pas un recueil de pieuses homélies; c'est une contribution fort importante aux efforts si neufs qui se font partout pour mieux comprendre Balzac.

On y trouvera des points de vue très révélateurs des idées qui se font à l'étranger sur la *Comédie humaine :* élargissement et enrichissement de nos propres conceptions (les contributions venues de Bombay et du Caire ne seront pas les moins remarquées). Les comparatistes y trouveront des études fouillées sur Balzac en Suède, en Norvège, en Pologne. Les simples lecteurs de Balzac, enfin, qui, comme les exégètes, cherchent des voies d'accès dans cet énorme massif, trouveront dans l'essai d'Alain en premier lieu, dans ceux d'Albert Béguin, de V. G. Calderon, d'E. M. Estrada, de R. Mortimer, de P. Salinas, de W. Weidlé — on ne peut tous les citer — des aperçus d'une importance particulière. Marcel Bouteron a tenu à apporter à cet ensemble l'appui de sa maîtrise dans la compétence.

Balzac et la Touraine, recueil édité par les soins de Maurice Roche, sous le patronage du ministère de l'Education nationale (direction générale des Arts et des Lettres), du département d'Indre-et-Loire et de la ville de Tours; 15×24 cm., 176 p., tirage limité à 1.000 ex. (Tours, sans nom d'éditeur). — Titre équivoque; en fait, c'est ici le recueil des actes du 1er Congrès d'histoire littéraire de la France, tenu à Tours du 28 au 31 mai 1949, et consacré à Balzac. Les introductions et la chronique du Congrès sont suivies de trois parties : discours officiels, Balzac en Touraine, études balzaciennes. Si la deuxième partie réunit cinq communications sur des aspects proprement tourangeaux de Balzac et de son œuvre, la troisième groupe neuf travaux d'une portée plus générale encore. Ensemble documentaire précis et fouillé, qui constituera désormais une des références de base.

Revue des Sciences humaines. — Numéro double (janvier-juin) consacré à Balzac. Deux inédits : *Mademoiselle du Vissard* (qui, depuis, a paru en librairie, chez Corti) et *La Gloire des Sots*, texte présenté par Raymand Massant, qui date ce fragment de 1845-1846. Études de Marcel Bouteron (*Anthologie de la vie provinciale d'après « La Comédie humaine »*), de Jean Pommier (*Les préfaces de Balzac*), d'Henri Evans (*Un illuminé lu par Balzac : G. Oegger*), de Raymond Massant (*Réalités et Fictions dans « La Belle Impéria »*), de Pierre Reboul (*Les Anglais de Balzac*) et de J.-E. Weelen (*Balzac et la pension Le Guay*).

« Le Courrier balzacien. » — Parmi les études, notes et documents du numéro 7 (octobre), signalons : *Vautrin, Mercadet et la censure;* d'André Lefèvre, *Dans l'ascendance de Benassis*, éclaircissements sur les sources du *Médecin de Campagne;* d'Albert Arrault, *Madame Hanska et ses détracteurs.*

La « Revue d'Histoire littéraire de la France », n'ayant pu faire

place dans son numéro d'avril-juin à tous les textes recueillis pour honorer Balzac, en achève la publication en juillet-septembre : *Balzac colonial*, par Aimé Dupuy, *Une scène balzacienne : la visite de Raphaël au naturaliste Lavrille*, par Moïse Le Yaouang, *Chronologie de « La Comédie humaine »* (années 1823 et 1829), par le Dr F. Lotte, et trois notes de Raymond Massant, Jean Giraud et Bernard Guyon.

HISTOIRE DES RELIGIONS

LA CROYANCE EN L'AU-DELA DANS LE PAGANISME GRECO-ROMAIN (1). Il y avait longtemps que, dans le monde gréco-romain, l'on ne croyait plus à la barque de Charon : « Nous retournons du néant au néant », disent des inscriptions funéraires et nombre d'entre elles se terminent par ces initiales que tout le monde comprenait : N. F. F. N. S. N. C. : Non fui, fui. Non sum. Non curo. Je n'existais pas; j'ai existé; je n'existe plus; je n'en ai cure. »

Pourtant tous les peuples de l'antiquité avaient cru sans exception que la vie des hommes continuait après leur décès. Ce n'était pas à proprement parler une vie nouvelle, mais la continuation sous une forme indéfinissable de l'existence antérieure. De là la nécessité de nourrir les morts et de les distraire dans leurs « maisons d'éternité ». Ils pouvaient être des génies bienfaisants, mais aussi des démons funestes.

De la notion de cette vie dans le tombeau le passage était naturel à une vie en commun dans un royaume des Enfers. Mais du moment qu'ils étaient réunis ensemble, il était impossible de ne pas établir une distinction entre les bons qu'attend un bonheur plus ou moins atténué et les méchants à qui sont réservés d'abominables supplices : la justice divine se doit de récompenser dans la vie future les iniquités de la terre.

A la fin du IVe siècle la mystique de Platon se voit minée par sa propre école et le Lycée d'Aristote professe une doctrine contraire à celle de l'Académie. Le stoïcien Cornutus enseigne que l'âme périt avec le corps. « Puisque l'âme n'est qu'un agrégat d'atomes, dit Epicure, la mort en les dissociant, constitue un anéantissement total et définitif. » Ce sera là pour la masse une invitation à toutes les jouissances, au cynisme désespéré qui caractériseront le IIe et le Ier siècle avant J.-C.

Mais l'humanité ne pouvait se sastifaire d'un matérialisme qui ne laisse dans la bouche qu'un goût de cendre. Les hommes ont

(1) *Lux Perpetua*, par Franz Cumont, Paris, Geuthner, 1949, in-8° de xxxiii-524 p., 9 planches et figures.

besoin d'une espérance et c'est cette espérance que va leur redonner le néo-pythagorisme vers le temps même où Jesus naissait en Palestine : le corps est destiné à une mort que suivront de nouvelles incarnations, mais l'âme descendue de cet éther impondérable auquel sont liés les mouvements des astres ne peut faire autrement que de retourner à cette unité divine. Jupiter était autrefois le Très Bon et le Très Grand, Optimus, Maximus. Il devient le Suprême et le Très Haut, Summus, Exsuperantissimus. De la sphère céleste la plus éloignée de notre globe, il gouverne le monde et puisque l'âme humaine n'est qu'une parcelle du feu céleste, tout naturellement, après la mort, elle remontera, souffle igné, vers la zone divine qui commence à la Lune.

De là une alliance intime avec les mystères, que ce soit ceux de Dionysos, de Déméter, d'Isis ou de Mithra. La grande affaire avait toujours été pour eux le salut d'outre-tombe, mais parce que Pythagore avait dit : « Tu dois suivre Dieu » le myste avait abandonné l'amoralisme des initiations primitives pour joindre aux lustrations obligatoires une pureté spirituelle de plus en plus exigeante. Ainsi, pour les âmes vertueuses, dans un troisième ou un septième ciel, le bonheur sans fin dans la contemplation de l'ordonnance du monde, la musique de la ronde des sphères, la jouissance absolue d'une beauté sans rivale, pour les autres, le maintien dans un monde où s'étendent à perte de vue « les champs de la calamité ».

Le spiritualisme païen se portait donc à la rencontre de la foi chrétienne et cette « fuite vers le haut » que Plotin recommandait à ses disciples, a déjà la saveur d'un appel évangélique. Malheureusement dans l'enseignement de Plotin, il subsistait trop de résidus persistants des vieilles croyances en l'immortalité astrale. Les successeurs, Porphyre et Jamblique, imposent à la pensée du maître une évolution qui n'est qu'un gauchissement et un recul. Parce que Pythagore, Platon et Plotin n'avaient pas réussi à séparer Dieu du ciel visible, parce qu'ils s'étaient obstinés à le matérialiser dans le feu sidéral, les eschatologies païennes devaient sombrer dans l'extravagance et la superstition, l'astrologie, les immolations sanglantes et les théurgies truquées de Maxime de Tyr.

Aux dernières pages de son livre, M. Franz Cumont reconnaît dans « la vision béatifique de la splendeur de Dieu si passionnément désirée par Plotin, la sublime spéculation qui devait être indéfiniment reproduite et développée après la chute du paganisme ». Seulement il faut convenir qu'alors son objet a changé de sens. Ainsi que l'a magnifiquement démontré

M. L. Canet dans une de ses notices d'une si pénétrante érudition, la splendeur de Dieu, après la chute du paganisme, n'est plus illuminée des mêmes rayons qu'auparavant. Le christianisme l'a transfigurée en identifiant Dieu à la charité absolue et en l'humanisant en la personne du Christ. Les disciples de Plotin et les sectateurs des mystères païens cherchaient à saisir un Dieu inconcevable. Les Chrétiens s'attachèrent à un Dieu qu'il leur était permis de comprendre et d'aimer, qui les avait lui-même aimés jusqu'à verser pour eux le sang de son fils unique et qui vivrait en eux si, obéissant à sa loi, ils vivaient en lui. C'est là que réside le secret de leur victoire sur le spiritualisme inachevé des païens. Par là s'explique la rapidité avec laquelle se sont dépeuplés ses « mystères », au profit du mystère de Jésus, qui, en absorbant ce qu'il y avait de noblesse en leur mystique, les avait « dépassés ».

Un livre magistral et qui, dans le filigrane de certaines de ses pages, laisse entrevoir le chemin par lequel l'un des plus grands historiens de l'antiquité en notre siècle, est revenu à Dieu.

Albert Vincent.

David roi d'Israël, par *J. Steinmann* (Collection Témoins de Dieu). Paris, Ed. du Cerf, 1948, in-16 de 188 p. — Heureusement que nous avons eu Renan! Sans lui, l'exégèse catholique serait restée embourbée dans un traditionnalisme périmé et qui trop souvent ne repose que sur des apparences. Si l'on veut se rendre compte du chemin parcouru par l'exégèse catholique, que l'on veuille bien comparer, par exemple, les travaux de Calmet ou de Vigouroux avec la Collection des *Etudes Bibliques* publiées par l'Ecole des Dominicains de Jérusalem ou cette série des *Témoins de Dieu* qui paraît aux Editions du Cerf. L'un des meilleurs ouvrages parus dans cette série, c'est certainement le petit volume consacré par M. J. Steinmann à David, roi d'Israël. Les lecteurs y apprendront que ce roi d'Israël n'a pas été le berger paillard et cruel inventé par Renan; il n'a rien du roi très dix-septième siècle de la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* de Bossuet. Il est au contraire un roi très vivant avec les passions et les travers de son temps. Il n'a pas été berger et n'a pas tué Goliath, mais lentement et avec beaucoup d'habileté, il a conquis son royaume. Héros mystique et d'une intense piété monothéiste. Sa vie est celle d'un prophète qui pressent l'avenir, l'annonce et infuse à son peuple une foi qui, malgré tout, ne défaillira pas. Un livre remarquablement intelligent et qui est à lire.

Le prophète Isaïe. Sa vie, son œuvre et son temps, par *Jean Steinmann* (Collection Lectio Divina). Paris, Ed. du Cerf, 1950, in-8° de 381 p. — On nous demande de lire la Bible. Sans aucun doute, mais à condition de pouvoir la comprendre. Si les Evangiles demeurent accessibles à tous, il n'en est pas de même pour l'Ancien Testament. Pour saisir tout ce qu'il y a de splendidement religieux, par exemple, dans le prophète Isaïe, encore faut-il l'insérer dans la tradition vivante d'Israël, décanter ce qui est du temps et ce qui relève de l'éternel. C'est ce qu'a fait M. Steinmann dans un livre très informé qu'il vient de publier aux Editions du Cerf. On y lira la vie et l'histoire d'un prophète dans son VIII[e] siècle avant J.-C. et ainsi on comprendra mieux, parce qu'elles seront remises dans leur cadre, les poésies prophétiques d'un courageux apôtre de son temps. Ne cherchez pas dans ce livre une étude sur les chapitres XL à LXVI d'Isaïe. Ils n'appartiennent pas au prophète du temps d'Achaz et d'Ezechias. Ces pages du Second Isaïe, on les appelle maintenant *Le livre de la Consolation d'Israël*, elles datent de la période de l'exil à Babylone et elles ne peuvent qu'être publiées à part.

Les livres des Maccabées, par le *P. F.-M. Abel, O. P.* (Collection « Etudes Bibliques »), Paris, Gabalda, 1949, in-8° de LXIV-491 p. — Depuis près d'un demi-siècle qu'il est en Palestine, le P. Abel, historien, géographe, philologue, était prédestiné pour écrire ce livre et nous apporter les solutions définitives aux problèmes qu'il pose. Un de mes collègues de l'Université me disait, et en soulignant que c'était là l'expression de sa pensée pleine et entière : « C'est un modèle de travail scientifique ». Dans une longue et savante introduction, l'auteur a étudié successivement la canonicité, le caractère et la valeur historique des livres, la chronologie, le texte et les versions. La conclusion, relativement à la chronologie, c'est que le Ier livre des Maccabées date de l'an 100 av. J.-C. et le second de l'an 124 av. l'ère chrétienne. Les auteurs sont inconnus. Je m'étais toujours demandé quelle valeur historique il était possible d'attribuer aux relations diplomatiques entre Juifs et Romains, entre Juifs et Spartiates. Le P. Abel a remis parfaitement les choses au point. Texte, traduction et commentaire, tout est de main de maître.

Etudes de critique et d'histoire religieuses (Bibliothèque de la Faculté catholique de théologie de Lyon, vol. 2). Lyon, Facultés catholiques, 1948, in-8° de 139 p. — De ce renouveau de l'exégèse et de la science historique chez les savants catholiques de France, il serait aisé de donner de multiples preuves. Ce volume de critique et d'histoire religieuses renferme plusieurs études des absolument remarquables dont on peut craindre seulement qu'elles n'échappent à l'attention des savants. Citons entre autres un essai sur le Sacrifice d'Abraham, le péché et l'innocence dans les psaumes bibliques et les textes égyptiens, un travail sur deux rituels romains et gaulois de l'admission au catéchuménat, etc.

Mémorial J. Chaine (Bibliothèque de la Faculté catholique de théologie de Lyon, vol. 5). Lyon, Faculté catholique, 1950, in-8° de 405 p. — M. Chaine, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, est mort en 1948, laissant le souvenir d'un exégète de valeur et d'un prêtre d'une haute sainteté. Ses amis et disciples lui ont consacré ce *Mémorial* où l'on trouvera de nombreux articles d'une haute érudition sur la Bible et l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Signalons, de M. J. Guitton : « Souvenirs sur les relations de M. Loisy et de M. Bergson », du plus haut intérêt pour l'histoire religieuse de la France contemporaine.

Le trône de David, par *A.-G. Hébert* (Coll. « Les Religions »). Trad. P.-F. Fruchon. Paris, Aubier, 1950, in-12 de 256 p. — L'Ancien Testament n'est-il qu'une ancienne religion sémitique évoluée sans aucun rapport avec la religion du Christ? L'auteur répond que le Christ est bien le Messie, c'est-à-dire un nouveau David, non pas en ce sens qu'il reproduirait purement et simplement les traits de son ancêtre, mais bien parce qu'il a dégagé ce qui n'était qu'à l'état d'ébauche providentielle dans l'œuvre et dans la personne de celui-ci. Le Christ a donc par là accompli, en les transfigurant les espérances religieuses que David avait fait naître.

Aspects du génie d'Israël, présentés par *Elian-J. Finbert.* Paris, Editions des Cahiers du Sud, 1950, in-8° de 443 p. — Ce n'est pas une somme de la pensée juive, mais une tentative pour exposer certaines dominantes de la pensée juive, pour dégager les aspects essentiels du Judaïsme. L'auteur et ses collaborateurs ont-ils réussi dans leur tâche? On m'excusera de ne pas le penser. Précisément parce que je ne suis pas Juif, j'estime qu'il y avait tellement mieux à dire et à faire comprendre ce qui est plus pleinement à la gloire du peuple juif et du Judaïsme.

Jésus, par *Maurice Goguel.* Seconde édition entièrement refondue. Paris, Payot, 1950, in-8° de 479 p. Prix : 1.440 fr. — Nous avons des vies de Jésus catholiques. Il est donc tout naturel que nous en ayons d'autres qui émanent de milieux rationalistes ou de milieux protestants libéraux. C'est à ce dernier groupe de penseurs que se rattache l'éminent auteur, M. Goguel, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. Il y a beaucoup à prendre dans ce gros volume, mais le scepticisme qui s'attache aux positions historiques de l'Evangile ne sera pas admis par tous les savants. L'auteur part de ce principe que l'on ne peut atteindre le Christ authentique qu'à travers l'idée que l'Eglise s'en est faite lors de sa seconde génération. Ce n'est donc plus un Christ historique, mais seulement un Christ idéal, déjà divinisé et qui ne correspond pas à la réalité. Dans ces conditions il est inutile d'avoir un chapitre sur une résurrection impossible et, de fait, M. Goguel n'en parle même pas : l'histoire de

la résurrection est un fait créé de toutes pièces par l'Eglise primitive.

Dans un travail absolument remarquable et que M. Goguel ne semble pas connaître, *Jésus ressuscité dans la prédication apostolique*, par J. Schmit, un jeune et savant auteur a mis en relief deux faits d'une importance capitale : la croyance pascale a été l'élément caractéristique de la foi propre à l'Eglise primitive; le Christ sorti vivant du tombeau a été l'objet du message chrétien dès avant la rédaction des Evangiles. L'étude des fragments reconnaissables de la catéchèse primitive, des formules de foi et des prières qui se retrouvent dans les Actes des Apôtres ou dans saint Paul décèle des sources très anciennes et d'origine hiérosolymitaine.

Au fond, c'est la thèse de théologie biblique qui donne l'impression d'un travail scientifiquement construit tandis que l'œuvre du professeur en Sorbonne semble partir d'un principe a priori.

Fondamenti storici del cristianesimo, par *Santino Caramella*. Palerme, Ed. S. Sciascia, 1950, in-16 de 94 p. — Vue très générale sur les quatre premiers siècles du christianisme, sans bibliographie, sans texte ni référence. Nous avons infiniment mieux en France.

Ibn Rochd (Averroès), par *Léon Gauthier* (Coll. « Les grands philosophes »). Paris, Presses universitaires, 1948, in-8° de 283 p. — On a voulu faire d'Averroès un rationaliste anti-religiuex parce qu'il a commenté Aristote et se reconnait comme son disciple. M. L Gauthier lui restitue sa véritable figure. Ibn Rochd admet plusieurs formes de religions selon la culture de celui qui est appelé à la pratiquer, mais son Dieu, cause efficiente et cause finale de l'univers, omniscient d'une science transcendante au général comme au particulier, moteur universel, providence indéfectible, ressemble singulièrement à celui de saint Thomas. En fait Averroès est le grand initiateur de la scolastique médiévale, juive et surtout chrétienne à partir du XIIIe siècle. Il restera toujours une certaine incertitude sur les rapports entre la religion et la philosophie dans Averroès parce que, malheureusement, son œuvre considérable n'a été jusqu'à présent que très partiellement publiée. Un beau travail qui résume toute une laborieuse carrière scientifique.

Le problème des Argonautes. Recherches sur les aspects religieux de la légende, par *R. Roux*. Paris, De Boccard, 1949, in-8° de 420 p. — Le voyage des Argonautes à la conquête de la toison d'or peut être considéré aux points de vue géographique, historique et religieux. L'auteur a préféré n'aborder que ce dernier aspect. Qu'y a-t-il derrière ce poème de 6.000 vers? Une chose prodigieusement intéressante? Un ensemble de faits qui, sur le terrain religieux, trahissent une antiquité très reculée, les liens sacrés entre la terre et le roi, les relations anciennes de la Grèce avec la Crète et l'Egypte, la nature religieuse et la nature économique de la propriété dans le droit archaïque, les cultes anciens des palais sacrés, des groupes de jeunes, les mystères de corporations civilisatrices et, au-dessus de tout la grande conception des responsabilités et des solidarités qui unissent les rois à leurs peuples, à leurs lignées et à leurs terres. Ouvrage d'une belle érudition.

Les religions non-chrétiennes, par *G. Bardy* (Coll. « Verbum Dei », VII). Paris, Desclée et Cie, 1949, in-16 de 358 p. — L'auteur s'excuse d'aborder un sujet pour lequel il ne se sentait pas spécialement préparé. A vrai dire on ne s'en aperçoit pas : son habitude du travail scientifique et sa merveilleuse connaissance de l'antiquité lui ont facilité sa tâche. Les lecteurs pour lesquels ce livre a été écrit ne seront donc pas déçus. Un appendice composé de textes et de documents empruntés à la littérature des différents peuples dont les croyances font le sujet de la présente étude, permet de prendre personnellement contact avec la pensée religieuse des « païens ». Dans une prochaine édition il ne serait pas inutile de joindre à chaque religion des éléments d'une bibliographie.

La pensée en Orient, par *Paul Masson-Oursel* (Collection Armand Colin. Section de Philosophie). Paris, Armand Colin, 1949, in-16 de 216 p. — Entre le IIIe millénaire avant J.-C. et le haut Moyen Age, dans la zone qui s'étend du Nil à l'Indus, l'Orient a été une réalité et surtout, malgré des différences apparentes, une réalité religieuse. Ce qui intéresse l'Oriental, c'est avant tout le destin, la recherche de sécurités dans la mort ou contre la mort. A cette question, toujours la même, la réponse ne sera pas toujours identique, mais il suffit que l'Oriental se soit posé la question pour que nous constations de très nombreuses interférences et

qu'ainsi s'explique pour nous une spiritualité qui a ses richesses et dont nous serons toujours redevables.

Le trône et son symbolisme dans l'Inde ancienne, par *Jeannine Auboyer*. Paris, Presses universitaires de France, 1949, in-8° de 228 p., XII pl. — Il faudra beaucoup de monographies comme celle de Mlle Auboyer pour arriver à saisir tout le symbolisme du trône vide et sa valeur religieuse. C'est qu'en effet le trône vide n'existe pas seulement aux Indes, on le retrouve également dans tout le monde sémitique et, chez les Hébreux, l'arche avec ses chérubins n'est que le siège où Yahvé, dieu des armées, trône, invisible. Je ne serais peut-être pas de l'avis du savant auteur qui voit dans le trône vide une évolution de la pierre sacrée dans le lieu saint primitif. Je serais plutôt tenté d'y voir une des premières manifestations de l'animisme qui symbolise ainsi la présence invisible d'une entité surnaturelle. Cela n'empêche pas que cette monographie est tout à fait remarquable et lorsque le moment sera venu de faire l'histoire du trône et de son symbolisme, il sera nécessaire de recourir à ce beau travail. Il est décisif pour l'Inde ancienne.

Les castes de l'Inde, par *J.-A. Hutton*. Préface de Louis Renou, membre de l'Institut. Trad. de M. Planiol. Paris, Payot, 1949, in-8° de 294 p. — Dans sa préface, M. Louis Renou nous apprend qu'il existe plus de cinq mille publications sur les castes dans l'Inde. A son tour, M. Hutton reprend ce difficile problème de la constitution de la caste et de ses origines. L'abbé Dubois prétendait y voir un artifice inventé par les brahmanes; d'autres savants, ethnologues, indianistes veulent l'expliquer par la corporation, le clan, la famille ou la race, Hocart y voit l'influence d'une religion centrée sur le sacrifice. Je pense que ce dernier savant a raison, mais à condition de remonter au delà du brahmanisme, à la religion primitive des Dravidiens autochtones de l'Inde, cette religion se basant sur des idées communes de tabou, de mana, de substance d'âme et de matière de vie, sur des concepts de pureté et d'impureté rituels, sur la croyance en la magie en association avec les fonctions et les métiers. Les envahisseurs indo-européens auraient consolidé le système en développant l'institution de clauses sociales avec privilèges sociaux et religieux. A signaler un appendice extrêmement remarquable sur l'Hindouisme et ses relations avec les religions primitives de l'Inde, la permanence d'un culte de la vie. — A. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

JEAN LECLAIRE ET LA PARTICIPATION OUVRIERE AUX BENEFICES. — Jean Leclaire n'a rien d'un inconnu : sa bibliographie comprend une dizaine d'ouvrages; une rue du XVIIe arrondissement de Paris porte son nom; sa statue par Dalou se dressait au square des Epinettes avant la guerre, et l'entreprise de peinture qu'il a fondée existe toujours. Cependant on ne doit pas regretter que M. l'abbé Robert Jacquin soit venu rappeler le souvenir de cet homme de bien devant l'Académie des Sciences morales et politiques, car il a utilement remémoré quelques circonstances pittoresques de cette carrière édifiante. Il était curieux de souligner que ce n'est pas Leclaire qui a conçu cette idée ingénieuse de la participation des ouvriers aux bénéfices, mais un chef de bureau de la Préfecture de la Seine, nommé Frugier, venu en 1835 enquêter chez Leclaire sur les

mœurs des ouvriers qu'il employait. Ayant amené Leclaire à ses idées, il s'en dégoûta, les jugeant trop difficilement réalisables. C'est donc Leclaire qui eut tout le mérite de leur application. Il n'était pas moins intéressant de signaler que Leclaire rencontra de prime abord beaucoup de méfiance parmi les bénéficiaires de ses mesures libérales : le journal l'*Atelier* l'accusait de vouloir faire baisser les salaires, et d'autres opposants de provoquer la rupture de la solidarité qui doit unir les travailleurs, en créant une catégorie de satisfaits. Les économistes s'étaient montrés peu encourageants; mais dans cette lutte de la routine contre les innovations, l'administration ne devait pas demeurer en arrière. Le 12 août 1863, un commissaire de police notifia à Leclaire la défense expresse de réunir ses ouvriers en assemblée, sous le prétexte que cette question de réglement de salaires ne lui paraissait pas susceptible d'être envisagée, l'ouvrier devant rester absolument libre de fixer et de régler son salaire, et ne devant pas pactiser avec son patron. L'autorité, comme le monde ouvrier, tenait beaucoup au maintien des positions de part et d'autre de la barricade.

Le principal intérêt de la communication de M. l'abbé Jacquin a surtout résidé dans les nombreuses observations qu'elle a suscitées de la part d'économistes ou de capitaines d'industries comme MM. Charles Rist, Jacques Rueff, Raoul Dautry, Moreau-Néret, Jacques Lacour-Gayet, dont certains sont intervenus à deux reprises, apportant dans une controverse hautement courtoise, comme il est d'usage dans cette compagnie, les fruits de leur riche expérience. M. Dautry, tout en admirant les résultats acquis par Leclaire, a estimé qu'ils avaient été grandement facilités par une industrie qui n'exige à peu près aucun matériel, sinon le *camion* de peinture, les pinceaux et l'échelle, la fameuse échelle sur laquelle de hardis compagnons sifflent pour se donner du cœur à l'ouvrage. La participation aux bénéfices n'a pas résolu toutes les questions qui se posent entre employeurs et salariés. Si elle a d'heureux effets dans les périodes de prospérité de l'entreprise, elle est moins appréciée quand celle-ci est en perte, parce que le salarié a tendance à considérer cette répartition supplémentaire comme une part naturelle de son salaire, dont on le frustre. Elle ne dissipe pas cette impression de servitude, ce sentiment d'irresponsabilité dans la gestion de l'affaire, cet ennui, qui sont le lot des salariés de l'industrie. On oublie trop que les travailleurs sont des humains, et qu'on n'a pas tout fait pour eux, en leur construisant des usines ressemblant à d'affreuses casernes, et des sanatoria res-

semblant aux usines. Ces considérations ont conduit M. Dautry à suggérer à ses confrères d'entendre sur ces questions l'opinion d'un sociologue issu du monde ouvrier, M. Hyacinthe Dubreuil, habitué à considérer les problèmes non en théoricien mais en réaliste, et à leur chercher des solutions hardies. Quinze jours plus tard, M. Dubreuil est donc venu exposer son point de vue.

Pour lui, l'histoire du travail se partage en deux phases de durées très inégales : celle où les hommes ont fait face à leurs besoins par l'usage d'outils simples maniés directement à la main, ce qui limitait le groupe du travail aux dimensions de la famille, et ne posait aucun problème social; et celle de la machine-outil, élargissant démesurément les dimensions de l'atelier, et créant la vie d'usine. La société nouvelle est née des techniques inaugurées au XVIII[e] siècle, c'est-à-dire hier; et si dès la Constituante, on s'est efforcé de partager les terres entre le plus grand nombre de possédants possible, afin d'intéresser un grand nombre d'hommes au maintien de l'ordre, on n'est pas encore arrivé à intéresser l'ouvrier à l'harmonie de l'entreprise où se passe sa vie. Toutes les améliorations de la condition ouvrière réalisées depuis cinquante ans, et qui ne sont pas niables, ont ce caractère commun d'être à peu près exclusivement d'ordre matériel, et de maintenir l'état de tutelle dans lequel se trouve placée la masse ouvrière. On a fait beaucoup *pour* l'ouvrier, mais à peu près rien *avec* lui. La participation aux bénéfices telle qu'elle est pratiquée, est une solution incomplète, parce qu'elle écarte la participation à la gestion, d'ailleurs très difficilement réalisable en raison de la complexité des questions qu'elle pose. La gestion d'une entreprise industrielle moderne n'est pas comparable, en effet, à celle d'une ferme, et elle dépasse la capacité de la moyenne des individus.

Un ouvrier ne peut pénétrer de plain-pied dans les problèmes qui sont l'aliment quotidien des chefs d'entreprise : problèmes financiers, administratifs, techniques, commerciaux, auxquels il se saurait trouver une préparation, dans des cours spéciaux, des conférences, obviant à un manque de pratique expérimentale.

Cependant, la part de *propriété matérielle* que l'on veut donner à l'ouvrier doit être complétée par l'exercice d'une responsabilité quelconque, qui est la *part spirituelle* indispensable propre à hausser sa situation.

Or, il paraît à M. Dubreuil qu'il est possible de donner à l'ouvrier des responsabilités à l'échelle de ses capacités et dans le champ de sa compétence, en substituant aux relations d'*autorité* des relations de *nature commerciale :* « au lieu de le

commander, il faut lui donner une commande, c'est-à-dire le transformer en entrepreneur, lui donner, au sein de l'entreprise organisée, l'autonomie d'un artisan ».

Cette proposition lui semble parfaitement compatible avec les formes les plus évoluées de l'organisation industrielle, qui est déjà dirigée dans ce sens. Afin de présenter une comptabilité industrielle plus claire, de rendre plus sensible les composantes d'un prix de revient, l'industrie adopte progressivement des procédés de décentralisation comptable, tendant à donner aux différentes sections de l'entreprise une véritable autonomie budgétaire. Ainsi, les membres de chacune de ces sections accèdent à la compréhension de données comptables beaucoup plus simples que celles qui sont noyées dans la comptabilité d'un bilan centralisé, et peuvent s'intéresser à la marche rationnelle de la section. M. Hyacinthe Dubreuil a assuré son auditoire que cette formule avait déjà donné lieu à des expériences assez rares, mais convaincantes, dont l'une a fait en 1950 l'objet d'une communication au Congrès de la Société pour l'avancement des sciences à Toulouse, sur « Une expérience d'équipe autonome de travail ». De nombreuses questions lui ont été posées par les mêmes personnalités qui étaient précédemment intervenues, et auxquelles se joignit M. Louis Marlio. M. Hyacinthe Dubreuil y a répondu de façon à satisfaire ses interlocuteurs, vivement intéressés par les perspectives qu'il a ouvertes. Ce nouvel aspect de la participation des ouvriers aux bénéfices permettra-t-il vraiment de décentraliser l'activité des travailleurs, dans les entreprises astreintes à la concentration technique? On le souhaite ardemment.

Robert Laulan.

MEDECINE

CREATIONISME ET MECANICISME. — La querelle qui oppose ces deux doctrines se poursuit avec des fortunes diverses : elle pourrait, dans une certaine mesure, s'apparenter aux controverses qui ont occupé toute la période médiévale, sauf qu'il s'agissait alors d'accorder la foi et la raison, tandis que, depuis, on voudrait les dissocier et les opposer.

Au Moyen âge, cette controverse était normale. On admettait une évolution des choses et des êtres : la matière et la forme qui

les constituaient allaient l'une et l'autre en se perfectionnant, si bien que la forme aboutissait, chez l'Homme, à l'âme avec laquelle elle s'identifiait; cette âme était, d'autre part, d'origine divine et ainsi l'esprit humain se trouvait inspiré par la divinité. On s'occupait surtout de spéculations abstraites et, par le fait, ces spéculations n'étaient pas basées sur une raison exclusivement humaine, donc toute relative, mais sur une raison qui dépassait sensiblement l'Homme et s'apparentait à l'absolu. Elles n'avaient donc pratiquement pas de limites et elles pouvaient se poursuivre non seulement dans le cadre de la nature telle qu'on la concevait alors, mais il était normal qu'elles pussent déborder ce cadre et qu'elles allassent au delà des réalités tangibles. On ne se cantonnait pas dans les « vérités positives », on pouvait légitimement envisager les « vérités éternelles » (Leibniz) qui étaient à la portée d'une raison susceptible, par sa nature même, de les atteindre.

Depuis la Renaissance, l'esprit humain fut de plus en plus attiré par les spéculations concrètes portant sur le monde tangible. Par ailleurs, pour beaucoup, cet esprit cessa d'être considéré comme participant de la Divinité dont l'existence même fut mise en doute. Dès lors, on se plaçait dans le domaine restreint de la relativité : ce fut le règne des « vérités positives »; la raison, ramenée à l'échelle humaine ne pouvait plus logiquement être confrontée avec les « vérités éternelles » qui dépassaient manifestement ses possibilités.

Cette position étant prise par les matérialistes, il eût convenu qu'ils ne s'aventurassent point dans un domaine qui, par leur propre définition, leur était totalement étranger. Mais la passion s'en mêla et ils voulurent démontrer l'erreur de ceux qui avaient conservé tout ou partie des idées médiévales. Ainsi commettaient-ils une double confusion, d'une part entre les « vérités positives », et les « vérités éternelles », d'autre part en accordant à un esprit humain tout relatif des possibilités qui ne pouvaient relever que d'une nature que précisément ils contestaient.

Ils avaient ramené l'intelligence subjective à l'intelligence objective, et, au nom de celle-ci, ils opposaient simplement une négation à une affirmation, sans considérer les conditions particulières où ils se plaçaient. C'est ainsi que, déclarant invraisemblables les mystères de la foi, ils oubliaient d'ajouter qu'ils ne le sont que parce qu'en opposition avec ce qu'à l'échelle de la raison humaine telle qu'ils la concevaient, on est accoutumé de considérer comme vraisemblable.

Cette position était fragile : telle assertion qui pouvait jadis être regardée comme vérité, se trouve actuellement controuvée par des

travaux qui ont montré la précarité des notions admises sur la nature de bien des choses et combien il est désormais difficile d'envisager, par exemple, à l'échelle humaine les questions de dimension, de mesure et de temps; la transmutation des métaux était considérée comme une utopie, elle est actuellement réalisée; il en était de même des influences extérieures à notre monde, et cette affirmation fut ébranlée par l'étude et la connaissance des rayons cosmiques.

Ce qui est curieux et, dans un sens, paradoxal c'est que cette position ait été adoptée par des scientifiques, habitués cependant à établir des raisonnements rigoureux dans leurs autres spéculations : après avoir en quelque sorte matérialisé la raison humaine, ils lui accordent la faculté de raisonner dans l'absolu : en somme, pour mieux discuter des « vérités éternelles » et pour mieux les combattre, ils élèvent à leur niveau la raison humaine et, dans ce domaine, lui reconnaissent les qualités que lui avaient accordées les médiévaux.

Cependant, parmi eux déjà, de grands esprits dont la valeur scientifique ne saurait être contestée, Pasteur par exemple, avaient su faire la part respective de ces vérités, mais ils s'étaient gardés de se lancer dans des controverses vouées alors à la stérilité. Depuis, la connaissance des êtres vivants a fait d'énormes progrès : à mesure que l'on pénètre plus profondément dans leur intimité, la notion de finalité s'impose de plus en plus à l'esprit, comme il en est à la lecture du livre du Professeur Binet dont nous avons récemment parlé. Un autre scientifique, le Professeur Rouvière, a montré par ses recherches minutieuses et ses pertinentes déductions, à un stade des connaissances telles qu'il les a établies et décrites, que cette finalité est la seule conclusion logique de ses travaux (1).

Déjà, dans « Vie et Finalité » (2), il avait montré que la vie n'était pas et ne pouvait être l'effet du hasard, que l'évolution des êtres n'avait pu se produire et se poursuivre que par l'effet d'une pensée créatrice surnaturelle; que celle-ci se manifestait chez les animaux tant dans leur structure intime que dans leurs actes, et que la production matérielle, en quelque sorte spontanée, d'une seule molécule de protéine ne pouvait ni se concevoir, ni se démontrer et *a fortiori* la combinaison organisée d'une multitude de ces molécules dans son infinie variété et dans sa constance parmi les êtres vivants.

Ayant ainsi établi que « l'évolution du règne animal était le

(1) H. Rouvière : *De l'animal à l'Homme*. Paris, Masson, 1949.
(2) Paris, Masson, 1945.

résultat d'un mutationisme dirigé, tendant au perfectionnement de plus en plus grand de l'organisation, pour aboutir à l'Homme, but et couronnement de l'évolution », dans son dernier livre, il s'attache à démontrer que l'esprit humain qui est ainsi une fin « établit une distinction radicale entre l'Homme et le monde animal ».

Les progrès du psychisme qui aboutissent à cet esprit humain marchent de pair avec ceux de l'organisation des êtres, progrès continus qui se manifestent d'abord par l'instinct: il y a lieu de distinguer les instincts d'organisation, ou primitifs, et les instincts d'acquisition ou secondaires. Les premiers sont innés, depuis l'origine du groupe qui en est doté, comme sont innés les organes et les appareils qui mettent ces instincts en action. Ils ne sauraient résulter d'habitudes, car il en est, comme la recherche des mamelles et la succion qui sont des questions de vie ou de mort immédiate. Par contre, les instincts d'acquisition sont la conséquence d'habitudes héréditaires, des variations de l'instinct d'organisation adaptées aux conditions de vie, « reproduction involontaire et automatique d'une action originairement voulue et raisonnée ».

Ces instincts d'acquisition, par le fait même qu'ils supposent une volonté et un raisonnement, postulent pour tous les êtres qui possèdent les possibilités correspondantes une certaine intelligence. Celle-ci, certes, chez les êtres inférieurs ne peut être que fort rudimentaire; mais elle progresse peu à peu jusque dans les espèces les plus voisines de l'Homme. Là se produit une évolution brusquée qui crée une ligne de démarcation entre eux.

Cette intelligence, arrivée à ce stade de perfection, liée aux progrès de la sensiblité et à la richesse des connexions cérébrales, se divise en intelligence objective et intelligence subjective, celle-ci présidant aux opérations supérieures de l'esprit.

Il découle naturellement de ces prémisses une conscience et un libre arbitre.

Et l'auteur termine par un acte de foi en une direction suprême qui préside à ce mutationisme progressif qui ne peut être l'effet du hasard.

On ne peut pas ne pas être frappé par cette continuité et par le rapprochement qui s'impose avec les idées qui avaient cours pendant la période médiévale. C'est une indication de plus de la puissance à cette époque de l'esprit humain qui a émis bien des idées que les progrès scientifiques ont confirmées quelques siècles plus tard.

En tout cas, ce livre est à lire, non seulement pour ceux qui

en partagent les idées, mais aussi et peut-être surtout pour ceux qui leur sont opposés et qui peuvent y trouver matière à réflexion, sinon à révision de leur position. Car le véritable esprit scientifique ne se distingue pas par des manifestations partisanes, mais par la recherche sincère et impartiale de la vérité.

A. Herpin.

NATURE

L'AVENTURE ET NOUS. — Il est d'usage, à la fin d'une année, d'en dresser le bilan. Celui de la Nature présente trop de « postes » pour qu'il soit possible de les passer tous en revue. Je ne m'attarderai ici qu'à celui qui oppose l'éternelle inquiétude de l'Homme à l'éternelle énigme de son univers. Un des aspects de cette psychose est la connaissance toujours plus poussée de la Terre que nous habitons, l'énorme inventaire de ses productions et de l'espace qui les contient. Plusieurs thèmes à paraphrase se sont offerts à moi dans ce domaine durant l'année qui vient de passer. Considérons celui de l'exploration souterraine; qu'y voyons-nous? Beaucoup d'efforts pour peu d'acquit. Des curiosités exercées sur du vide. Sans doute advient-il parfois que le sondage d'une caverne et d'une nappe liquide réponde à un but pratique : vérifier, par exemple, si une résurgence fournit une eau propre au service public; ou qu'il s'assigne une fin scientifique, comme l'étude de la faune des profondeurs. Mais dans la majorité des cas il s'agit d'un phénomène identique à celui qui engendre cette maladie désormais bien connue et classée : l'alpinisme.

Le spéléologue Casteret a dit, je crois, de son art, qu'il est un alpinisme à l'envers. Beaucoup de vrai dans cette boutade : même besoin morbide de savoir ce qu'il y a plus bas, plus haut, plus loin; même avidité sans autre fin qu'elle-même, celle qui nous conduit au cinéma voir défiler des images, qui groupe les badauds autour d'un accident de la rue; seulement plus échelonnée dans le temps, et avec ce correctif qu'on représente à la fois le machiniste et le spectateur.

Le dernier en date de ces cas typiques est tout récent; il ne remonte pas plus haut que la mi-novembre; on n'a pas oublié la tragique aventure de ces sept explorateurs du « Trou de la Creuze », dans le Doubs, surpris par une crue subite qui ne laissa qu'un seul survivant. La visite d'un siphon, dans les

ténèbres et l'eau glacée, sans autre besoin qu'une curiosité satisfaite, vaut-elle ces sacrifices de vies humaines? « Ils ont osé! » répondront fièrement quelques-uns, ceux-là mêmes qui s'en vont à l'Himalaya pour y planter les premiers un drapeau dans de la neige.

Héroïsme stérile à mon sens, parce qu'il n'atteste qu'une hypertrophie de l'esprit d'aventure, et ne saurait faire avancer d'un pas le progrès matériel ou moral du genre humain.

« Mais justement! diront les planteurs de drapeaux. C'est la vanité du geste qui en fait la grandeur! »

Je réponds : non, et tout le problème est là.

L'Himalaya est venu sous ma plume. J'ai devant moi deux livres qui me sont arrivés à peu près ensemble : *Quelques hommes et l'Himalaya,* par Guy Marester (1), et *Hautes Montagnes d'Afrique,* par le Dr R. Jeannel (2).

Je me croyais quitte, pour un certain temps au moins, de ce leit-motiv de la Montagne, qui obsède tant d'esprits, occupe dans la littérature et l'image une place grandissante, et par cette multiple voie s'intègre à la permanence de l'actualité.

Je n'ai jamais mieux mesuré le caractère de cette hallucination de la verticale qu'en lisant l'introduction dont M. Marester a fait précéder son livre. Il y esquisse une psychologie de l'alpinisme qui me paraît un des meilleurs documents écrits sur cet objet. Une partie historique nous montre d'abord l'embryon du phénomène, relativement récent en somme, puisqu'il ne remonte qu'à l'année 1492, avec la conquête du Mont Aiguille. D'autres parois plus ou moins abruptes avaient été gravies auparavant, mais à titre occasionnel et sans intention de conquête. Le cas du Mont Aiguille relève nettement de l'alpinisme moderne, d'abord en ce que l'exploit fut officiellement « homologué », comme on dit aujourd'hui, par un homme de loi, ensuite du fait qu'Antoine de Ville, seigneur de Domp Julien, qui le réalisa sur la suggestion de Charles VIII, y employa le matériel artificiel encore en usage. Aidé de toute une escouade munie d'échelles, de pitons, de câbles, il parvint au sommet de ce que les cartes du Dauphiné de l'époque appellent « la montagne inaccessible ». Ce sommet, qui s'élève à 2.100 mètres environ, a depuis lors été bien des fois atteint, mais comme le dit M. Mares-

(1) *Quelques hommes et l'Himalaya,* par Guy Marester (Editions du Seuil, Paris).
(2) *Hautes montagnes d'Afrique,* par le Dr R. Jeannel (Editions du Muséum d'Histoire Naturelle, 57, rue Cuvier, Paris).

ter, c'est avec raison du 26 juin 1492 qu'on peut dater vraiment la naissance de l'alpinisme.

Chose curieuse, il s'écoulera de longs hiatus entre ces tentatives vers le ciel; on ne reviendra plus gravir le Mont Aiguille qu'en 1834, mais déjà beaucoup d'autres ascensions ont été réalisées, avec la science, il est vrai, pour objectif; telle celle du Mont Bô, au pied du Mont Rose (2.556 mètres), par Léonard de Vinci, et surtout celle du Mont Blanc en 1786. C'est de Saussure qui s'avère le premier initiateur de cette victoire classique. Sa passion de la Montagne fut axée, certes, sur des soucis de géologue et de minéralogiste, mais ce n'en est pas moins la passion de la Montagne, et un caillou qu'il cassera à 3.000 mètres, tout en étant le même qu'à 1.000 mètres plus bas, n'est pas le même! « J'ai eu pour la Montagne dès l'enfance, écrit-il, la passion la plus décidée. »

A partir de ce moment, l'évolution du phénomène va s'accélérant dans le sens psychologique. « Les conditions humaines qui rendent l'alpinisme possible sont créées, écrit M. Marester, et le goût de l'homme occidental pour l'alpinisme va alors en augmentant. Il s'est ouvert un terrain de jeu qu'il ne connaissait pas encore, il apprend à pratiquer un jeu qui lui procure les joies fortes qu'il demande, et qui satisfait même à cet appel de l'aventure et du danger qu'il peut sentir en lui. »

C'est déjà en effet sur le plan de l'émulation que se situe la nouvelle discipline. De curiosité, il ne saurait guère être question : Saussure au sommet du Mont Blanc, Whymper sur le Cervin en 1865, savent fort bien qu'il n'y a là-haut rien à voir dans un voisinage immédiat, hormis du rocher, de la neige ou de la glace. Le mobile fondamental, c'est simplement l'orgueil humain relevant le défi de la Nature à son audace et à son endurance. A qui le gant? La hauteur, l'énormité, la nudité informe, la laideur, le chaos de la Montagne, qui furent si longtemps pour les gens d'en bas des motifs de recul et de frayeur, les voilà devenus la raison de l'effort. Obstacle physique pendant des siècles, à présent but abstrait! et l'émulation elle-même perd de son visage désintéressé : l'histoire se recommence, dès que s'en mêle l'Homme! M. Marester nous montre les équipes de plusieurs nations au pied des dernières parois vierges. « Après avoir chacune gardé jalousement leur projet, elles se retrouvaient, par exemple, à six au pied de la face nord des Grandes Jorasses, qu'enlevait le 30 juin 1935 la cordée allemande de Mayer et Peters. » Le vaudeville se mêle toujours un peu à l'héroïsme...

Et c'est ainsi qu'ayant vaincu l'un après l'autre tous les sommets d'Europe, et ceux du Caucase, et ceux de la Cordillère des Andes, beaucoup d'autres en Afrique et ailleurs, l'Homme couronne cette épopée par l'obsession des 8.888 mètres — encore inviolés à l'heure présente — de l'Everest, et de l'Himalaya tout entier. Autre épopée plus grandiose encore. Ainsi d'étage en étage se hausse la bravoure humaine, mais aussi, ajouterai-je, sa forfanterie. Et le livre de M. Marester retrace toutes les tentatives, échecs ou réussites, des expéditions lancées à l'assaut du Toit du Monde. Pages attachantes, d'ailleurs remarquablement illustrées, et où se meuvent des humanités soulevées par une mystique tombée d'une sorte de déité.

A cet égard je signale à ceux qui liront ce livre, et que je souhaite nombreux, les écrits laissés par l'Anglais Mallory, disparu en 1924 à l'Everest avec Ivarine, à 8.500 mètres — deux petits points noirs aperçus de loin sur une pente, et ce fut fini. Ils sont un témoignage de cette domination magnifique, presque religieuse, mais étrangement puérile, et qui commande malgré tout l'admiration.

Et j'ouvre ici l'ouvrage du Dr René Jeannel, *Hautes montagnes d'Afrique*, qui porte en sous-titre : *Vers les neiges éternelle sous l'Equateur*.

L'auteur est un naturaliste éminent, professeur d'entomologie et directeur du Muséum d'Histoire Naturelle. J'extrais de son texte cette phrase qui va situer mon propos : « Les alpinistes ont d'autres soucis que ceux de récolter des échantillons zoologiques et botaniques. Ce n'est généralement pas eux qui enrichissent nos connaissances dans ce domaine. Ce rôle revient aux explorateurs plus modestes, qui se désintéressent des escalades dans les régions où la vie est absente, et préfèrent consacrer leur activité à des recherches dans la partie des hautes montagnes dont le peuplement animal et végétal pose de passionnants problèmes biologiques. »

On touche immédiatement la différence entre deux conceptions : l'une qui ne tend qu'à vaincre l'Homme lui-même, la carcasse, en exaltant l'esprit, à s'affirmer « le premier » dans un succès purement doctrinal; l'autre qui veut que son effort ne reste pas un simple spectacle d'arène, et soit profitable à la connaissance du monde. Notons d'ailleurs que les deux concepts peuvent s'associer chez des sujets d'élite, mais alors il n'est plus question de sport, de rivalités de cordées, car le domaine du naturaliste, comme le dit M. Jeannel, est bien au-dessous, topographiquement, de celui du planteur de drapeaux.

On ne résume pas un livre de l'ampleur du livre de M. Jeannel. Il faut le lire, celui-là aussi, s'imprégner des premières découvertes des massifs africains, comme le Kilimandjaro, le Kénya, le Ruwenzori, dont les altitudes, sans atteindre celles de l'Himalaya, dépassent cependant les 5.000 mètres, avec des glaciers et des neiges éternelles, ou l'Elgon, un peu moins haut, qui ne compte que 4.300 mètres, sans glacier ni neige. Il s'agit là des montagnes orientales de la région de l'équateur; l'Atlas, l'Abyssinie, le Cameroun en comportent d'autres, auxquelles M. Jeannel ne se réfère qu'à titre épisodique.

Les premiers yeux européens qui s'ouvrirent sur le Ruwenzori et sa calotte blanche, qu'on lui désignait comme un dôme de sel, furent ceux de Stanley en 1888. La possibilité de neiges éternelles sous l'Equateur était à cette époque, sinon niée, tout au moins fortement mise en doute. Les explorations subséquentes prouvèrent la réalité de cet apparent paradoxe. Mais quel curieux spectacle — et que rendent bien les superbes illustrations qui accompagnent le texte de M. Jeannel — que ces forêts de fougères et de bruyères arborescentes, de mousses où l'on disparaît à mi-corps, de Séneçons géants, à des altitudes de 3.000 et même de 3.500 mètres, comme en ce merveilleux vallon de Kakuamba, sur le Ruwenzori, qui arrache au Dr Jeannel des cris d'émerveillement bien explicables! A de pareilles altitudes les montagnes de notre hémisphère ne nourrissent plus que la végétation naine de la zone des glaciers! Ces Séneçons de 12 mètres de haut éveillent l'idée de quelque décor d'un *Chantecler* exotique, avec lapins et oiseaux de basse-cour à leur échelle!

Tout au long de cette vaste étude, le Dr Jeannel nous conte dans le détail ses propres explorations, accomplies en compagnie de M. et Mme Charles Alluaud, C. Arambourg, P.-A. Chappuis, tous attachés au Muséum, plénipotentiaires de ce splendide établissement auprès de la reine Nature. Et comme il est avant tout naturaliste, il décrit minutieusement la flore et la faune des régions visitées, jusqu'à de curieux petits « fossiles vivants », aveugles et dépigmentés, qui habitent sous terre dans des forêts de bambous, et appartiennent à des espèces disparues de la surface du sol.

Je souhaiterais que ces deux livres, dont je n'ai pu donner qu'un aperçu panoramique, fussent lus et compris surtout par les jeunes d'aujourd'hui. Ils synthétisent bien, à mon sens, le double aspect de l'esprit d'aventure qui tourmente notre espèce : l'un qui ne s'inspire que d'exalter l'individu, sans autre véhicule ni aiguillon que lui-même; l'autre qui recherche en même temps

l'enrichissement de ce trésor du Savoir où se justifie, en somme, la prétention de l'Homme à régner sur l'ensemble de la création. Les deux se peuvent défendre. Pour moi, mon choix est fait depuis longtemps. Je confie cette enquête tacite sur *L'Aventure et nous* à ceux qui vont vers l'avenir. Peut-être me répondront-ils en riant : « Nous penserons certainement comme vous... Mais dans vingt ans! »

Marcel Roland.

Paléontologie et Transformisme, par *C. Arambourg, L. Cuénot, P.-P. Grassé, J. B. S. Haldane, J. Piveteau, G. G. Simpson, E. A. Stensiö, P. Teilhard de Chardin, H. V. Vallois, J. Viret, D. M. S. Watson* (Editions Albin Michel, Paris). — C'est un « colloque », une discussion dans le genre de celles qu'organisa en 1929 le Centre International de Synthèse, sous la direction d'Henri Berr, et qui ont laissé un souvenir durable. Celle-ci eut lieu en 1947 sous les auspices de la fondation Rockfeller et du Centre National de la Recherche scientifique. Les interlocuteurs appartiennent à tous les horizons philosophiques. L'objet était cette fois d'établir un lien entre les dernières acquisitions de la paléontologie et les données actuelles sur l'évolution des êtres organisés. On fonde beaucoup d'espoir, comme l'on sait, sur les « mutations » ou variations brusques et héréditaires, contrôlées par une certaine « orthogenèse » orientant les phyla d'après une ligne déterminée. On admet encore quelques facteurs lamarckiens sur l'influence du milieu, mais associés à des facteurs internes qui échappent à toute explication rationnelle. De cet ensemble est né un néo-darwinisme qui parait à l'heure actuelle la théorie la plus en faveur. On lira avec fruit ces exposés de points de vue; mais ce qui en ressort, c'est qu'on se borne à enregistrer des faits, et qu'on est toujours ramené, pour les expliquer, à des hypothèses plus ou moins métaphysiques, en dépit de toutes les convictions mécanicistes affichées par leurs auteurs. — M. R.

Mes chasses sous-marines, par *Hans Hass.* Avec 32 photographies (Editions Payot, Paris). — Bernard Gorsky nous avait déjà initiés à la chasse sous-marine. C'est aujourd'hui un Viennois, émigré vers la mer des Caraïbes, et qui nous conte ses étonnantes aventures d'amphibie. Il nous décrit la féerie du monde des coreaux et de ses habitants. Il chasse, il filme, il vit tel un poisson parmi les poissons, et il étudie leurs mœurs avec une curiosité intelligente qui fait sa place à la science, puisque le volume se termine, heureuse innovation, par une liste des noms scientifiques des poissons nommés dans le texte. — M. R.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

CRISE MATERIELLE ET CRISE MORALE. — Il est incontestable que les Académies de provinces, ces vieilles sociétés archéologiques, historiques ou littéraires dont nous analysons les travaux dans cette chronique, connaissent actuellement des difficultés matérielles qui mettent en péril leur existence et se traduisent par une diminution inquiétante de leurs publications. A plusieurs reprises, nous avons eu l'occasion de faire ici allusion à cette crise. Peut-être pourra-t-il paraître intéressant d'en ana-

lyser les divers aspects et d'examiner les remèdes qui sont actuellement proposés pour en amoindrir les effets.

Pour bien comprendre les origines de cette crise dont les premiers symptômes apparurent dès l'issue de la première guerre mondiale, un peu d'histoire est nécessaire : il faut remonter aux débuts de ces académies et sociétés provinciales, montrer comment et avec les concours de qui elles se sont habituellement développées.

Les Académies de villes qui prirent naissance durant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, officiellement érigées par lettres patentes et placées sous la protection des intendants de province, des évêques et des hauts magistrats, ces académies sombrèrent au début de la Révolution. Une loi les supprima. La plupart ne se reconstituèrent guère avant la Restauration, parfois sous l'Empire. D'autres disparurent définitivement. Sous une forme académique, elles furent ligotées par des statuts sévères qui les obligeaient en particulier à ne posséder qu'un nombre de membres très limité : trente, cinquante, une centaine au maximum. Ainsi furent reconstituées les Académies de Rouen, de Bordeaux, de Lyon qui vient de célébrer solennellement sous la présidence de M. Herriot son deux cent cinquantième anniversaire, ou encore l'Académie de Stanislas qui, à Nancy, fêta pareillement en juin dernier son deuxième centenaire.

Mais, à la même époque ou un peu plus tard, sous la monarchie de juillet, la passion archéologique créa un mouvement en faveur de nos monuments du passé. On se prit d'amour pour les vieilles pierres; on entendit les protéger; on entassa les vestiges des édifices disparus dans des musées; on collectionna et tous ces collectionneurs se réunirent pour former de nouvelles sociétés où l'archéologie, la littérature provinciale et même souvent les sciences naturelles constituèrent les principaux objets d'étude de leurs membres. Ces sociétés étaient plus largement ouvertes que les vieilles Académies : la bourgeoisie libérale y côtoyait la noblesse : aussi bien toute politique était-elle exclue des réunions et si ces sociétés paraissaient parfois un peu réactionnaires, c'est que la nature même de leurs travaux les poussaient à se montrer... conservatrices. Encore y a-t-il lieu d'observer que sous le règne de Louis-Philippe ou celui de Napoléon III, elles furent souvent des foyers de libéralisme où les esprits frondeurs ne manquaient pas. Elles évoluèrent d'ailleurs avec la République, les querelles politiques restant, nous le répétons, soigneusement bannies.

Tous ces groupements ne connaissaient sur le plan matériel

aucune difficulté : les classes même où ils recrutaient leurs membres étaient les plus aisées de la société. Ils exigeaient donc de chacun d'eux une cotisation qui s'élevait habituellement à dix francs-or. Ils recevaient des collectivités locales, des conseils généraux, des municipalités, des subventions dont le chiffre moyen variait de cent à cinq cents francs-or. Avec un budget annuel qui atteignait à peine deux mille francs, ils étaient riches : ils pouvaient acquérir de vieilles statues, des vitraux ou des pierres tombales que des Béotiens mettaient en vente ou laissaient à l'abandon. Certaines sociétés pouvaient même se loger dans de charmants hôtel anciens qu'elles meublaient avec goût et s'il se rencontrait parfois dans les salles aux cheminées Renaissance un certain bric-à-brac archéologique, on pardonnait volontiers ce fatras, tant était louable l'intention des dirigeants de sauver les moindres objets anciens quel que soit leur intérêt.

Elles publiaient aussi, et chaque année, de gros, d'épais volumes de Mémoires. On reste saisi d'étonnement et d'admiration devant ces files impressionnantes de collections. Tout n'y est certes pas de première valeur. On peut adresser bien des griefs justifiés à des études souvent faites en ordre dispersé par des chercheurs animés de bonne volonté, mais pourvus de connaissance insuffisantes. On peut regretter qu'une meilleure méthode n'ait pas été suivie par ces érudits provinciaux à qui manquait souvent une formation de base. On peut déplorer que certains sujets — qui surtout aujourd'hui paraissent passionnants, comme l'histoire économique, agricole ou sociale — aient été systématiquement négligés ou traités de médiocre manière, mais une fois ces critiques formulées, comment ne pas reconnaître que ces publications témoignent d'un admirable labeur? Et il serait d'autre part injuste de ne pas constater que certains de ces travaux constituent d'excellentes études, abordant de façon exhaustive, dans le cadre local, des sujets difficiles: ils ont servi de matériaux solides aux vastes synthèses. Que d'historiens de grand renom ont su les utiliser en oubliant parfois de rendre justice au labeur des modestes érudits qui les avaient composés! Ajoutons que ces volumes de mémoires, adressés par voie d'échange à toutes les sociétés savantes de l'étranger, aux grandes bibliothèques et établissements scientifiques, n'ont pas cessé de bien servir au loin le renom de l'érudition française.

Travaux de valeur, monuments restaurés ou sauvés, enquêtes menées à bien — les recherches sur le folklore et les traditions populaires leur doivent beaucoup — le bilan des efforts déployés par les sociétés savantes de province n'est certes pas négatif. On

peut d'ailleurs mesurer son importance en parcourant les deux premiers tomes de cette *Bibliographie générale des travaux historiques et scientifiques* pour la période 1910-1940 (c'est la suite du « Vidier et Lasteyrie ») que publie M. René Gandilhon sous la direction de Charles Samaran. Dans ces longs dépouillements d'études si variées, si riches en trouvailles et en inédits, on se rend compte du bon travail accompli.

La crise apparut au cours des années qui suivirent l'achèvement de la première guerre mondiale. L'imprimerie supporta des hausses considérables; les ressources des Sociétés savantes s'accrurent plus lentement et déjà un certain déséquilibre apparut. On releva bien les cotisations; on s'efforça de recruter de nouveaux adhérents. En dépit de ces efforts, il fallut souvent réduire le nombre des pages de chaque volume.

Malgré tout, les sociétés persévéraient, les dépenses étaient à peu près couvertes et les publications conservaient leur périodicité traditionnelle. Les subventions venaient compléter l'insuffisance des ressources.

La crise s'est considérablement aggravée depuis 1940. Cette fois, les recettes ne peuvent plus suivre les dépenses : pour correspondre au taux de 1914, les cotisations devraient, en effet, varier de mille cinq cents à deux mille francs, or elle atteignent rarement trois cents francs et il ne faut pas songer à les augmenter davantage. En effet, les classes sociales auxquelles appartiennent les membres des sociétés savantes sont précisément celles qui se sont particulièrement appauvries depuis un demi-siècle: officiers ou magistrats retraités, ecclésiastiques, professeurs ne pourraient acquitter des sommes aussi considérables et il serait navrant de mettre ces sociétaires — souvent parmi les plus fidèles — dans l'obligation de se retirer.

Les subventions des collectivités n'ont pas davantage suivi le mouvement de hausse : elles ont été portées à cinq mille, dix mille francs, alors qu'il leur faudrait être cinq fois plus élevées. A bout de ressources, plusieurs Sociétés se sont adressées au Centre National de la Recherche Scientifique. Celui-ci fait de son mieux pour venir en aide au travail désintéressé. Mais les demandes deviennent si nombreuses qu'il est maintenant nécessaire de répartir les subventions, de les éparpiller en sommes de plus en plus faibles afin que chacun puisse profiter de la manne bienfaisante. Ces secours sont, au total, insuffisants, irréguliers et incertains.

Les conséquences de cette situation désastreuse sur laquelle les discours prononcés à la séance de clôture du Congrès des Sociétés

savantes tenu à Nancy cette année ont jeté une vive lumière, sont de deux ordres, matériel et moral. Matériel, la périodicité des publications n'est plus assurée. Les sociétés ne peuvent plus imprimer régulièrement un volume de mémoires : il leur faut attendre d'avoir amassé les sommes nécessaires, ce qui demande parfois plusieurs années. Les travaux dorment donc dans les tiroirs. Ils risquent ainsi de perdre de leur actualité ou de leur valeur : telle étude écrite en 1946 n'est plus au point quand on la publiera en 1950. Devra-t-on obliger l'auteur à la remanier. Que de temps perdu! Et ces Mémoires, d'épaisseur réduite, privés de toute illustration — les clichés coûtent trop cher — quel piètre témoignage ils portent désormais à l'étranger de l'érudition française.

Mais les conséquences morales ne sont pas moins graves : les auteurs — surtout les érudits locaux — se lassent d'attendre si longtemps l'impression de leurs études. La publication d'un travail est toujours impatiemment attendue. Il y a là une petite vanité bien naturelle. Mais l'incertitude où l'on est obligé de laisser les auteurs sur cette date de publication décourage les chercheurs et affaiblit leur ardeur. L'on a dénoncé récemment cet abandon des salles de lecture de nos archives ou de nos bibliothèques. Certes, les difficultés matérielles expliquent partiellement cet abandon : l'officier, dégagé des cadres, qui se consacrait à l'étude des voies gallo-romaines, la vieille demoiselle passionnée pour l'histoire des familles, le vénérable chanoine qui élaborait patiemment une étude « exhaustive » sur le chapitre de sa cathédrale s'efforcent d'augmenter le montant de leur retraite par l'adoption de quelque emploi, leurs petites rentes ou leur maigre casuel par des travaux rémunérés. Le temps leur manque : et les études désintéressées en souffrent. Mais, tout de même, s'ils avaient l'assurance que leurs efforts ne resteront pas vains, que les études auxquelles ils se livrent ne risquent pas de demeurer manuscrites et promises au feu par des héritiers indifférents, ils retrouveraient certainement le temps de travailler. La crise morale qui atteint certaines sociétés savantes serait promptement surmontée si la crise matérielle, le manque de ressources, était d'abord vaincue.

Quels remèdes peut-on donc proposer? Ils sont de plusieurs ordres et méritent discussion. Nous les examinerons donc brièvement au début de notre prochaine chronique.

Jacques Levron.

Vie agricole et rurale en Poitou. — La Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, est parvenue à résoudre le problème matériel d'une élégante façon : propriétaire d'un des plus beaux musées de Poitiers qu'elle ne pouvait plus entretenir convenablement, elle l'a abandonné à la ville, en échange d'une subvention qui lui permet de poursuivre son œuvre scientifique : celle-ci conserve donc toute son ampleur et les travaux que publie la Société sont habituellement excellents.

Elle possède, il est vrai, de remarquables érudits : M. Debien n'est pas seulement un des meilleurs historiens de nos anciennes colonies françaises, il s'intéresse à l'histoire agricole du Poitou. Formé aux méthodes les plus strictes, s'inspirant des conseils donnés par Marc Bloch dans l'admirable ouvrage qu'il a consacré aux *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, il sait interroger les registres les plus rébarbatifs et tirer d'un simple carnet de comptes d'un receveur de redevances des indications précises et solides, toute l'évocation de la nature d'une petite ville française et de son terroir à la fin du XVIIe siècle.

La petite ville c'est, aux bords de la Creuse, La Roche-Posay, aujourd'hui une aimable ville d'eaux qui s'étage au-dessus de la rivière. Les sources étaient connues, paraît-il, dès le XVIe siècle. La ville était pourtant en pleine décadence durant le règne de Louis XIV : beaucoup de maisons se trouvaient démolies ou ruinées, à l'abandon et l'on ne relevait que trois ou quatre constructions neuves. Toutefois les tanneries enrichissent encore quelques familles bourgeoises qui possèdent de beaux logis avec jardins et terrasses. Les paysans vivent plus aisément qu'autrefois. Les cultures s'améliorent. Le froment se substitue au seigle et à l'avoine. Le vignoble s'étend. Les moindres exploitants ont leur vigne, d'une étendue habituelle d'un hectare. Les redevances ne paraissent pas très lourdes.

Observations minutieuses, qui ne laissent passer aucun détail, ni les indications que l'on peut tirer de l'évolution des toponymes, ni celles qui parviennent des chiffres. C'est de l'histoire au microscope : sans doute, mais elle nous fait pénétrer intimement dans la vie même de ce petit groupement. Voilà l'érudition locale, dans ce qu'elle offre de meilleur. — J. L.

DANS LA PRESSE

« Contemporains ». — Une naissance : « Contemporains », revue mensuelle, commence à paraître en novembre, dirigée par Clara Malraux.

Virginia Woolf ouvre le premier sommaire avec un essai sur *La Femme et la Pauvreté*. Essai de Clara Malraux : *De la scène conjugale*. Essais encore, de Jean Duvignaud et de Louis Dalmas. Poèmes de Francis Ponge, puis (par ordre alphabétique sans doute) de Jules Supervielle. Nouvelles de Jean Cassou et de Jean Cayrol.

Les chroniques sont signées de Marcel Arland, Jean Cassou, Robert Chéramy, Jean Duvignaud, Claude Aveline, Daniel Guérin, Maurice Nadeau, Edith Thomas, Georges Simiane.

La présentation, la tenue, les intentions peut-être ne sont pas sans rappeler quelque chose de la « Nouvelle Revue française ».

« Critique », après une deuxième et trop longue éclipse, reparaît, sans autre changement que d'éditeur : la revue est installée maintenant aux Editions de Minuit. Elle s'y retrouve avec le même sérieux, la même dignité, la même volonté de lucidité, le même refus des complaisances.

« Esprit » annonce pour décembre un numéro spécial consacré à Emmanuel Mounier. Et désormais Albert Béguin, qui dirigeait en fait la revue depuis la mort de Mounier, la dirigera en titre. Il ouvre le numéro de novembre par un éditorial qu'il intitule : *Fidélité et Imagination :*

« C'est *Esprit* qui à ma génération apprit l'urgence des engagements temporels, rappela l'importance des devoirs collectifs et l'exigence d'une conversion de l'intelligence vers les problèmes sociaux. Si je ne me trompe, cette fonction pédagogique se doubla et devait se doubler périodiquement d'une fonction inverse, rappelant à la méditation intérieure et aux problèmes spirituels ceux qui risquaient de s'enfermer dans la seule action. Nous sommes nombreux, je pense, à pouvoir dire que sans l'influence continue de Mounier nous eussions abordé beau-

coup plus désarmés aux rivages périlleux où nous eûmes à choisir et à agir. Mais ce qui nous permit alors des options authentiques, qui fussent bien les nôtres et par là valables, ce n'était pas tant l'option à laquelle se rangeait la revue dans ses éditoriaux et ses textes de prise de position : c'était le long travail, patient, minutieux, exact, qui s'était fait au cours des ans. Les débats sur la propriété, le travail, la rupture du christianisme avec le désordre établi avaient fait peu à peu de nous des hommes capables de ces choix que soudain l'événement requérait.

« N'est-ce point ce travail-là, d'abord, qu'il importe de poursuivre? Certes, il est des heures où l'homme qui écrit doit professer publiquement l'élection qu'il fait devant l'histoire en cours. Mais, en dehors de ces moments exceptionnels, son métier n'est pas de distribuer des mots d'ordre ou de proclamer des adhésions. Si chacun, et les intellectuels d'abord, consentait à faire son métier, tout irait sans doute un peu moins mal dans le monde. Le mot de métier, le mot d'intellectuel aussi, devraient être restitués à leur humble noblesse. L'intellectuel, depuis quelques années, entretient une mauvaise conscience suspecte — au moins autant que pouvait l'être jadis son égoïste bonne conscience — et il croit perdre son temps ou manquer à son devoir lorsqu'il s'adonne à ces tâches d'approfondissement qui sont les siennes, ou à cet exercice de l'expression qui est ce qu'il peut donner de meilleur aux autres. Si notre civilisation en décombres doit faire place à une autre civilisation, celle-ci sera une civilisation du travail. Dans le monde du travail, il y a une place pour le travail de l'esprit, qui n'est pas une place en marge ni subordonnée. »

Petits formats. — La « Gazette des Lettres » ne paraît plus, depuis octobre, qu'une fois par mois, et maintenant sous le format « digest ». Concession? Non, à ce qu'il semble, s'il s'agit des buts et de l'orientation. Quant aux dimensions, le changement signifie que le format de poche est aujourd'hui un fait d'ordre social. L'hebdomadaire format journal a-t-il fait son temps?

Pourquoi se voiler la face? C'est ainsi, et ce n'est pas nécessairement un mal, puisqu'un « petit format » comme « Caliban » (qui justement nous annonce que son tirage atteint 140.000) a pris pour tâche de ne retenir de la formule « Sélection » que le meilleur, et de donner au même public, pour satisfaire le même besoin, des textes originaux, écrits toujours proprement et souvent brillamment. Avec l'appui de quelques vrais écrivains, choisis vraiment parmi les meilleurs.

Répertoire. — Victor Hugo, le plus fécond de nos jeunes auteurs, s'il faut en juger par le sommaire de nos revues. De lui Henri Guillemin a retrouvé et commence à publier dans la « Revue des Deux Mondes » (15 novembre), une comédie, *L'intervention*, qui date de 1866 et était destinée au *Théâtre en Liberté*.

Vingt-quatre écrivains, hommes et femmes, dans un numéro spécial de « La Nef » (octobre-novembre), affirment, sans mollir que *L'amour est à réinventer*. Mais non, mais non. Ou nous ne parlons pas de la même chose. Ils ont pourtant l'air (certains) d'en traiter en experts. Voyez comme on s'abuse.

Le sondage d'opinion publique, par J.-M. Campagne (« Larousse mensuel », novembre). Notre époque a découvert l'art de savoir ce que pensent les hommes, étant admis qu'ils ne pensent pas ce qu'ils pensent. Car on sait maintenant ce que penser veut dire. La méthode Gallup trompe encore; celle des tests, presque jamais : la pensée en est tout à fait éliminée.

M. Bernard Guyon, dans « La Vie intellectuelle » (novembre), parle de *Balzac psychologue de la paternité*. En fait, c'est une étude, fort pénétrante d'ailleurs, sur *Le Père Goriot*. Une indiscrétion nous laisse penser que l'auteur n'a pas dit son dernier mot sur le sujet, et, par exemple, sur un certain complexe de la paternité chez Balzac.

...Et, pour terminer en fanfare une saison Balzac un peu longuette, Etiemble donne aux « Temps modernes » (novembre) un *Balzac critique* qui, après tant d'homélies parfois mieux intentionnées qu'inspirées, paraît ce qu'il est : gaillard et fort.

CORRESPONDANCE

UN NOUVEAU TERTULLIEN : MONSIEUR PAUL CLAUDEL. — M. Claudel vient de lancer contre la Bible de Maredsous une violente diatribe. On eût préféré, par respect pour son âge, et par admiration pour un des génies les plus puissants de notre temps, ne pas relever ce langage. Malheureusement, M. Claudel met en cause, avec un manque total d'équité et de simple justice chrétienne, la rectitude et l'orthodoxie de ses adversaires; il les présente à plusieurs reprises comme des modernistes larvés, et des protestants déguisés, se conformant en cela à la déplorable habitude qu'ont certains catholiques de déclarer hérétiques ceux qui ne pensent pas comme eux. L'accusation est trop grave et trop gratuite pour qu'on ne souligne pas la légèreté avec laquelle elle est lancée.

L'argumentation de M. Claudel est tirée presque uniquement de l'omission, par le traducteur, du verset dit « des trois témoins », et appelé aussi « comma iohanneum », au chapitre V, verset 7, de la Ire épître de saint Jean. A l'entendre, ce serait une falsification du texte original, une mutilation du texte canonique, un abandon d'une Ecriture authentifiée par l'Eglise, du mépris pour saint Jérôme...

On s'aperçoit, de prime abord, que M. Claudel confond tout : inspiration, canonicité et authenticité; texte original et Vulgate; Vulgate hiéronymienne et Vulgate sixto-clémentine. Expliquons-lui donc brièvement, que l'Eglise (dont il se réclame à tort et à travers, tout en faisant la leçon aux exégètes, aux évêques qui leur donnent l'*Imprimatur*, au Pape même dont il minimise l'Encyclique « Divino Afflante Spiritu »), expliquons-lui que l'Eglise a fixé, de manière très claire, comment elle entend reconnaître l'appartenance d'un texte quelconque au recueil des livres inspirés. Tout d'abord, elle n'accorde le bénéfice de l'inspiration qu'au *seul texte original*. Ensuite, elle a fixé la liste de ces Livres inspirés: d'après le Concile de Trente, ce sont ceux dont l'Eglise Universelle s'est toujours servie, et qui sont contenus dans l'antique édition latine, appelée Vulgate. Enfin le même Concile a précisé qu'il s'agit des Livres « avec toutes leurs parties », et que la Vulgate donnée comme norme est la version *antique* qu'il prescrit de rétablir dans sa pureté primitive.

La marche à suivre est donc claire. Pour que le verset des trois témoins soit canonique, deux conditions sont prescrites :

qu'il soit attesté par la Vulgate antique, et par l'usage universel de l'Eglise. Donc usage constant et usage catholique : dans le temps et l'espace.

Interrogeons d'abord la Vulgate. Si le verset se trouve bien dans l'édition sixto-clémentine (qui n'a jamais été considérée comme définitive, puisque le pape Pie X a institué une Commission pour la réviser), il est absent de tous les manuscrits où l'unanimité des spécialistes reconnaît l'état originel de la Vulgate. Le verset n'appartient donc pas à la Vulgate antique (1). S'il n'est pas dans la vraie Vulgate, il n'a pas toujours été utilisé par l'Eglise, il n'est pas canonique. S'il n'est pas canonique, son inspiration n'est pas garantie. Que valent alors les grands mots de M. Claudel?

On pourrait en rester là : mais l'auteur de l'*Introduction au Livre de Ruth* ne se tient pas si vite pour battu. Il en appelle au « texte original ». Eh quoi, M. Claudel veut-il nous faire croire que la 1re épître de saint Jean a été écrite en latin? Car enfin, le fameux verset est plus inconnu encore des manuscrits grecs que de ceux de la Vulgate. M. Claudel aurait même pu, sur ce point, faire une critique bien plus pertinente de la note incriminée, qui parle de «quelques manuscrits récents », car elle est trompeuse. En réalité, sur les 200 manuscrits grecs de la 1re épître de saint Jean, parmi lesquels on compte plusieurs vénérables témoins des IVe-Ve siècles, quatre seulement ont le verset et encore, deux ne l'ont-ils que dans la marge! Tous dérivent d'un seul manuscrit du *seizième* siècle qui a, de toute évidence, traduit le verset du latin, sans doute pour faire pièce à l'édition imprimée d'Erasme... Et ce ne sont pas seulement les manuscrits qui l'omettent : l'unanimité des Pères grecs et l'immense majorité des Pères latins en font autant. De quel droit M. Claudel vient-il nous parler de l'« unanimité de la tradition catholique »? Le second critère, l'universalité, est plus décisif encore que le premier : le *comma iohanneum* n'est pas canonique et n'est pas davantage de saint Jean (qui écrivait en grec); il n'est pas inspiré (2).

Mais il y a plus encore, car décidément M. Claudel est allé s'empêtrer dans le cas le plus simple de toute la Bible : un des très rares passages sur lesquels l'Eglise, sans prendre position, a tenu expressément à garantir à tous la liberté! Je souhaite pour

(1) Le malheureux manuscrit du VIIIe siècle auquel s'accroche M. Claudel est le *Toletanus*, de provenance espagnole — le pays d'origine du *comma* précisément —. Il est bien connu pour les nombreuses altérations qu'il a empruntées aux versions latines antérieures à la Vulgate. Même pour celles-ci, cependant, le verset des trois témoins n'est représenté que par quelques manuscrits secondaires, également espagnols.

(2) Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas à conserver avec respect, comme un vénérable témoin de la *tradition* catholique, à l'instar des plus beaux commentaires patristiques du mystère trinitaire.

M. Claudel qu'il ait vraiment ignoré l'existence de ce document récent — il date de juin 1927 — car sinon j'aurais le regret profond de mettre en doute sa bonne foi. Mais s'il l'a ignoré, son incompétence est aussi flagrante que sa témérité. Dans ce décret, la Commission Biblique déclare textuellement que le décret du Saint-Office du 13 janvier 1897 sur cette question « n'a voulu en aucune manière empêcher les écrivains catholiques... d'incliner à une opinion contraire au caractère original (*genuitati*) du passage, après avoir soigneusement pesé les arguments pour ou contre ».

Quels arguments nouveaux nous apporte donc M. Claudel? La Liturgie? Plutôt que la messe récente du Précieux Sang, il aurait pu invoquer le magnifique répons qui clôt les Matines du dimanche depuis des siècles, dans le Temps après la Pentecôte. Mais depuis quand la Liturgie se voit-elle réduite à n'utiliser que la Bible? M. Claudel, hérésiologue, devrait savoir que l'Eglise a toujours tenu pour suspecte une telle prétention. N'utilise-t-elle pas jusqu'à des Apocryphes, tel le *Requiem aeternam* connu de tout le monde et qui vient du IVe livre d'Esdras?

Quant à l'unanimité des traducteurs catholiques, M. Claudel est là encore bien mal renseigné : sans faire la moindre recherche, je puis citer les traductions récentes de Dom B. Botte (Brepols, 1944) et du Chanoine Osty, professeur aux Facultés Catholiques de Paris, préfacé par Mgr Blanchet en personne, qui renvoient le verset en note. Crampon d'ailleurs et la Bible de Pirot le mettent entre crochets, procédé qu'ils n'emploient qu'en un seul autre endroit. Et ce ne sont pas seulement les traducteurs, tous les commentateurs catholiques récents : Lemonnyer dans le *Dictionnaire* (catholique) *de la Bible*, Mgr Charue, évêque actuel de Namur, dans la Bible de Pirot, l'abbé Chaine dans la Collection du Père Lagrange, pour ne citer que les plus notables, sont unanimes à parler de « l'intrusion du *Comma* dans les recueils sacrés » en Espagne vers le IVe siècle.

Plus récemment encore, en 1947 et 1948, un spécialiste espagnol de la Vulgate, le Père Ayuso, a fait paraître dans la revue *Biblica* de l'Institut biblique de Rome, une longue étude, exhaustive et définitive, qui démontre l'origine espagnole du verset, sa diffusion dans les cercles priscillianistes (des hérétiques, M. Claudel!) et sa fortune tardive sous sa forme orthodoxe, au XIIIe siècle, grâce à la recension parisienne de la Vulgate, à laquelle nous sommes, hélas! redevables de presque toutes les corruptions qui se sont glissées dans les éditions imprimées. Mais peut-être M. Claudel tient-il l'Institut Pontifical lui-même pour infecté de protes-

tantisme et de modernisme?... Je lui souhaite donc de vivre assez longtemps encore pour voir publier le volume des Epîtres catholiques, dans l'édition vaticane de la Vulgate que préparent mes confrères de l'Abbaye de Saint-Jérôme; je suis bien certain qu'il n'y trouvera pas, ailleurs que dans l'apparat (et encore sous trois ou quatre formes diverses), son verset préféré : comme dans la Bible de Maredsous!

M. Claudel n'a plus qu'un refuge et il l'a choisi d'avance. Avec humilité, il conclut son article en se déclarant un « laïc ignorant ». Nous sommes pleinement d'accord. Mais alors, pourquoi fait-il autrement que l'immense majorité des laïcs et se croit-il autorisé, parce qu'il a été un poète chrétien de génie, à jouer au Père de l'Eglise? Qu'il médite l'exemple d'un autre génie, laïc et converti, Tertullien, qui lui aussi crut qu'il n'y avait pas d'hérésie à droite et mourut chef d'une petite secte de fanatiques. Je ne pense pas que M. Claudel en arrive là, encore que sa manie de chercher sa foi dans l'Ecriture et de croire que le sort du dogme trinitaire puisse dépendre d'un verset interpolé, rappelle curieusement l'attitude des premiers réformateurs. Mais tous ceux — et j'en suis — qui l'admirent et le vénèrent comme un père spirituel de leur génération, redoutent de voir sa gloire de grand poète chrétien sombrer dans le ridicule.

Dom C. Charlier,
Professeur d'Ecriture Sainte
à l'Abbaye de Maredsous.

REPONSE A DOM CHARLIER. — Mon interlocuteur se place pour me répondre exclusivement sur le terrain de l'érudition, qui n'est pas le mien.

Je ne suis pas un Tertullien. Simple fidèle, je me suis fié à l'autorité de l'Eglise, qui, je le suppose, a eu de bonnes raisons d'introduire le *comma Johanneum* (puisque *comma Johanneum* il y a) dans sa liturgie de la Fête du Précieux Sang (récente ou pas récente). Dom Charlier, s'appuyant sur d'autres érudits, prétend que non, ces raisons ne sont pas bonnes. C'est à l'Eglise et non pas à moi que s'adresse son argumentation.

Or il ne s'agit pas ici d'emprunts sans importance faits à des auteurs dénués de titre canonique. Il s'agit d'un texte, attribué à l'Apôtre bien-aimé, et qui touche aux vérités les plus essentielles de notre foi, la Trinité, l'Eucharistie.

On me dit que ce texte est un faux, et la Bible de Maredsous

le supprime purement et simplement, le tue, sans autre justification qu'une petite note dédaigneuse.

J'ai le droit d'être troublé! Atteint dans mon droit puisque la Bible est le patrimoine de tous les chrétiens, je cherche, comme je peux, à vérifier si vraiment on a eu raison de me retirer le pain de la bouche; si vraiment le texte condamné a le caractère d'un apport hétérogène, ou si vraiment il tient à la pensée de saint Jean qui, ainsi mutilée, subit un grave dommage. Là est toute la question.

Si c'est un ridicule de prendre au sérieux la Parole de Dieu, de tenir à la Parole de Dieu, telle que l'Eglise dans sa liturgie la met à notre disposition, ce ridicule, je l'accepte volontiers.

***Paul Claudel*,**
27 novembre 1950.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. – MESNIL (EURE). – 8114
Dépôt légal : 1[er] trimestre 1951.

Janvier 1951.

BULLETIN
DE
L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

LES VOYAGEURS DE L'ALLIANCE

Sur l'initiative de l'Alliance française de Paris, M. Pierre Clarac, inspecteur général de l'Education nationale, vient d'accomplir une tournée de conférences dans les alliances et sociétés affiliées du Brésil.

M. Clarac a visité la plupart de ces Alliances : Sao-Paulo, Rio-de-Janeiro, Porto-Alegre, Belo-Horizonte (dans ces deux dernières villes il a été l'hôte de l'Université), Santos, Petropolis, Juiz de Fora, Curitiba, Bahia, Recife. M. Clarac, qui avait fait un voyage au Brésil en 1945, a pu constater les progrès qu'y avait accompli l'Alliance depuis cette date, et combien la place de la France s'y était accrue.

Les conférences que M. Clarac a prononcées au cours de son voyage ont remporté le plus grand succès tant auprès des Universitaires que du grand public.

•

Le Professeur Thibaud, professeur de physique atomique à la Faculté de Lyon, a effectué, aux mois d'octobre et novembre derniers, une tournée de conférences dans les pays scandinaves. Il s'est d'abord rendu au Danemark où il a

parlé à Copenhague, Aalborg, Randers, Aarhus, Vejle, Esjberg, Sonderborg, Tonder, Odense. A la fin de son séjour il a été invité à faire une communication sur ses récents travaux à l'Institut de physique et théorique de Copenhague que dirige M. Niels Bohr.

En Norvège, M. Thibaud a fait des conférences dans les alliances de Oslo, Blindern, Bergen, Stavanger, Drammen, Fredrikstad. En Suède, il a parlé à Boras, Norrkopping, Stockholm, Sundsvall, Ostersund.

●

M. Aubrun, professeur à l'Université de Bordeaux, vient de rentrer d'une longue tournée en Amérique centrale. Il a visité les Alliances de Trinidad (Port-of-Spain), du Venezuela, du Costa-Rica (San-José, Cartago), du Nicaragua, du Honduras (Teguecigalpa), de San-Salvador. Au Guatemala M. Aubrun a suscité la création d'une maison de la culture franco-guatemaltèque où sera abritée l'Alliance. Il s'est rendu ensuite au Mexique, où il a pu constater le développement du réseau des Alliances à l'intérieur du pays (Merida, Chihuahua). Aux Alliances de Morelia, Toluca, Puebla il a prononcé des conférences sur Balzac qui ont obtenu un grand succès.

Aux Etats-Unis il a visité les alliances de San-Francisco et de Los Angeles; à Albuquerque (Nouveau-Mexique) il a fait connaissance avec le Club franco-américain, créé par M. Kercheville du département français de l'Université. A New-Orleans il a été reçu par l'Athénée Louisianais qui va célébrer son 75e anniversaire. En Caroline du Nord, enfin, il a visité l'Alliance de Greensboro, créée en 1932.

●

M. Emile Henriot, de l'Académie française, président de l'Alliance française, a été inaugurer l'Alliance de Palma aux îles Baléares. Sa présence et sa parole ont donné un grand essor à ce nouveau comité qui compte maintenant 80 membres et espère en compter bientôt 150. A Soller, le nombre des membres sera sous peu de 50.

Les cours de l'Alliance de Palma sont suivis assidûment par 470 élèves, et ceux de Soller par 51 élèves. Un troisième cours sera prochainement ouvert à Ivica.

•

Le Professeur Delay de la Faculté de Médecine de Paris, vient d'accomplir une tournée de conférences en Italie sous les auspices de l'Alliance française. Il s'est rendu successivement à Turin, Milan, Florence, Viareggio, Livourne, Rome, Naples, Potenza, Palerme, Venise. Ses conférences sur les sérums de vérité et la narco-analyse ont attiré partout la grande foule. Dans la plupart des villes, des réunions de médecins ont précédé ou suivi la conférence du professeur.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

ANGOLA

Luanda

Le nouveau bureau du comité de Luanda est constitué par M. A. Serpa Neves, président; P. Hibon, vice-président; Fernando Pimentel jr, secrétaire; E. Cochat, trésorier.

Le nombre des adhérents s'élève à 170 et le nombre des élèves à 130.

Une première soirée a eu lieu le 16 juillet, consacrée à des lectures de poèmes et à des auditions de disques commentées. Le 16 septembre, des chansons françaises ont été mimées et chantées par un groupe franco-portugais. En octobre, une exposition de photos a été consacrée à « Cent chefs-d'œuvre de l'art français ».

AFRIQUE DU SUD

Johannesburg

Huit conférences ont été données au cours de la saison dernière à l'Alliance française de Johannesburg, et trois conférences en anglais sur des sujets d'intérêt français : le Professeur Girling a parlé d'André Gide et E. M. Forster, M. Montserrat, chef du Bureau d'information britannique du tourisme en France.

Plusieurs films documentaires ont été projetés : « Evangile de pierre », « Epaves », « Versailles », « Matisse », « Rodin et Maillol », « Le professeur Langevin ».

Les cours de français sont suivis très régulièrement par un grand nombre des membres de

l'Alliance; il y a deux cours élémentaires, deux cours moyens, un cours supérieur et un cours de conversation.

En novembre 1949 une exposition de livres français a été organisée en coopération avec le Consulat de France à Johannesburg.

En Juin le pianiste Marcel By a participé à un récital de musique française.

La bibliothèque est toujours assidûment fréquentée : 4.750 livres ont été prêtés pendant l'année.

ARGENTINE

La Plata

M. Métay a pris possession de son poste de professeur à la nouvelle alliance de La Plata. Des projets d'agrandissement des locaux sont à l'étude.

Rosario

Parmi les nombreuses manifestations d'ordre intellectuel ou artistique qui ont été organisées par l'Alliance de Rosario au cours de l'année dernière, citons, en avril, une causerie de G. Longueville : « Comment les poètes voient la femme »; en mai, une conférence de Me Astre: « Le Maroc de Lyautey » et une matinée musicale consacrée à la « Suite bergamasque » de Debussy. En juin, M. Verdevoye a présenté les poésies de Prévert et parlé du ballet en France.

A l'occasion du 14 juillet, un grand bal a été donné auquel assistaient 600 personnes; 300 entrées durent être refusées.

La distribution solennelle des prix qui a eu lieu en septembre sous la présidence d'honneur du Consul de France, comportait un programme de chants en français exécutés par un chœur d'étudiants et la représentation du *Chapeau chinois* de Franc Nohain.

En octobre, M. Ronze a fait une causerie sur l'Université française et M. J. Rodriguez Leguizamon sur Baudelaire. En novembre, divers documentaires ont été présentés par l'Alliance à l'occasion de l'Exposition du Tourisme.

Outre ces diverses manifestations, des réunions dansantes ont été organisées par les élèves, et des expositions de documents.

BOLIVIE

La Paz

Au cours de la saison dernière, l'Alliance de La Paz a organisé plusieurs séances de films documentaires et plusieurs causeries et conférences. Le 18 avril, M. Roberto Prudencio a commencé un cycle consacré à l'*Itinéraire poétique d'Edgar Poe à Valéry* au cours duquel il a traité successivement d'Edgar Poe, de Baudelaire, de Mallarmé.

Des thés-bridge ont eu lieu le 22 avril, le 6 mai, le 20 mai, les 3 et 17 juin. Le 13 juin a commencé une exposition tournante du livre français dans les vitrines de la librairie Seleccion.

Outre les émissions hebdomadaires régulières, une émission spéciale a eu lieu à la mémoire du général Lanza; trois programmes consacrés à la musique française ont remporté un grand

succès et suscité soixante communiqués de presse.

En juin la bibliothèque a prêté 170 livres (alors que le nombre des prêts s'élevait à 110 en avril).

Un bulletin intitulé *Trait d'Union* a vu le jour au cours de cette saison.

Les cours de français et le centre des lecteurs (pour l'achat direct de livres et de revues) ont bien fonctionné.

Les Alliances de **Sucre** et de **Cochabamba** ont reçu chacune une série d'une douzaine d'enregistrements et des films de 16 mm.

Oruro

Des missionnaires français d'Oruro s'emploient à installer le comité d'Alliance française d'Oruro. Ils ont acquis déjà des films et des disques qui leur permettront de faire des émissions de musique française à la radio.

ETHIOPIE

Dirre-Daoua

Cinq cours de français fonctionnent à l'Alliance de Dirré-Daoua. A l'occasion de la distribution des prix, le 31 mai, une fête théâtrale a été donnée par les élèves, en présence de 400 personnes et des autorités éthiopiennes et françaises : le programme comportait des fables et chants mimés, des chœurs, des scènes de comédies de Molière.

Les cours du soir comptent soixante-dix élèves.

L'Alliance contrôle la classe enfantine de français organisée par les Sœurs de la Mission catholique de Dirré-Daoua pour les enfants orphelins. Cette classe sera bientôt en mesure d'envoyer chaque année cinq à dix élèves au cours préparatoire de l'Alliance. L'Alliance aide également un prêtre éthiopien catholique qui, dans la région éloignée des Arroussis, apprend les rudiments du français aux enfants. D'autre part une institutrice française de l'école donne un cours quotidien de français à l'école grecque de Dirré-Daoua; la plupart des élèves touchés par cet enseignement sont destinés à venir au cours moyen de l'Alliance.

Un fonds de bibliothèque enfantin a été constitué au cours de cette année.

GUATEMALA

Deux cents élèves se sont inscrits en février pour suivre les cours de français qui étaient donnés dans les nouveaux locaux de l'Alliance de Guatemala. Cinquante-sept d'entre eux se sont présentés aux examens de fin d'année. La plupart ont été reçus avec de très bonnes copies. La distribution des prix a été honorée de la présence du Ministre de l'Education.

Un accord a été signé avec le Ministère de l'Education publique du Guatemala en vue de développer l'action culturelle de l'Alliance française et l'enseignement du français à l'intérieur du pays.

Au cours de la prochaine année scolaire sera créé un cours de perfectionnement destiné à développer la formation des professeurs de français.

IRLANDE

Athlone

Le cercle français d'Athlone s'est récemment affilié à l'Alliance française. L'ambassadeur de France, qui avait visité les cercles français d'Irlande dans la semaine du 23 au 29 octobre dernier, s'est rendu à Athlone le 27 pour inaugurer le nouveau comité, devant soixante personnes. M. Henry J. Walker est le président du comité d'Athlone.

ILE MAURICE

Port-Louis

Six cents élèves se sont présentés cette année aux examens organisés par l'Alliance à Curepipe. Quarante pour cent d'entre eux ont obtenu des diplômes.

La tâche des deux professeurs de l'Alliance, M. et Mme André Fraisse, était jusqu'à présent rendue difficile du fait qu'il n'existait à Maurice aucun programme de français officiel. L'Alliance est maintenant chargée par le Bureau de l'Education d'établir des programmes adaptés aux cinq classes du cycle secondaire. Au cours d'une réunion tenue le 20 septembre dernier au Consulat de France, les directeurs des collèges et des couvents de Port-Louis (établissements qui groupent plus des trois quarts des élèves de l'île) ont adopté ces programmes et se sont engagés à présenter leurs élèves au concours de l'Alliance.

Depuis janvier dernier, le Comité publie un journal pédagogique de langue française et le distribue gratuitement à tous les instituteurs de l'île. Ce journal prépare les élèves de neuf à onze ans au concours d'enseignement primaire qui groupe généralement un grand nombre de candidats (on en prévoit un million pour cette année).

MEXIQUE

Mexico

Trente et un cours de français ont lieu à l'Alliance de Mexico, au nombre desquels se trouvent des cours spéciaux d'histoire, de géographie, de littérature, un cours pratique supérieur, un cercle d'études françaises. Onze cours d'initiation ont été créés aux mois de mars et d'avril derniers. Ces cours groupent 2.130 élèves.

PEROU

Lima

Le nombre des élèves du comité de Lima s'élève à 706 et celui des élèves à plus de 500.

La discothèque a prêté plus de 340 disques en septembre.

Plusieurs conférences, des séances de cinéma, une matinée enfantine, un bal ont été organisés au cours de l'année dernière. D'autre part, l'Alliance a collaboré à une exposition de livres et revues techniques français.

SUISSE

Lucerne

L'année 1949 a débuté à l'Alliance de Lucerne par un bal, bientôt suivi d'une présentation de haute couture. Entre temps s'est ouvert au Musée des Beaux-Arts de Lucerne la double expo-

sition française du livre et de la peinture. L'exposition du livre fut présentée sous le titre « Les grandes traditions du livre français » et, à deux reprises, l'Alliance a saisi l'occasion de s'assurer la collaboration de M. Jacques Guignard, de la Bibliothèque Nationale de Paris : celui-ci a patronné, le 10 juillet, au musée même, une manifestation artistique; puis, le 23 août, il a donné une conférence accompagnée de projections, sur le livre français.

La fête nationale du 14 juillet fut marquée par un concert avec le concours de Mme Mado Robin, de l'Opéra de Paris. Le 16 juillet, François Jacquot et Tony Jacquot, de la Comédie-Française, donnèrent une soirée poétique et théâtrale qui obtint un grand succès. Il en fut de même pour la séance de ballets organisée avec le concours de Janine Charrat et Serge Peretti. Deux concerts folkloriques de chants français ont eu également lieu au casino de Lucerne.

Le 8 octobre, M. Léon Noël, ambassadeur de France, a parlé de ses « Souvenirs de Pologne »; le 28 octobre, le général de Montsabert a évoqué la campagne d'Italie 1943.

Le programme de 1950 a débuté par trois conférences organisées par l'Alliance. Le 12 janvier, le Dr Zelger, de Lucerne, parlait de la *Féerie marocaine.* Le 24 janvier, M. Robert Rey illustrait la vie de Paul Gauguin avec des projections fort intéressantes. Le 24 mars, une conférence était donnée par le R. P. Maydieu intitulée : « L'homme à défendre en cette seconde moitié du siècle. »

Parmi les diverses manifestations qui suivirent celles-ci, mentionnons encore le récital Alfred Cortot, l'exposition *Vingt-cinq ans d'affiches parisiennes,* la brillante série de conférences sur Bergson faite par le président du comité de Lucerne, le Dr Schœnberger.

COMMUNIQUÉS

On nous a posé la question de savoir si une Alliance française de l'étranger pouvait s'affilier à l'« Union des Français à l'Etranger ».

S'il est évident que les membres des Alliances sont libres d'appartenir personnellement à tout groupement de quelque nature qu'il soit, il est évident aussi que les Alliances en tant que personnes morales doivent conserver leur indépendance statutaire. Les Alliances françaises sont des associations d'amis de la langue et de la pensée française, qui se proposent seulement de diffuser cette langue et cette culture.

Le concours littéraire du Jasmin d'argent sera ouvert du 1er novembre 1950 au 1er mars 1951. Les manuscrits (de préférence dactylographiés) devront être envoyés en six exemplaires, avant cette date, à M. Jacques Amblard, avocat, 1, rue Floirac, à Agen (Lot-et-Garonne). Pour tous renseignements, écrire à l'adresse ci-dessus.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire :

Amiral Georges Robert, *La France aux Antilles de 1939 à 1943*, Plon.

Histoire religieuse :

Chanoine Despinay, *L'âme embrasée de Saint Bernard*, Editions Siloe.

M.-T. Louis-Lefebvre, *Le silence de Catherine Labouré*, Desclée De Brouwer.

Romans :

Jean Cassou, *Le bel automne*, Julliard.

Paul Colin, *Les jeux sauvages*, Gallimard (Prix Goncourt 1950).

Pierre Molaine, *Les orgues de l'enfer*, Corrêa (Prix Renaudot).

Serge Grousard, *Une femme sans passé*, Gallimard (Prix Femina).

Les Editions de Flore, à Paris, viennent de mettre en vente pour l'année 1951 les almanachs qu'elles ont pris, voici quatre ans, l'initative de publier :

L'*Almanach des lettres* 1951, présenté par André Billy, de l'Académie Goncourt;

L'*Almanach des Sciences*, fait avec la collaboration de trente-deux savants, sous la direction de René Sudre;

L'*Almanach du théâtre et du cinéma*, présenté par Armand Salacrou, de l'Académie Goncourt;

L'*Almanach de la musique*, présenté par Claude Delvincourt, directeur du Conservatoire;

L'*Almanach du disque* 1951, présenté par René Nicoly, président des Jeunesses musicales, est une création de cette année.

Le Centre de documentation classique publie trois fois par mois un *Bulletin des Sommaires et comptes rendus* des livres et périodiques français et étrangers pour tout ce qui touche à l'antiquité classique. Un index par matières résume chaque semestre le Bulletin. Tous les périodiques dépouillés par le Bulletin sont envoyés par poste pour consultation aux adhérents du centre, dans tous les pays. Pour tous renseignements, s'adresser au Centre international de documentation classique, 14, rue Paul-Déroulède, Bois-Colombes (Seine).

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 650 francs; 1 an : 1.250 francs. — Etranger : 6 mois : 850 francs; 1 an : 1.600 francs.